

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1934

N° _____

THÈSE **317**

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE
(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Alfred-Walter WADDINGTON

Ancien Externe des Hôpitaux

Né le 23 Mars 1903, à Rouen (Seine-Inférieure)

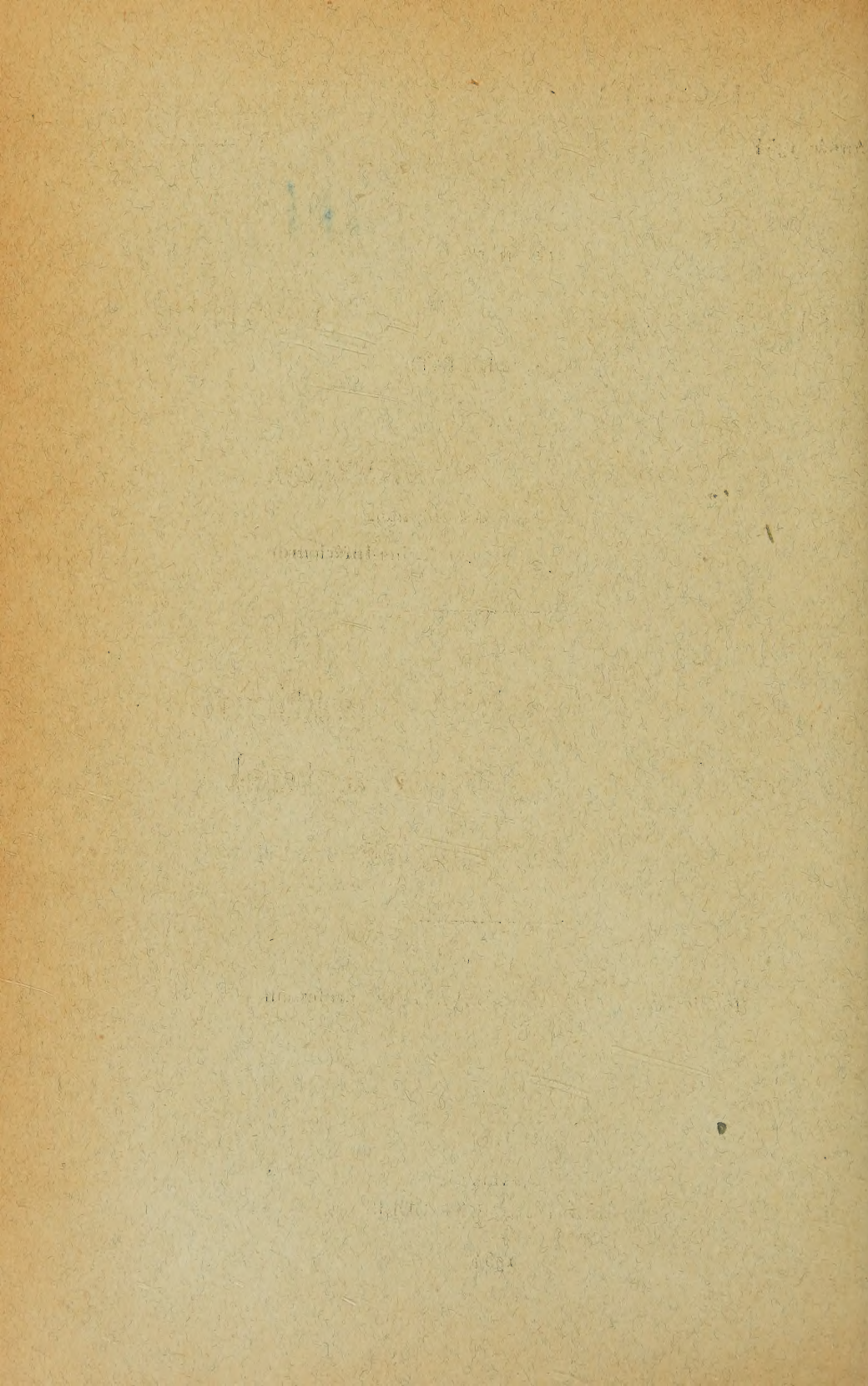
**La Tradition hippocratique
et le renouveau actuel
du vitalisme**

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, professeur

PARIS

LIBRAIRIE MONTSOURIS

—
1934



FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1934

N° _____

THÈSE

POUR LE

DOCTORAT EN MÉDECINE

(DIPLOME D'ÉTAT)

PAR

Alfred-Walter WADDINGTON

Ancien Externe des Hôpitaux

Né le 23 Mars 1903, à Rouen (Seine-Inférieure)

La Tradition hippocratique et le renouveau actuel du vitalisme

Président : M. LAIGNEL-LAVASTINE, professeur

PARIS

LIBRAIRIE MONTSOURIS

—
1934

LE DOYEN..... G. ROUSSY.

I. — PROFESSEURS

	MM.
Anatomie	ROUVIERE.
Anatomie médico-chirurgicale et chirurgie expérimentale	PROUST.
Physiologie	Léon BINET.
Physique médicale	STROHL.
Chimie médicale	DESGREZ.
Bactériologie	Robert DEBRÉ.
Parasitologie et histoire naturelle médicale	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales	BAUDOUIN.
Pathologie médicale	CLERC.
Pathologie chirurgicale	CHEVASSU.
Anatomie pathologique	ROUSSY.
Histologie	CHAMPY.
Pharmacologie et matière médicale	TIFFENEAU.
Thérapeutique	LOEPER.
Hygiène et médecine préventive	TANON.
Médecine légale	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie	LAIGNEL-LAVASTINE.
Pathologie expérimentale et comparée	FIESSINGER.
Hydrologie thérapeutique et climatologie	Maurice VILLARET.
Clinique médicale	ACHARD.
»	BEZANÇON.
»	CARNOT.
»	Marcel LABBÉ.
Hygiène et clinique de la première enfance	LEREBOULLET.
Clinique des maladies des enfants	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies du pénéphale	H. CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	GOUGEROT.
Clinique des maladies du système nerveux	GUILLAIN.
Clinique des maladies infectieuses	LEMIERRE.
Clinique chirurgicale	CUNEO.
»	GOSSET.
»	GRÉGOIRE.
»	LENORMANT.
Clinique ophtalmologique	TERRIEN.
Clinique urologique	MARION.
Clinique d'accouchements	BRINDEAU.
»	COUVELAIRE.
»	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile et orthopédie	OMBRÉDANNE.
Clinique thérapeutique médicale	RATHERY.
Clinique oto-rhino-laryngologique	LEMAITRE.
Clinique thérapeutique chirurgicale	Pierre DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGEANT.
Clinique de la Tuberculose	Léon BERNARD.
Clinique chirurgicale orthopédique de l'adulte	MATHIEU.
Professeurs sans chaire	HOVELACQUE.
»	MULON.
»	OLIVIER.
»	VERNE.

II. — AGRÉGÉS EN EXERCICE

MM.

ALAJOUANINE	Neurol. et Psychiâtrie.
BÉNARD (Henri)	Pathologie médicale.
BERNARD (Etienne)..	Pathologie médicale.
BOULIN	Pathologie médicale.
BROCC	Patholog. chirurgicale.
BULLIARD	Histologie.
CATHALA	Pathologie médicale.
CHABROL	Pathologie médicale.
CHEVALLIER	Pathologie médicale.
DOGNON	Physique.
DONZELOT	Pathologie médicale.
FEY	Urologie.
GALLIARD	Parasitologie.
GASTINEL	Bactériologie.
GATELLIER	Patholog. chirurgicale.
DE GAUDART D'ALLAINES	Patholog. chirurgicale.
GAYET	Physiologie.
GIROUD	Histologie.
HAGUENAU	Pathologie médicale.
HALPHEN	Oto-rhino-laryngol.
HAZARD	Pharmacologie.
HUGUENIN	Anatomie pathologiq.
JOANNON	Hygiène.
LABBÉ (Henri)	Chimie biologique.
LACOMME	Obstétrique.

MM.

LANTUEJOL	Obstétrique.
LAROCHE (Guy)	Pathologie médicale.
LEMAIRE	Pathol. expérimentale.
LEVEUF	Patholog. chirurgicale.
Mlle J. LEVY	Pharmacologie.
LEVY-VALENSI	Neurol. et Psychiâtrie.
MOREAU	Pathologie médicale.
MOULONGUET	Patholog. chirurgicale.
MOUQUIN	Pathologie médicale.
OBERLING	Anatomie pathologiq.
PETIT-DUTAILLIS	Patholog. chirurgicale.
PIÉDELIEVRE	Médecine légale.
PORTES	Obstétrique.
QUENU	Patholog. chirurgicale.
RICHET	Physiologie.
SANNIE	Chimie biologique.
SENEQUE	Patholog. chirurgicale.
SÉZARY	Dermatol. et syphiligr.
TROISIER	Pathol. expérimentale.
TURPIN	Pathologie médicale.
VALLERY-RADOT	
(Pasteur)	Pathologie médicale.
VELTER	Ophtalmologie.
VIGNES	Obstétrique.
WILMOTH	Patholog. chirurgicale.

III. — AGRÉGÉS RAPPELÉS A L'EXERCICE

POUR LE SERVICE DES EXAMENS

MM.

ALGLAVE	Pathologie chirurgic.
BUSQUET	Pharmacologie.
CHAILLEY-BERT	Physiologie.

MM.

LEROUX	Anatomie pathologiq.
LEVEU-LEMAIRE	Parasitologie.
ZIMMERN	Physique.

IV. — AGRÉGÉS CHARGÉS DE COURS DE CLINIQUE ANNEXE

A TITRE PERMANENT

MM.

ABRAMI	Clinique médicale.
AUBERTIN	Clinique médicale.
BRULÉ	Clinique médicale.
CHIRAY	Clinique médicale.
DUVOIR	Clinique médicale.
HARVIER	Clinique médicale.
LIAN	Clinique médicale.
BASSET	Clinique chirurgicale.
CADENAT	Clinique chirurgicale.

MM.

HEITZ-BOYER	Clinique chirurgicale.
MOCQUOT	Clinique chirurgicale.
MOURE	Clinique chirurgicale.
SCHWARTZ	Clinique chirurgicale.
GUENIOT	Clinique obstétricale.
LE LORIER	Clinique obstétricale.
LEVY-SOLAL	Clinique obstétricale.
METZGER	Clinique obstétricale.

V. — CHARGÉS DE COURS

MM.

CHAILLEY-BERT, agrégé	Education physique.
FREY	Stomatologie.
LEDOUX-LEBARD	Radiologie clinique.
WEIL-HALLÉ	Puériculture.

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A M. LE PROFESSEUR LAIGNEL-LAVASTINE

Professeur d'Histoire de la Médecine
Médecin de l'Hôpital de la Pitié

Avec l'expression de notre vive reconnaissance pour le témoignage de cordial intérêt qu'il a bien voulu nous donner en acceptant la présidence de cette thèse.

A M. LE DOCTEUR ANDRÉ SCHLEMMER

*Qui nous a inspiré le sujet de cette thèse, et
nous a guidé dans notre travail, en nous
prodiguant ses affectueux conseils.*

A MON AMI, LE DOCTEUR J. W. BAS

Avec ma cordiale gratitude.

A MM. LES DOCTEURS R. ALLENDY ET L. PÉRIER

Professeur à la Faculté de Théologie de Montpellier

*En souvenir de l'aide précieuse qu'ils nous
ont accordée.*

A NOS MAITRES DANS LES HOPITAUX DE PARIS

MM. LES DOCTEURS BAUMGARTNER
BABONNEIX
LOUIS RAMOND

MM. LES PROFESSEURS LEREBoullet
GUILLAIN
RATHERY
METZGER
LÉON BERNARD
LEGUEU

MEIS ET AMICIS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

AVANT-PROPOS

« Tout malade est un temple de la nature... Pense toujours à ce que tu es, à ce que tu dois. Dieu t'a fait prêtre du feu sacré de la vie°; il t'a commis le soin de dispenser ses plus beaux dons, la santé et la vie°; il t'a confié, pour le bien de tes semblables, les forces occultes déposées par lui dans le sein de la nature. Quelle haute et sainte mission ! Remplis-la dignement, non pour ton propre avantage, non pour ta réputation, mais pour la gloire de Dieu et le salut de tes frères°; un jour viendra où tu seras appelé à en rendre compte ». — (HUFELAND).

Le problème de la vie, de sa nature, de son origine, de sa destinée, a retenu, en tout temps, l'attention des penseurs et des praticiens : des solutions, toujours provisoires, qui lui ont été apportées, on dépendu les théories médicales et les manières de guérir. Ce problème est de nouveau à l'ordre du jour, dans divers milieux ; aussi, pensons-nous, en décrivant quelques-uns de ses aspects historiques et doctrinaux, apporter sinon une contribution à son éclaircissement, du moins un témoignage en faveur de ce qui nous est apparu juste et véridique. Ces pages n'ont pas la prétention de constituer un recueil de faits précis, dûment contrôlés par l'instrumentation moderne : pour satisfaire entièrement au besoin d'objectivité, il faudrait dresser les listes parallèles des faits favorables, défavorables et indifférents à telle ou telle vue de l'esprit, à telle ou telle tendance de l'intelligence. Faute de place et de temps (1), nous y renonçons en nous contentant de renvoyer les chercheurs, désireux d'une documentation complémentaire, aux ouvrages et aux articles des spécialistes (dont plusieurs figurent dans notre bibliographie).

C'est pour les mêmes motifs que nous ne publions pas d'observations ; celles-ci ne font pas défaut, loin de là ; c'est leur interprétation

(1) Pour la même raison, nous n'avons pas pu nous arrêter autour de Descartes ni de Claude Bernard ; leur influence considérable a été fréquemment relatée et mise en relief ; elle explique la vogue d'une part du mécanicisme au xvii^e siècle, d'autre part du néo-vitalisme du xix^e et du xx^e siècles. Quant à Bichat (1771-1802) et à Broussais (1772-1838), leur action fut aussi fort intéressante, au sein de l'Ecole parisienne comme au dehors de celle-ci, mais cette action fut passagère, malgré les succès brillants remportés par ces auteurs de leur vivant.

et la manière de les présenter qui importent surtout, puisqu'elles entraînent les déductions et les conclusions.

Aucune preuve expérimentale, pas plus qu'aucune construction abstraite, n'est indépendante du facteur humain qui la suscite et l'oriente ; le rôle de l'intuition dans la recherche et la découverte scientifiques s'avère si grand qu'on peut logiquement avancer que toute entreprise, toute réussite de l'homme sont pénétrés d'une foi et d'une croyance : aussi une doctrine, marquée d'un sceau de certitude, peut se révéler exacte, à l'épreuve, même si une démonstration minutieuse et formelle lui fait défaut ; et réciproquement d'une cornue de laboratoire peut jaillir la lumière de l'évidence, qui éclairera les rêves sublimes du métaphysicien, même si le manipulateur n'a conscience, en toute sincérité, que de brasser le réel.

Nous avouons donc, avoir fait une sorte de pari : nous avons opté pour un naturisme élargi, complété, enrichi par les résultats concordants de la plupart des faits avancés par les écoles vitalistes et mécanicistes ; ayant quitté momentanément la sphère médicale pour celle de la théologie, nous avons été surpris, puis enchanté de retrouver ensuite la première sous une autre apparence, moins revêche, plus séduisante ; cette évolution personnelle aura, certes, contribué à nous faire accueillir favorablement les principes souverains de la belle et mystérieuse tradition ; qu'importe la fragilité de nos efforts, la précarité de nos victoires ! Ce qui demeure, c'est la joie splendide d'explorer et l'allégresse de soulager et de guérir ! « Il faut autre chose que des doigts pour conduire à fin les travaux de l'esprit ; ils ne sont ni d'argile, ni de pierre, et, pour en consommer l'enchaînement, il faut être frappé de ce rayon de la flamme éternelle qui ne brûle pas, mais qui jette sur toute chose les plus éclatantes lumières. », — (BYRON.)

INTRODUCTION

« *Plût au ciel qu'on pût faire que les médecins philosophassent, ou que les philosophes médecinasent* ». — (LEIBNITZ.)

Si l'histoire de la médecine apparaît à la plupart de nos contemporains comme le domaine réservé des spécialistes et des dilettantes, à la recherche d'anecdotes récréatives et de manuscrits originaux, la philosophie médicale demeure presque une terre inconnue et inexplorée sur laquelle les penseurs les plus audacieux ont à peine osé s'aventurer. Cependant, un simple coup d'œil jeté sur le développement de notre science, au cours des siècles, suffit pour reconnaître l'influence considérable qu'ont toujours exercé sur la médecine les tendances philosophiques dominantes : Platon et Aristote, dans la Grèce antique, Descartes et Bacon à la Renaissance, Leibnitz à la fin du ^{xvii}^e siècle, Auguste Comte au ^{xix}^e, Bergson enfin de nos jours, que de cerveaux illustres dont le rayonnement s'est fait sentir dans l'évolution de la physiologie, de la pathologie et de la thérapeutique. Comment n'en serait-il pas ainsi puisque l'art de soigner et de guérir se trouve intimement associé à la connaissance de l'être humain, dans son autonomie comme dans sa dépendance à l'égard de la création et puisque l'anthropologie se trouve rattachée d'une part à la biologie, d'autre part à la psychologie. En réalité, toute doctrine médicale a dû pour s'établir aborder le problème de la vie et lui chercher une solution, à défaut de laquelle toute définition logique de la santé et de la maladie demeurerait impossible (1).

(1) On trouvera dans la revue « *Scientia* » (1924), sous la signature de *Mathews*, avec une critique condensée de « la conception mécanistique de la vie », un brillant exposé du développement général des idées vitalistes : « La nouvelle philosophie, conclue-t-il, constitue le début, espérons-le, d'une ère meilleure et plus noble dans la science, d'une ère pleine d'espérance pour l'humanité. Car elle reconnaît que les aspirations les plus nobles du cœur humain sont des guides exacts et scientifiques ; qu'elles indiquent la voie à suivre, et qu'elles sont simplement l'expression consciente du principe directeur de l'évolution, de ce qui a produit l'homme lui-même ; que ce sont l'expression, aussi, du plan et du progrès de la vie sur terre ; qu'elles se sont développées à mesure que nous nous sommes développés et avons conquis notre liberté ; que ce sont les témoins vivants de la bonté essentielle du reste de l'univers avec la conscience duquel la nôtre a sûrement des rapports. »

En abordant ici l'histoire de la tradition hippocratique, parfois voilée mais jamais totalement éclipsée, toujours enrichie et purifiée par de nouveaux apports de sa source, nous avons conscience de faire œuvre de philosophe, quant à l'étude des principes directeurs, et de médecin, quant à leurs applications pratiques. Constamment d'ailleurs, dans l'analyse des personnalités et des systèmes qui vont retenir notre attention, les théories et leurs réalisations seront conjuguées ou entrelacées, car l'hippocratisme qu'il soit examiné chez son fondateur, à l'état primitif, ou chez les disciples et imitateurs, avec ses corollaires variés, ne forme qu'un seul bloc où l'observation et l'expérimentation s'allient à la spéculation pure. C'est l'incarnation des concepts abstraits dans un ensemble de faits sensibles qui assure leur démonstration et leur communique l'éclat de l'évidence ; et la vérité qui, pour se révéler aux hommes, revêt une enveloppe corporelle, ne perd ni sa splendeur immaculée, ni son insondable profondeur. Les travaux les plus extraordinaires ont pu réussir à reculer les bornes du mystère, les échafaudages les plus imposants ont pu masquer l'inconnu, en éblouissant le regard de l'homme, mais ce mystère et cet inconnu subsistent inviolables, dans leur sereine majesté ; limités dans nos moyens d'investigation, par la faiblesse de nos sens trompeurs, nous ne saurons jamais, ici-bas, le dernier mot des choses, mais l'énigme qui fuit et se dérobe sera toujours l'objet de notre curiosité passionnée. Ainsi en est-il, en particulier, de la médecine, à la fois science de la vie humaine et art de guérir destinée à progresser indéfiniment sans aboutir jamais et condamnée à recourir aux intuitions métaphysiques pour pallier l'insuffisance de ses méthodes ; pour répondre aux questions de vie, de force, d'organisation qu'elle soulève, elle sait manier tantôt le scalpel, pour ses analyses, tantôt la plume, pour ses synthèses, mais elle ne peut rompre sans péril son union avec la philosophie qui l'inspire et la guide. Écoutons la voix autorisée de l'historien *Castiglioni* : « Le retour presque universel, si non encore universellement conscient, à la pensée d'Hippocrate démontre que la médecine, dans le libre exercice de son art et dans le laborieux travail de sa pensée, ne saurait être liée exclusivement aux recherches cliniques et microscopiques, ni comprimée dans la charpente artificielle de quelque système définitif... La pensée d'Hippocrate renaît et resplendit d'une lumière plus grande et plus authentique dans les travaux modernes sur l'individualité, sur la recherche de la personnalité, sur la constitution pathologique individuelle... Dans l'histoire de la médecine, comme dans l'histoire de l'art et dans l'histoire de la philosophie tout est dominé par un rythme éternel immuable : tout est humain et tout est divin, disait Hippocrate. Il n'y a donc pas une vérité moderne, une erreur moderne, une illusion antique, une sagesse antique. Il y a là une seule vérité immuable et de tous les temps : celle qui est à l'origine de la médecine (une origine qui a paru divine tellement elle est humaine) et celle qui se trouve dans son but, pénétré plus que jamais de solidarité humaine. Elle se rattache par mille fils, indissolublement, à cette origine et à ce but, car la médecine est tout à la fois science et art et nul médecin ne saurait être parfait sans s'éclairer à la flamme de l'art ».

Malgré tous les écarts, les déviations, les reculs qui ont marqué l'évolution des idées médicales, une tradition a pu subsister intacte et se transmettre de génération à génération et c'est elle que nous voyons resplendir de nos jours, alors que l'engouement passager pour des théories sans consistance se dissipe : c'est elle qui constitue l'ossature intime, qui sert de charpente inébranlable à la médecine séculaire, c'est elle qui tisse une trame indéfectible entre ces diverses doctrines, objets de notre étude ; des agitations et des luttes elle est ressortie agrandie, fortifiée ; elle s'est affirmée par le fait même des négations qui ont voulu l'atteindre ; constitutive de notre science, elle a assisté à ses origines, présidé à ses destinées ; elle est devenue son éternel soutien. Rien ne nous oblige d'ailleurs, à choisir entre ses lumières et l'aîtrait du progrès : « le travail moderne, qu'il en ait ou non conscience, disait *E. Chauffard* à ses élèves, loin de contredire aux vérités traditionnelles, y amène celui qui sait l'interpréter, celui qui, à travers les formules de l'heure présente, sait retrouver l'idée impérissable. Le novateur d'aujourd'hui donne d'autres formes à l'antique corps des doctrines ; le corps a grandi ; ses éléments sont renouvelés ; mais l'âme intérieure demeure. L'identité de la pensée génératrice se poursuit à travers les variétés de l'expression ; on croit détruire, et l'on ne fait que confirmer et développer », et il ajoutait : « les vérités traditionnelles font la science ; leur intelligence fait le médecin ; elles lui communiquent le don le plus désirable, l'esprit de certitude ». Nous avons consacré cette thèse de doctorat à quelques uns de ces hommes de tradition, théoriciens ingénieux, praticiens éminents, qui tous entendaient servir fidèlement, par leurs œuvres et leurs paroles, la vérité et honorer humblement la mémoire de leur maître, le « Père de la Médecine ». Aussi, par l'exemple de leurs vies, comme par le canal de leurs travaux, c'est encore et toujours la flamme ardente allumée à Cos, qui resplendit à Montpellier, à Paris et ailleurs, pour la seule gloire d'Hippocrate.

PREMIÈRE PARTIE



LA MÉDECINE HIPPOCRATIQUE

« L'Etude d'Hippocrate est pour le médecin ce que celle des antiquités grecques est pour l'artiste. »

(HUFELAND.)

Hippocrate naquit à Cos vers 460 avant Jésus-Christ et mourut en 370. Il passe pour avoir été le 17^e représentant des Asclépiades, dont Esculape aurait été le fondateur. Il personnifia l'école grecque de Cos, exerça une profonde influence par ses idées générales synthétiques et orienta définitivement l'art de guérir dans une voie féconde ; aussi mérite-t-il réellement la paternité de la médecine qui lui fut attribuée et qui demeure son privilège incontesté.

A la fois philosophe et observateur assidu de la nature, Hippocrate s'élevait vivement contre la vaine spéculation. Socrate avait ramené la philosophie des hauteurs de la cosmologie à l'éthique ; ainsi Hippocrate libéra la médecine de la conception théurgique et la rattacha en laïcisant ce qui était sacerdotal, à son but pratique, immédiat et unique, à son but thérapeutique ; rechercher les causes, tout en fixant le but, fonder toute action sur le raisonnement et l'expérience, en écartant les préjugés et les superstitions, telle fut son ambition primordiale. Observateur empirique, il fut le premier des cliniciens ; sa culture anatomique et physiologique se limitait à quelques notions sur les os et à quelques vues théoriques sur la digestion et la respiration, mais il s'instruisait en voyageant, à la manière des Périodeutes, et en exerçant son art. Peu à peu, il fit école, au temps de la splendeur d'Athènes, dans le grand siècle de Périclès et finalement sa réputation fut consacrée par Socrate et Platon.

La doctrine hippocratique émane des aphorismes et des ouvrages qui nous ont été conservés et se caractérise par ce que l'on a appelé le « *trépied dogmatique de la médecine* » : le vitalisme, l'humorisme et le naturalisme.

Le Vitalisme d'Hippocrate était l'écho des idées spiritualistes régnantes et était inspiré, en partie par la philosophie de Pythagore et de Platon. Il distinguait une âme rationnelle et une âme irrationnelle. Il considérait le principe spécial, *πνευμα, ψυχη*, animateur de l'organisme, comme une sorte de feu vital, soufflé éphémère et périssable, et il décomposait cet esprit de vie en deux éléments : l'*ενωρμον*, le moteur, cause des mouvements enregistrables et l'intelligence, agent directeur des phénomènes interprétables. Cette vertu présente condensée en l'homme, une unité essentielle, mais elle se spécialise cependant suivant les centres (psychique, pneumatique, gastrique et génital) où se manifeste son action. « La nature est active intellectuellement et matériellement, incessamment elle est soulevée par un feu, ignis, qui en règle les formes ; cette chaleur, percevable en nous jusqu'à la mort, a une existence réelle ; c'est là ce qui constitue l'enormon, ce qui meut », (Hippocrate). Ce feu vital est un principe d'activité, il est l'agent des fonctions physio-pathologiques, l'âme végétative ; il pénètre toutes les parties du corps en les faisant concourir à un travail d'ensemble, mais sa cause est inconnue ; ici le « Père de la médecine », conscient des limites de sa science s'arrête respectueux au seuil de la métaphysique et avoue ignorer la substance de ce qu'il sait être universel : « Les corps des hommes et de tous les animaux se nourrissent de trois sortes de choses : d'aliments, de boissons et de force vitale (*πνευμα* = énergie vitale invisible). La force vitale se nomme souffle vital dans les corps et air hors du corps. Elle est la plus puissante force de cohésion et d'action de tout ce qui existe. Cependant elle est invisible à l'œil, seul le raisonnement peut la concevoir. Elle n'est absente de rien, on la retrouve dans tout. L'intervalle immense qui sépare la terre du ciel est remplie d'énergie vitale éthérée. C'est elle qui anime et fait se mouvoir le soleil, la lune et les astres. Elle est l'aliment du feu. L'eau de la mer aussi en contient, car sans elle les animaux aquatiques ne pourraient pas vivre. J'ajoute qu'elle donne la vie aux hommes et qu'elle établit les défenses naturelles dans les maladies » (Hippocrate). Par ailleurs, il déclare : « Lorsque la chaleur s'est retirée des organes, cette force vitale, esprit de la chaleur, qui unissait de tout au tout, s'exhale au même instant. Alors l'âme s'échappe elle-même, soit par les chairs, soit par les soupiraux de la tête qui servent à l'entretien de la vie et en s'échappant de sa demeure corporelle, elle abandonne le froid simulacre de l'homme encore composé de bile, de pituite et de sang » (1).

L'Humorisme joue un rôle important dans la doctrine d'Hippocrate. Il considérait l'organisme humain, terrain d'action des énergies impondérables, comme un agrégat de parties contenant solides (os, membranes,

(1) La citation suivante apporte un complément aux précédentes : « Ce que nous appelons *feu* me paraît être un être immortel qui connaît, comprend, voit, entend tout et conçoit enfin tout, soit présent, soit futur. Lorsque tout le reste a été désordonné, cette puissance se retire dans les sublimes demeures que les anciens ont appelées éthérées. Il ne m'appartient pas de parler des choses célestes et placées dans les hautes régions qu'autant qu'elles contribuent à démontrer relativement à l'homme et aux autres animaux pourquoi ils y sont liés et en proviennent, pourquoi ils sont doués d'âme. »

vaisseaux, chairs) et de parties contenues liquides, les 4 humeurs cardinales : le sang, la pituite, la bile jaune et l'atrabile (ou bile noire). A ces dernières correspondent quatre qualités principales : le sec, le chaud, le froid, l'humide, et quatre types de tempéraments : lymphatique, bilieux, sanguin, atrabilaire. La prédominance d'une des humeurs, sa carence ou son isolement créent une rupture d'équilibre ; c'est un état latent d'anarchie qui explique le trouble apparent de l'harmonie. « Il y a essentiellement santé, est-il dans « La Nature de l'Homme », quand ces principes sont dans un juste rapport de crase, de force et de quantité et que le mélange en est parfait ; il y a maladie quand un de ces principes est soit en défaut, soit en excès, ou, s'isolant dans le corps, n'est pas combiné avec tout le reste ». — « Ce n'est ni le sec, ni le chaud, ni le froid, ni l'humide, mais ce qu'il y a de trop fort dans une de ces qualités qui entraîne la turgescence et le tumulte de la masse ». — « L'état de santé consiste dans les humeurs douces. Lorsqu'il y a quelque imperfection dans nos humeurs et qu'elles sont fortement agitées, le corps est échauffé. Il se fait en certaines parties des fixations d'humeurs qui excitent des douleurs et produisent de grandes chaleurs. Le feu répandu dans tout le corps allume la fièvre. Lors donc que l'humeur viciée est abondante, elle entraîne et jette dans un état maladif tout ce qu'il y avait de sain. Toute la substance du corps est attaquée et désorganisée. Quand l'humeur se trouble, si ce trouble ne se fixe pas en un endroit seulement, mais qu'au contraire il s'étende ailleurs, il y porte la maladie, à moins qu'on en soit purgé. Où se fera l'amas d'humeurs, là sera le siège de la maladie ».

La pathologie d'Hippocrate s'est édifiée progressivement par l'observation minutieuse et patiente des rapports du corps humain avec les éléments ambiants ; il découvrit un parallélisme entre les saisons et les maladies organiques, accordant la prépondérance à l'une des humeurs, pour chaque phase de l'année : (le sang au printemps, la bile en été, l'atrabile en automne, la pituite en hiver), et rattachant l'apparition d'affections semblables au passage brusque d'une période à l'autre ; les âges lui parurent exposés à des maladies successives, dont l'ordre était analogue à celui des saisons, la chaleur innée passant par les mêmes phases que le soleil, avec sa radiation maximum dans la jeunesse et son épuisement progressif au cours des ans ; enfin il étudia l'influence des conditions atmosphériques, étudia l'action du climat sur les différentes races humaines, sur les tempéraments, et mit en relief les ressemblances frappantes entre les contrées et leurs habitants. C'est ainsi que Hippocrate en arriva à discerner deux ordres de facteurs étiologiques : les facteurs individuels (l'alimentation, l'exercice), et les facteurs purement externes (le milieu extérieur : l'air, les eaux, les cieux et les astres). « Il y a deux sortes de fièvres expliquait-il ; celles qui se jettent sur tous les hommes à la fois se nomment épidémiques ; lorsque l'air est infecté de miasmes qui sont ennemis de la nature humaine, les hommes sont malades. Les autres viennent à ceux qui font quelque faute dans leur régime, dans leur manière de vivre ».

Toute la pathogénie de notre auteur est résumée dans la rupture d'équilibre du milieu intérieur, dans la dyscrasie ; une humeur peut

dégénérer et devenir amère, salée, acerbe ou acide (c'est cette dernière transformation qui est la pire) ; au début de la maladie les humeurs sont crues et fiottantes, le mal est intense ; sous l'action de la chaleur innée elles se modifient, s'épaississent, se colorent, se cuisent. C'est ce phénomène de la coction, lorsqu'il se produit, qui prélude à l'expulsion, à l'élimination des matières peccantes ; cette crise, évacuation du superflu ou du nuisible, a lieu à des jours fixes, critiques ; si elle vient à manquer, elle est suppléée par un fonctionnement exagéré des organes, entraînant des poussées fébriles, des dérivations ou complications et finalement la mort.

C'est de cette étude attentive de la maladie dans son évolution complète, en la considérant comme un élément réel autonome, c'est de ce que Hippocrate appelait « la prognase » qu'est né son *naturalisme*. Cette construction doctrinale eut pour fondement ses multiples observations de Périodeute et sa découverte géniale d'une puissance formatrice, conservatrice et curatrice, inhérente à l'organisme et en vertu de laquelle ce dernier réagit, se développe et résiste à l'assaut des causes morbifiques. Grâce à la force vitale, la nature est médicatrice : la santé est un état d'harmonie parfaite, dans l'absolu de l'idéal ; en réalité, elle est un compromis permanent ; la maladie elle aussi a un but : elle est une réaction salutaire de conservation. Santé et maladie ont toutes deux la même finalité ; c'est le « consensus unus », c'est le dogme de la sympathie universelle : la vie crée une dépendance réciproque des parties de l'organisme, qu'elle unit étroitement entre elles ; l'homme n'est pas un assemblage incohérent de tissus et d'organes de structure différente, mais une sorte de fédération synthétique, édictée sur la solidarité et la coopération des éléments. Le fondateur de l'Ecole de Cos, après avoir constaté la ressemblance des diathèses, affirme l'unité des grandes fonctions vitales : « La nature de toutes les maladies est la même, proclame-t-il ; elles diffèrent à raison de leur siège seulement. Leur essence est une, la cause qui les produit est également une... Ce qui est important, ce n'est pas tant de dénombrer et de séparer chacune des maladies, pour peu qu'on juge qu'elle diffère un peu des autres mais de se représenter que les maladies restent essentiellement les mêmes malgré les noms divers qu'elles portent ». Ainsi, dominant toutes les affections particulières, la dyscrasie apparaissait indépendamment de sa forme et de l'organe lésé, comme un mouvement fonctionnel ayant sa raison d'être, comme un élément vital évoluant de sa naissance à sa mort ; et le trouble est général : « morbus totius substantie », toutes les portions de l'économie forment un cercle, chacune d'elles étant un commencement et fin, et concourant avec une ordonnance admirable à un travail d'ensemble : « Dans l'intérieur du corps, existe un agent inconnu, qui œuvre pour le tout et pour les parties, qui est à la fois un et multiple. Il n'y a qu'un but, qu'un effort, avec une participation totale. Tout est subordonné à tout le corps, tout l'est aussi à chaque partie ». Et dans son cours sur « l'ancienne médecine », Hippocrate énonce une loi de sélection naturelle qui guidera sa thérapeutique : « La nature a des facultés qui lui sont propres : ce sont elles qui font passer dans le

sang les esprits et la chaleur de toutes les parties qui, par ce moyen, reçoivent, mouvement et vie... La nature attire et retient ce qui est bon et convenable à chaque espèce ; elle rejette le nuisible et le superflu, après l'avoir séparé de ce qui lui est utile. » Ainsi de nombreuses maladies sont salutaires ; le médecin doit être le serviteur, l'interprète, le ministre de la nature ; son art consiste, avant tout, à imiter ses procédés curatifs : il doit soigner suivant la manière dont, spontanément, de son propre mouvement, elle guérit. Dès lors, Hippocrate s'astreint à enseigner aux hommes comment ils doivent se conformer aux lois naturelles, pour rester dans la bonne voie, et se discipliner par l'adoption d'un régime de vie saine, soumis aux règles d'hygiène générale (alimentaire, physique et mentale). Dans l'ouvrage qu'il consacre intentionnellement à cette étude, il déclare : « Je maintiens que pour bien écrire sur le régime, il faut préalablement être bien instruit de la nature de l'homme dans sa totalité, connaître ce que l'homme est dans son origine et distinguer qu'elles parties constituantes prédominent en lui, car celui qui ignorerait la constitution première de l'homme et ce qui dirige son corps ne pourrait en aucune façon, faire des prescriptions utiles ». La nature a trois modes de guérison : un mode passif ou statique par le repos, l'abstinence, le sommeil ; un mode actif ou dynamique par l'exercice, l'augmentation de nourriture ; et un mode réactionnel, par des soulèvements ou des mouvements calculés (les symptômes doivent être considérés comme des avertisseurs manifestant l'état insuffisant, favorable ou excessif du potentiel vital). « Il faut donc savoir les propriétés des aliments et des boissons dont nous usons, les vertus naturelles de chacune d'elles et celles qu'elles acquièrent par les préparations ou par les altérations que l'industrie de l'homme y apporte. Il faut être instruit sur les moyens d'affaiblir la force des substances naturellement fortes et de fortifier, par le secours de l'art, celles qui sont faibles, suivant que l'occasion s'en présente... Mais il ne suffit pas, pour se bien porter, de prendre des aliments, si en même temps, le corps ne travaille pas. Il faut encore connaître les effets des divers genres de travail, les effets des travaux naturels et ceux des travaux forcés ; quels sont les travaux qui procurent l'augmentation des chairs et ceux qui en occasionnent le dépérissement. De plus, il faut savoir proportionner la quantité des aliments à la force du travail exécuté et aussi au tempérament de l'individu, aux différents âges, aux diverses saisons de l'année, aux changements des vents, à la situation du pays, à la constitution de l'année. Il faut savoir enfin, les changements et les effets provenant des excès dans le manger et le boire et des variations dans l'état de l'air et celui de tout l'univers. » A ces notions indispensables d'ordre général, Hippocrate ajoute une remarque importante : la nécessité d'individualiser les traitements (les aliments étant considérés comme des remèdes) : « Il faut individualiser pour chaque cas particulier suivant la nature du sujet, le juste choix dans la quantité et la qualité des aliments et de la boisson, afin qu'il n'y ait ni excès dans la dose, ni erreur dans l'espèce, c'est l'harmonie du tout qui constitue la parfaite santé. »

La médecine hippocratique est naturiste dans ce sens que, considérant la maladie comme un véritable acte vital, elle entend cultiver, renforcer et sauvegarder les immunités naturelles, sans nuire aux réactions spontanément défensives ; elle est, par excellence, d'une part une médecine du terrain, tenant compte des multiples forces agissant sur l'homme (forces préalablement étudiées), d'autre part, une médecine des causes qui poursuit sa mission même après l'extinction de la flamme morbide. Mais elle est loin d'être toujours une méthode passive, d'attente, d'expectative : la saignée était pratiquée d'emblée dans les affections aiguës, fortement inflammatoires ; les évacuants (vomitifs, purgatifs) étaient préconisés, particulièrement vers la fin des diathèses, pour expulser le reliquat des humeurs peccantes et prévenir les récides. La thérapeutique naturiste dans ses grandes lignes, découle de considérations étiologiques ou même pathogéniques : la matière vivante est caractérisée essentiellement par les fonctions de l'organisme, qui sont les mêmes dans l'état de santé et dans l'état de maladie, mais varient d'intensité suivant la vigueur de leurs réactions ; il n'y a donc pas de limite nette, mais une infinité de degrés intermédiaires entre les deux états et c'est ce passage insensible quoique réel, que Hippocrate avait fort judicieusement observé, puis noté dans cet aphorisme : « Un homme ne tombe pas malade brusquement ; les causes s'accumulent avant de se manifester par un effet morbide ». Mais ces causes il les répartit en deux groupes, d'après l'origine externe ou interne du principe morbifique : il est des cas où la cause de provenance extérieure (par exemple accidentelle), n'est nullement rattachée au déterminisme corporel ; elle est aisément décelable et se relie directement au symptôme qu'elle provoque ; on peut alors lutter contre elle sans inconvénient, on doit même le faire. Quiconque connaîtrait la cause d'une maladie serait capable d'y apporter remède en y appliquant le contraire de ce qui a causé le mal, dès son origine ; car la médecine est une science toute naturelle... Elle consiste à ajouter ou à retrancher : il faut retrancher ce qui est en excès et ajouter ce qui fait défaut. » La première loi d'indication, en cas d'aggravation (car s'il y a amélioration, il est inutile d'intervenir) se résume dans la formule suivante : « *Les contraires se guérissent par les contraires* ». Ainsi la plénitude se guérit par l'évacuation, l'inanition par l'alimentation, la sédentarité par l'exercice, le surmenage par le repos. Mais il est d'autres cas où la cause est intérieure à l'organisme et mystérieuse, si non inconnue ; alors, l'axiome fameux ; « *Sublata causa tollitur effectus* » se trouve contredit et des principes différents, ou même opposés peuvent produire des effets identiques. D'où la deuxième loi d'indication : « *Les semblables se guérissent par les semblables* » ; ainsi les substances dites purgatives peuvent provoquer le resserrement ou constipation ; et réciproquement les resserants, peuvent produire des évacuations ; la fièvre due à la phlegmasie, peut être supprimée par la même action congestive et révulsive ; enfin, ce qui peut déterminer la strangurie (la toux spasmodique, l'étranglement du croup) là où elle est absente, peut également l'enlever, la vaincre, là où elle se montre. Donc l'extrême difficulté de la théra-

peutique réside dans le fait qu'il faut suivant le diagnostic et d'après l'évolution de la maladie, recourir à un traitement tantôt de contrariété, tantôt de similitude ; c'est ce dont Hippocrate avait déjà eu l'intuition lorsqu'il déclarait qu'il fallait souvent « dans un temps faire une chose et le moment d'après faire le contraire », et que pour établir les indications il était nécessaire de découvrir le critère, sorte de « point fixe, ou de seuil, où les réalités deviennent irréelles (c'est à dire par exemple, où les purgatifs deviennent non purgatifs) » puis surtout de discerner le moment le plus propice pour intervenir utilement, ainsi se trouvait déjà clairement posé, il y a vingt-cinq siècles, le problème de l'opportunité thérapeutique, dont la solution relève davantage des capacités de jugement et de l'expérience personnelle acquise, que de la science théorique et systématique : le secret de la guérison, pour le fondateur du naturisme, est dans ce qu'il nommait « la mesure », c'est-à-dire dans l'estimation, délicate mais indispensable, de l'ensemble des manifestations du potentiel vital et dans la prévision des divers effets médicamenteux. Le clinicien averti ne peut être sérieusement thérapeute, que s'il possède ces « éminentes qualités de l'esprit » qui lui permettront d'édifier sur ses multiples et précieuses observations analytiques une synthèse doctrinale. Et c'est parce que tout l'effort du savant artiste qu'était Hippocrate, a porté sur ce point, s'est concentré sur ce noble but qu'aujourd'hui encore son œuvre subsiste, remaniée superficiellement mais immuable en ses bases ; aussi, au terme de cette esquisse de son enseignement si riche et de sa pensée toujours vivante, il vous est précieux et profitable d'entendre l'oracle de Cos, nous redire comme à ses disciples : « La vie est courte, l'art est long à apprendre. l'occasion d'agir fugitive, l'expérience pleine d'embûches, le jugement difficile. Il faut allier la sagesse à la médecine. Le médecin vrai philosophe est un demi-dieu. »

LE SYSTÈME PHILOSOPHIQUE ET MÉDICAL DE GALIEN

« Dans la chaîne ininterrompue qui relie au lointain passé la médecine moderne si vivante, si agitée, si inquiète, la haute figure du médecin de Pergame s'auréole ainsi que celle d'Hippocrate d'une sereine et auguste dignité ». — (BARBILLON.)

Galien (131-201 après J.C.) étudia à Alexandrie, exerça tout d'abord la médecine dans sa ville natale de Pergame, puis âgé de 30 ans, s'installa à Rome où il eut Marc Aurèle comme client. Son œuvre encyclopédique le montre tour à tour anatomiste, aux vivisections révélatrices, observateur érudit formé par ses voyages, cultivé par ses lectures et par ses recherches personnelles, mais son talent éclate surtout dans le domaine de la biologie où il demeure le père de la physiologie expérimentale, doublé d'un philosophe aux vues pénétrantes et élevées.

Son naturisme rappelle celui d'Hippocrate, mais il est plus étendu, grâce au développement que cinq siècles d'études complémentaires lui ont apporté, et marqué d'un caractère plus nettement scientifique, malgré les erreurs et les lacunes dont il est entaché. La santé résulte à ses yeux, de l'équilibre parfait des actes vitaux et plus spécialement de la « crase » ou mélange harmonieux des quatre éléments au sein des humeurs ; les « intempéries » forment un stade préliminaire de malaise et d'imperfection, avant la rupture complète d'équilibre ou l'altération des solides qui constituent la maladie proprement dite (1). La vie s'entretient par l'utilisation de l'aliment, à la suite de sa transformation en sang : l'estomac, entouré des foyers ardents que sont le cœur, le foie, la rate et le diaphragme est semblable à une marmite où s'effectue une première action préparatoire avant la distribution subtile dans l'alim-

(1) « Il ne faut pas attacher un intérêt excessif à ces altérations, dit Galien, mais bien découvrir quelle est l'essence de la maladie ; car là se trouve l'indication à remplir ». (*Des lieux affectés*).

bic du foie. Celui-ci a le monopole de la sanguification, dont les sous-produits (bile, atrabile et urine) sont comparés à la lie de vin et dont le trouble engendre les principaux états morbides. Quant au rein il est doué d'une puissance d'attraction qui lui permet de jouer à l'égard du sang le rôle d'une pompe purificatrice chargée d'une sorte de soutirage.

Galien voit dans la nature une force intérieure, commandant au corps avec ou sans l'aide de la volonté, et la substance première origine et base de tous les matériaux organiques ; il insiste sur la description des tempéraments dont il fait des types normaux plutôt que des modalités cliniques ; il se rapproche d'Hippocrate quand il reconnaît que : « la nature règle chaque chose pour la conservation de l'animal et c'est elle la première qui guérit, surtout quand elle se défait des humeurs nuisibles par quelque évacuation critique ; ainsi comme la nature, le médecin et la médecine peuvent se dire également les instruments de la cure des maladies » (2), mais il ne partage plus la foi ardente du praticien de Cos dans la puissance de la « natura médicatrix », car il n'admet la loi de similitude que pour l'entraînement hygiénique des bien-portants et préconise une thérapeutique active de contrariété dans les diathèses, en établissant ses indications sur l'observation, l'analogisme et la connaissance des causes générales et particulières (3).

Son système philosophique, inspiré par Platon et Aristote s'élève contre l'animisme des stoïciens et se caractérise par la matérialisation de trois espèces d'âmes : les esprits vitaux partent du cœur et provoquent les passions et les mouvements involontaires ; les esprits animaux, c'est-à-dire psychiques « siègent dans le système nerveux et président à son activité », en régissant l'intelligence et la volonté ; les esprits naturels, enfin gouvernent le foie, sont susceptibles de s'incorporer au sang et dirigent les fonctions de la nutrition et de la croissance. Ces esprits, hiérarchiquement subordonnés les uns aux autres sont les trois formes du « pneuma » douées chacune d'une force spécialisée en vue d'une activité psychique, sphymique (production de la chaleur, des pulsations, des battements cardiaques) et physique (reproduction, sécrétion, développement). Ainsi se distinguent trois facultés principales correspondantes, auxquelles s'ajoutent inhérentes à chaque organe, les facultés secondaires (attractive, rétentrice, élaboratrice et expultrice). A la théorie platonicienne, simple affirmation de l'existence et des localisations de ce triumvirat pneumatique, Galien

(2) Sa fidélité à la tradition hippocratique apparaît surtout en pathologie : « Les médecins de l'école de Cuide, déclare-t-il, considéraient uniquement les variétés des corps que beaucoup de causes modifient, et laissaient de côté la similitude des diathèses observées par Hippocrate qui se servait pour observer ces diathèses, de la méthode qui, seule, peut faire trouver le nombre des maladies. »

(3) Pour lui, le médicament exerce une action modificatrice sur notre organisme, à l'opposé de l'aliment qui n'exerce qu'une action multiplicatrice sur la substance. S'exprimant d'une manière imaginée, il disait que la nourriture était vaincue par le corps, tandis que le corps était vaincu par le médicament. Son système pharmacologique complet, le premier en date, il le construisit avec la doctrine des qualités (3 spéciales et une fondamentale) : il y avait là un ensemble, artificiel certes, mais imposant dans son caractère achevé.

entend joindre de sérieuses démonstrations scientifiques : ainsi, la réduction au minimum de l'innervation du foie est, pour lui, une preuve de la justesse du raisonnement qui faisait considérer par Platon, comme une bête sauvage l'âme végétative intra-hépatique, car si le viscère avait été obscurément disposé, par le créateur, à l'étage inférieur de l'organisme, à une telle distance du cerveau, ce ne pouvait être que pour éviter toute influence troublante de ses appétits sur l'âme déli-bérante.

Dans son ensemble, le galénisme apparaît donc comme un édifice philosophique dont la base serait physiologique et on peut lui reconnaître une certaine noblesse harmonieuse, malgré la fragilité de quelques constructions, la puérilité simpliste des notions fondamentales et la généralisation abusive des hypothèses. Le traité fameux « *De usu partium* », en paralysant l'aphorisme d'Aristote : « La nature ne fait rien vain », manifeste le réalisme biologique de son auteur : c'est l'utilité des parties qui révèle le but de leur structure et la perfection divine se reflète dans la disposition si admirable des organes en vue de l'exercice et de l'entretien de leurs fonctions. Doué, pour le diagnostic clinique d'une perspicacité lumineuse et d'une clairvoyance légendaire, le maître de Pergame fut génial également par sa puissance de classification et de systématisation qui fit de lui suivant l'appréciation de Daremberg « à la fois le représentant du dogmatisme le plus exagéré et le chef de l'école expérimentale la plus avancée ». Quel contraste entre le paganisme confessionnel de cet adepte de la religion de l'Empire et le déisme, de son adoration à l'égard de l'être suprême, en qui il saluait l'auteur de toute chose et qu'il identifiait presque avec la nature, dans le vague de son panthéisme enthousiaste : « En écrivant ces lignes, je compose un hymne à l'auteur de la nature. La véritable piété ne consiste pas à immoler des hécatombes ou à brûler mille parfums délicieux en son honneur, mais à reconnaître et proclamer hautement sa sagesse, sa toute puissance et sa bonté ». (« *De usu partium* »). Ce mysticisme ardent ne le contraint pas à spiritualiser sa doctrine, au contraire, après de longues hésitations exprimées en ces termes : « Platon paraît convaincu qu'entre ces espèces ou parties de l'âme, la rationnelle est immortelle. Quant à moi, je n'ai pas d'argument péremptoire pour discuter avec lui si cette opinion est vraie ou fausse » il invoque l'autorité d'Aristote pour faire de l'âme une substance matérielle et soutient qu'elle est dépourvue de liberté, sous le joug d'un déterminisme de constitution, fatalement prédestinée au bien et au mal. En somme, sans se prononcer catégoriquement sur ce problème de l'immortalité psychique, il n'ose pas croire à la survivance d'une ou l'autre des trois variétés (concupiscible, irascible et intelligente) de son « *pneuma* » et il incline fortement à voir en l'âme un simple phénomène vital.

Ainsi, rayonnante de clarté hellénique, mais édiflée sur le sable mouvant d'une anatomie incomplète et d'une physiologie parfois conventionnelle, la doctrine de ce plurivitaliste allait marquer de son empreinte la médecine du moyen-âge, en régentant les destinées de la pathologie et de la thérapeutique ; cet effort admirable, cette réalisation majestueuse

n'aurait cependant pas exercé une emprise aussi forte sur les esprits, en orientant fâcheusement leur évolution, pendant tant de siècles, si une impulsion d'un potentiel extraordinaire ne lui avait été communiquée, à son origine, par l'inflexible assurance et l'audacieuse certitude de celui qui a bien mérité l'épithète de « Bossuet de la biologie ».

III

LA MÉDECINE DES ALCHEMISTES

L'ARCHEÏSME DE PARACELSE ET DE VAN HELMONT

L'alchimie, loin d'être simplement une chimie naissante, fut la science d'adaptation de la philosophie hermétique, l'aboutissement des théories synthétiques élaborées jadis dans les sanctuaires de l'Égypte et de la Grèce. L'hermétisme est une doctrine unitaire, basée sur un principe d'analogie : de même que tous les nombres se réduisent, en définitive, à l'unité, de même tous les phénomènes visibles et invisibles se ramènent à une même force. Sa conception de l'homme est semblable à celle des Hindous : l'observation comparative d'un cadavre, d'un sujet endormi, puis d'un sujet éveillé, lui fait distinguer trois éléments : le corps, uniquement matériel et passif, l'esprit, puissance active de jugement et de volonté, enfin comme nœud d'union intermédiaire, sorte de résultante neutre, la force vitale ; le corps et l'esprit sont des modalités de l'énergie universelle, tandis que la force vitale est une espèce de fluide, tenant à la fois des deux autres éléments et permettant l'action de l'une sur l'autre. Quant à l'univers, il est conçu comme la manifestation polymorphe d'un agent unique, lumière astrale, éther, produisant divers effets selon son individualisation (1).

L'alchimie fut la réalisation pratique de l'hermétisme : les qualités de vie et d'évolution ayant été attribuées aux minéraux, on travailla à la transmutation métallique ; la vie universelle pouvant se condenser en très peu de substance, on se mit à la recherche de la pierre philosophale, dont les trois propriétés de transmutation, de panacée, de « spiritus mundi » purificateur devaient correspondre aux trois éléments du bonheur complet : la richesse, la santé et la sagesse. Par ces entreprises, auxquelles il faut ajouter la palingénésie et la création de l'Homunculus, l'alchimie nous apparaît nettement comme une science de la vie, ayant aspiré à devenir une médecine intégrale, en poursuivant ce grand œuvre qui est en somme le problème même de la vie. Deux personnalités marquèrent son épanouissement, *Paracelse* (1493-1541) et *Van Helmont* (1577-1644).

Paracelse eut à subir, de son vivant, une campagne de calomnies et

(1) « L'esprit de l'univers est une essence très subtile... adaptant les forces et l'effort et si bien distribué qu'il conserve, fait croître et anime les corps qu'il détient. » (*Hermès*.)

d'injures : les uns le considéraient comme un génial illuminé, les autres auraient souscrit volontiers à l'opinion que Leibnitz devait exprimer à son égard, en disant de lui « qu'il était le plus médecin de tous les fous et le plus fou de tous les médecins ». Cependant une étude impartiale et consciencieuse de son œuvre fait découvrir, par delà la fougue et le mysticisme de son langage, un fond solide de logique et d'érudition ; certes, il puisait son inspiration au sein de la théosophie, mais il avait recours également à l'observation et à l'expérimentation, ses laboratoires étant la nature et le fourneau de l'alchimiste : « L'expérimentation sans la science procède au hasard, déclarait-il, mais la certitude accompagne l'expérience si la science se joint à celle-ci. La science, en effet, est la mère de l'expérience et sans la science, rien de solide ». Sa médecine avait pour fondements la philosophie, l'alchimie, l'astronomie et la vertu. « C'est cette intelligence secrète qui vient en nous par la contemplation de la nature qui est la philosophie... Mais pour distinguer le soleil et la lune, ajoutait-il, il faut regarder et non pas fermer les yeux. La spéculation seule n'a jamais rien fait en médecine ». Paracelse affirme l'unité d'essence et d'origine de la création ; l'homme ou microcosme est intimement et constamment relié, par une chaîne sans fin, au macrocosme ; le principe immatériel, caché dans tous les corps, est en correspondance avec les astres célestes, qui ne forment avec la nature entière qu'un seul tout, animé et en éternel devenir. Tout être vivant meurt, puis renaît ; les transmutations se font par l'intermédiaire de la vie, qui est un esprit dévorant le corps ; la force vitale émane des astres et dérive de l'air. En plus de l'âme corporelle qui préside à l'organisation physico-chimique, il est une âme intelligente destinée à survivre. Les principes directeurs du fonctionnement physiologique sont baptisés « esprits olympiques » qui se répartissent dans chaque organe autonome sous forme d'archées, agents régulateurs des phénomènes vitaux.

C'est sur la thérapeutique que devait porter l'effort principal de Paracelse. Selon lui, les maladies ont pour cause profonde un désaccord entre les trois éléments primordiaux du corps humain : le soufre, le mercure et le sel, ou la prépondérance de l'un d'eux. Ce désaccord ou cette prépondérance produisent des poisons qui engendrent les maladies (2), à ces puissances malfaisantes correspondent une vertu cachée au sein des médicaments et le médecin alchimiste doit savoir exalter cette quintessence, en la délivrant de sa prison, de son incorporation étrangère : « Vingt livres de substance se réduisent à une once de quintessence, affirme notre auteur, c'est celle-ci qui est cependant la partie médicinalement ».

Voilà énoncé par un précurseur de l'homœopathie, le principe de l'action dynamique du remède, dont l'efficacité tient plutôt aux forces invisibles, mises en branle par lui, qu'à sa masse quantitative. De plus, il accorde une large place au principe de similitude : « Contraria contra-

(2) Ainsi, il donnait l'assaut au fondement de la pathologie régnante à la théorie des quatre humeurs.

riis curantur, s'écrie-t-il dans son Paragranum, c'est-à-dire la chaleur combattant le froid : cela est faux et n'a jamais été vrai au point de vue médicamenteux. La tâche du médecin consiste à ramener à l'état normal, le fonctionnement des organes qui s'en sont écartés, déviation d'où résulte la maladie et ceci s'obtient par l'emploi de médicaments qui sont en corrélation prochaine avec l'organe malade ». En conséquence, certains poisons peuvent être utilisés avec succès, comme agents thérapeutiques, en les individualisant (3), et il faut substituer aux multiples drogues, aux affreux mélanges de la polypharmacie, les arcanes, les mystères, les teintures. Mais dans la guérison, le rôle de premier plan revient à la « mumie », à cette sorte de lymphe plastique qui répare les tissus ; c'est pourquoi pour préparer ses arcanes, Paracelse employait les organes d'un homme sain, mort de mort violente : « Il existe une grande différence, expliquait-il, entre les mots mort et mortification et l'on ne doit pas les confondre, car leur signification est tout à fait différente. Voyez, en effet, un homme qui meurt de la mort naturelle et prédestinée, que reste-t-il en lui de bon et d'utile ? Rien : qu'il serve seulement de pâture aux vers. Mais il n'en est pas de même d'un homme mort par le glaive ou de toute autre manière violente ; tout son corps, en effet, est bon et utile et l'on peut en tirer une *mumie* très précieuse, car, quoique l'esprit de vie se soit retiré de son corps, le baume cependant y demeure et avec lui une *vie latente*, ce baume qui préserve les autres corps humains de pourriture ».

Enfin, il se déclare partisan des eaux minérales naturelles, car elles contiennent outre les éléments matériels et cliniques, ce merveilleux arcane qu'est la chaleur innée et il leur attribuait de plus, une puissance mystérieuse, la vertu magnétique, connue depuis sous le nom de radio-activité.

Certes, on peut reprocher à Paracelse sa croyance à la magie, à la doctrine des signatures, mais il faut reconnaître ses dons extraordinaires d'intuition et de préscience, grâce auxquels il put préparer le terrain pour les découvertes ultérieures. Un mérite qui lui revient incontestablement c'est aussi d'avoir mis en évidence l'influence du moral sur le physique et d'avoir cru à la guérison par la foi (peut-être parce qu'il attribuait à des puissances spirituelles, voire même à l'influence directe de Dieu, l'apparition de certaines maladies) : « Répondez-moi, s'écriait-il : la médecine n'est-elle contenue que dans les plantes, les arbres et les pierres et non aussi dans les paroles ? L'homme est formé d'une partie visible qui est le corps et d'une partie invisible. L'organe n'est que l'écrin de la faculté ; quand il est défectueux, la faculté déloge, le médecin épure la maison, le logis, afin que l'esprit puisse opérer en lui » (4). Il faut citer aussi cette phrase révélatrice de l'indépendance de caractère et de

(3) Son idéal était la spécificité, par cette différenciation médicamenteuse : « Toutes les choses sont poison et rien n'est sans poison, seule la dose fait qu'une chose n'est pas poison. Mais... n'est pas poison ce qui paraît bon à l'homme. N'est poison ce qui paraît mauvais à l'homme, ce qui ne lui sert pas, mais lui porte préjudice. »

(4) Voici comment il concevait la guérison par la prière : « L'âme purifiée par la prière tombe sur les corps comme la foudre. Elle chasse les ténèbres qui les enveloppent et les pénètre intimement. »

la hauteur des vues de ce réformateur : « Ce qui fait un médecin, ce sont les cures et non pas les empereurs, les papes, les facultés, les privilèges, les académies ».

Chimiste, après avoir été médecin, Jean-Baptiste *Van Helmont* nous apparaît comme un esprit à la fois fantasque et génial où l'ardeur de l'imagination et la passion du surnaturel l'emportaient sur la modération du bon sens. Quelle existence tourmentée fut celle de ce professeur de chirurgie, abandonnant sa chaire pour voyager, en proie aux dénonciations de ses confrères, aux persécutions de l'inquisition, oscillant de la magie à l'illuminisme, se relevant de maladie pour se consacrer avec fougue à la pyrotechnie, en s'intitulant « philosophus per ignem » ! Ses œuvres sont un étonnant mélange de rêveries et de vérités. Typique, à ce point de vue, est sa conception à la fois métaphysique et biologique de la constitution de l'homme ; il imagine entre l'âme immortelle et le corps toute une hiérarchie de principes incorporels, ou archées, qui sont les agents intermédiaires d'exécution de l'âme sensitive et périssable ; celle-ci n'existe que depuis la chute originelle ; auparavant, point de doublement semblable, c'était le règne de l'unité parfaite ; le siège de cette âme inférieure est fixé à l'orifice supérieur de l'estomac, tandis que l'archée principal est localisé dans la rate et tient sous son gouvernement une multitude d'archées secondaires, appelés « blas » ou « vulcains » et préposés chacun à un organe ou une fonction. Ainsi l'estomac et la rate, en liaison étroite l'un avec l'autre constituent un véritable duumvirat auquel est attribuée la direction souveraine de l'organisme. L'archée est une force vitale répandue dans tout l'univers, mais pouvant s'individualiser et se fragmenter. Pour van Helmont, la nature est une déviation de la puissance divine et chez l'homme il distingue deux aspects de la force vitale, un aspect corporel (l'archaeus insitus) et un aspect divin (l'archaeus influus). L'archée principal ou aura vitalis, chef de tous les autres, a comme eux pour moyen d'action sur l'organisme le ferment, ce dernier étant un principe chimique spécialisé en vue d'une fonction (digestion, reproduction, etc.). Le rôle accordé à ces archées comme causes efficientes de tout le développement, de tous les mouvements d'un être révèle une sorte de finalisme. Mais, par contre, ils peuvent être sujets aux altérations les plus variées, qu'entraîne l'influence de « l'idée morbide » et la maladie, être réellement existant, survient avec ses lésions matérielles apparentes. C'est parce que Van Helmont concevait la maladie comme une modification de la vie elle-même dans l'intimité de l'archée qu'il cherchait à agir directement sur celui-ci, en ayant recours à des médicaments dynamisés ; pour obtenir ces derniers, il fait allusion à un dissolvant « l'Alkaest », qu'il préconise comme capable de réduire les mixtes en leurs principes, mais il ne précise pas sa composition. Par ailleurs, sa thérapeutique consistait dans l'emploi de quelques sels et métaux, dans le traitement de plaies et des maladies nerveuses par le magnétisme, et surtout dans la confiance en la Providence, car il croyait que « les remèdes enlèvent la maaldie, non par la puissance de la contrariété, ni en raison de la similitude ; mais en vertu d'un don de la Divinité, qui aide la nature, laquelle, du reste, est médicatrice par elle-même ».

IV

LE NATURISME RÉFORMÉ DE THOMAS SYDENHAM (1624-1689)

Né dans le Dorsetshire (Angleterre), Sydenham entra, âgé de 18 ans, à l'Université d'Oxford, fut nommé bachelier en médecine en 1645, puis docteur en 1676 à Cambridge ; installé à Londres, dans le quartier de Westminster, il sut y rassembler une vaste clientèle.

On peut noter dans ses « Observationes » et ses « Epistolæ » de multiples points communs avec les écrits hippocratiques ; par ses constatations et indications, il effectua un retour aux données primitives de l'Ecole de Cos et mérita ainsi le titre d'« Hippocrate anglais » ; la réforme qu'il entreprit et réalisa a porté sur la pathologie et la thérapeutique : il ne poursuivait pas seulement une connaissance plus exacte de la maladie, il recherchait également un traitement mieux assuré. Intimement pénétré d'idées naturistes, il insistait sur l'importance des constitutions épidémiques et des rapports entre les saisons et les maladies : c'est après avoir remarqué qu'au cours des années sèches les encrassements humoraux étaient plus graves qu'il décrivit la périodicité des variations cliniques. De ses expériences personnelles, il déduisit des considérations générales sur la maladie et la guérison, dont l'originalité apparaît frappante, en comparaison des théories régnantes de son époque : il discernait surtout dans la maladie la lutte de la nature, du « *physis* », contre une lésion et il était spécifique, dans ce sens que, parallèlement aux espèces végétales et animales, il décrivait des *espèces morbum* « *species morborum* » (1).

Certes, c'est Hippocrate qui fut l'inspirateur du naturisme de Sydenham, mais il sut, après l'avoir assimilé dans ses grandes lignes, lui inculquer une forme particulière : ainsi, il ne retrouvait pas dans la « *natura medicatrix* » cette « âme du monde », chère aux philosophes antiques ; il n'y voyait que l'assemblage de causes à la fois dépourvues d'intelligence et dirigées utilement et c'est cette sagesse de la nature qui lui faisait discerner un but à la maladie : « J'attribue à la nature divers effets, écrivait-il, ni plus ni moins que si c'était une substance particu-

(1) C'est lui qui eut le mérite de formuler clairement, pour la première fois, une conception ontologique de la morbidité.

lière, mais répandue dans tout l'univers, gouvernant tous les corps avec jugement et intelligence, comme quelques philosophes semblent l'avoir entendu quand ils parlent de l'âme du monde. Pour moi, qui n'affecte la nouveauté ni dans les choses ni dans les paroles, je me suis servi d'un mot ancien mais dans le bon sens, il me semble et dans le même sens que l'emploient tous les gens sages. Car, par la nature, j'entends toujours l'assemblage des causes naturelles qui, quoique brutes et entièrement destituées d'intelligence, sont néanmoins conduites avec une extrême sagesse dans leurs opérations et dans leurs effets ; d'autant que le souverain Être, dont la puissance les a produites et de la volonté duquel elles dépendent, les a tellement disposées par sa sagesse infinie qu'elles suivent, dans les opérations qui leur sont propres, un ordre fixe et une méthode constante ; et quoiqu'elles ne fassent rien au hasard et qu'elles agissent toujours de la manière la plus avantageuse au bien commun de l'univers et la plus convenable à leurs natures particulières, elles ne laissent point que d'être de purs automates, qui ne se meuvent point d'eux-mêmes, mais seulement par la volonté du Créateur. »

Reprenant la notion de l'indication thérapeutique, il s'efforça de fixer une méthode sûre et complète de traitement, méthode fondée sur une sérieuse expérimentation et valable universellement selon les diverses circonstances ; c'est ainsi qu'il devint très interventionniste, après avoir acquis une extraordinaire assurance du succès ; mais il savait aussi s'abstenir de toute intervention, quand il n'était pas certain de son utilité : « Quant à moi, disait-il, j'avouerai franchement qu'ayant à traiter des fièvres dans lesquelles je ne voyais pas clair et ne connaissant pas la route que je devais suivre, j'ai pû plus d'une fois à la sûreté du malade et à ma propre réputation, en ne faisant rien du tout. Mais une chose déplorable c'est que le malade attribue à la négligence ou à l'ignorance du médecin ce qu'il devrait attribuer à sa probité et à sa bonne foi ».

S'il pouvait connaître l'histoire détaillée d'une affection, il se portait garant de sa guérison ; cependant, il avait tendance à négliger le facteur individuel, idiosyncrasique : tout en ayant remis en évidence le rôle des tempéraments, au point de vue de la pathogénie, il n'insista pas suffisamment sur la mystérieuse mais réelle caractéristique qui est la marque originale d'une personnalité physique. On ne peut certes, que souscrire à la déclaration suivante : « Quelque contraires que soient au corps humain les causes des maladies, il me semble néanmoins qu'à raisonner juste, la maladie n'est autre chose qu'un effort de la nature qui, pour conserver le malade, travaille de toutes ses forces à évacuer la matière morbifique », mais il manquait, semble-t-il, à l'auteur de « *La médecine pratique* » une saine curiosité qui l'aurait incité à rechercher et lui aurait permis de découvrir, par delà l'universalité du principe vital naturel, son individualité propre. Peut-être faut-il expliquer cette lacune par l'insuffisance doctrinale de cet esprit méthodique ; dans sa volonté d'indépendance par rapport à tout système préconçu (2), dans son désir de ne s'in-

(2) On peut méditer avec profit ses recommandations à ce sujet : « Celui qui voudra donner une histoire des maladies doit renoncer à toute hypothèse et à tout système phi-

féoder à aucune école dogmatique, il n'aurait pas assez tenu compte de la valeur pratique des idées générales ; cependant, tout en cantonnant la philosophie médicale dans les bornes étroites de l'histoire des maladies, et de la connaissance pragmatique des remèdes efficaces, il a reconnu la nécessité d'une méthode théorique, fondée « non sur des spéculations chimiques, mais sur une manière de raisonner ordinaire ». Le praticien qu'était avant tout Sydenham expérimentait au chevet de ses patients, non dans les officines des chimistes ; seule la pharmacologie lui paraissait devoir relever de la chimie ; d'ailleurs il avouait que « ce qui manque le plus à la médecine n'est pas de savoir le moyen de remplir telle ou telle indication, mais de savoir précisément quelle est cette indication qu'il s'agit de remplir ».

Par ailleurs, cet homme de bon sens, ce clinicien de valeur niait la nécessité de publier des observations (il ne leur reconnaissait que le mérite de contribuer, par le travail de leur rédaction et en soulageant la mémoire à la formation et à l'instruction du travailleur intellectuel) : là encore il paraît avoir eu en vue, avant tout, l'intérêt supérieur, bien compris, de sa clientèle, car il ajoutait : « si l'observateur se contente de nous apprendre que telle maladie a cédé une ou plusieurs fois à tel remède, de quoi cela me servira-t-il si, outre cette quantité presque immense de remèdes dont nous sommes accablés depuis longtemps, on en propose un nouveau, dont je n'ai point encore entendu parler ? »

En somme, Sydenham sur évoluer avec une juste pondération entre le traditionalisme routinier de la plupart de ses contemporains et l'enthousiasme puéril des innovateurs, amateurs de vaines spéculations, « de feux follets », disait-il ; sa perspicacité et son indépendance se manifestèrent nettement, au cours de la lutte qu'il entreprit contre l'attitude hautaine et paresseuse de ceux de ses collègues, qui adoptaient à la lettre les enseignements antiques : « les auteurs des découvertes modernes, affirmait-il, ne font pas plus de tort à la gloire des anciens qu'un fils n'en ferait à la mémoire de son père parce qu'il augmenterait par son travail et son industrie l'héritage qu'il en aurait reçu ». Comme le fait remarquer Däremberg, s'il a conservé un renom si grand, ce n'est pas qu'il fut doué d'un génie hors ligne, c'est tout simplement parce qu'il fut un praticien de premier ordre et un observateur méthodique ; il s'est toujours efforcé de peindre la nature sous des traits reconnaissables et

philosophique et marquer avec beaucoup d'exactitude les plus petits phénomènes des maladies, qui sont clairs et naturels, imitant en cela les peintres qui, dans leurs portraits, ont grand soin d'exprimer jusqu'aux moindres taches des personnes qu'ils représentent. *On ne saurait presque dire de combien d'erreurs ont été causées ces hypothèses physiques ; d'un côté, les auteurs qui s'en sont entêtés, attribuent aux maladies des symptômes qui n'ont jamais existé que dans leur cerveau et qui auraient dû néanmoins se manifester si leur hypothèse était véritable ; d'un autre côté, lorsqu'un symptôme qui accompagne réellement la maladie dont ils veulent tracer l'idée se trouve cadrer avec leur hypothèse, alors ils exagèrent outre mesure ce symptôme et en font, comme on dit, d'un rat un éléphant, ni plus ni moins que si tout le reste dépendait de là ; mais si le symptôme ne s'accorde pas avec l'hypothèse, alors ou ils n'en font pas du tout mention, ou ils en disent peu de chose, à moins qu'ils ne puissent l'accommoder et l'ajuster à leur système, au moyen de quelque subtilité philosophique. »*

a ainsi réussi à léguer à ses successeurs un riche trésor de faits patents, dont l'évidence interne a suffi à garantir la pérennité. Le docteur Barbillon, dans ses « Etudes critiques d'histoire de la médecine », résume ses impressions sur le vieux maître anglais en disant qu'« il fait l'effet d'un guide prudent dont la tête est solide, le bras vigoureux, le pied sûr, le regard clair et aigu, et qui connaît à fond tous les détours et tous les accidents de la route. Avec de telles gens, le voyageur se sent en confiance et sait qu'il ne s'égarera pas en chemin. Sydenham n'a pas de prétention à l'érudition, à la science transcendante, aux sublimes théories. Il fut mieux que cela : il fut le typé accompli du brave, digne, sagace et scrupuleux praticien. » Borden a dit de lui qu'il sut, ainsi que l'abeille, faire son miel de toutes les fleurs ; c'est en effet en prenant son bien partout où il le rencontrait, que ce disciple d'Hippocrate contribua à ramener la médecine dans la voie traditionnelle du naturisme.

LA DOCTRINE DE STAHL

Georges-Ernest *Stahl* (1660-1734) enseigna vingt-deux ans à l'université de Halle puis, de 1716 à sa mort, occupa le poste de médecin à la cour du roi de Prusse, à Berlin. Travailleur inlassable, philosophe indépendant, chimiste et observateur de valeur, il réunissait dans sa puissante personnalité des qualités complémentaires et variées ; élevé dans le milieu austère du piétisme huguenot, puis instruit à l'École de médecins iatro-chimistes, il fut à la fois un redoutable logicien et un ardent mystique, se plaisant à mettre au début et à la fin de ses ouvrages de pieuses invocations. Tout d'abord, il a recours à une rigoureuse méthode d'analyse et d'étude, celle dont Hippocrate lui a donné l'exemple : il interroge la nature humaine, il en scrute les évolutions, il note ses manifestations et il en vient à rattacher tous ces faits à une seule réalité, celle de la vie agissante. Le mécanisme cartésien, le matérialisme des chimistes le révoltent, tandis qu'il admire l'harmonieuse régularité, la simplicité ordonnée, la puissante grandeur des phénomènes naturels ; devant les lacunes et les erreurs des théories régnantes, il prend conscience de la nécessité de rénover la science médicale : « Ce qui me choque, par dessus tout, écrit-il, c'est que dans la théorie physique du corps humain, la vie est passée sous silence, et que nulle part on n'en voit une définition logique... Aucun propagateur de ces doctrines (mécanistes et matérialistes) n'a jamais dit et démontré ce qu'est, en quoi consiste, d'où provient, par quels modes, par quels moyens se maintient et subsiste ce que nous appelons la vie ; par quoi, enfin et à quel point de vue le corps est dit vivant. Or, je l'avoue sincèrement et d'une manière ingénue, tout ce que je sais à cet égard, c'est chez les Anciens que je l'ai puisé, c'est à eux seuls que je le dois ; ce sont eux, en effet, qui, les premiers, ont établi cette habituelle distinction dans le corps humain entre le vivant et le mixte, c'est-à-dire entre les proportions du mélange des particules qui constituent le corps en tant que mixte et la vie elle-même. Ce sont les Anciens qui ont indiqué cette importante distinction ; mais ils ont été incomplets à ce sujet et je trouve qu'ils n'ont pas suffisamment éclairé le fond de cette intéressante question. Du reste, je crois réellement que la distinction du mixte et du vivant, transmise aux anciens eux-mêmes, par une tradition plus antique encore, comme un reste de la pure vérité, a été ainsi réduite peu

à peu à presque rien, tant par la variété des interprétations que par une simple négligence. » D'une part, Stahl réfute le mécanicisme en prouvant que le corps humain ne peut être considéré comme une machine, puisqu'il ne subsiste pas par lui-même, puisqu'il est destiné à la corruption ; d'autre part, il combat les exagérations de la médecine chimique, qui ne voyait partout que fermentations, effervescences, alcalins et acides, en mettant en évidence la distinction nécessaire entre la matière composante du corps, mélange corruptible, et la fin poursuivie par cet assemblage d'éléments ; restreindre la vie à une force mécanique ou la réduire à une combinaison chimique, c'est méconnaître son essence et la portée supérieure de ses lois. L'auteur du « phlogistique », de la première théorie de la combustion, dénonce l'empiètement de la chimie sur la médecine et pose les fondements de la biologie, en tant que science autonome ; l'antagonisme entre les forces physico-chimiques et les phénomènes vitaux lui fait voir dans la conservation de l'organisme l'acte victorieux de la vie ; puis il comprend que cet acte doit être accompli par un facteur de nature absolument opposée à celle du corps et il l'attribue au mouvement, dont il étudie les trois aspects physiologiques : circulation, sécrétion, excrétion des humeurs et auquel il adjoint le mouvement tonique et celui de la locomotion. Le mouvement, néanmoins, n'est que l'instrument de la vie, sans en être le principe ; incorporel, immatériel, il a besoin d'être dirigé par une cause intelligente vers une fin déterminée. Cette cause ne peut être que l'âme : « Le but des actes du corps vivant, affirme Stahl, n'a aucun rapport avec une énergie purement mécanique, et suppose un agent, l'âme et l'âme humaine ne peut naturellement et absolument rien sans le corps... Ce qui conserve le corps dans son intégrité, ce qui favorise et accomplit en lui l'exercice de l'âme est une chose réelle, bien différente du corps par son essence et toute sa nature, mais ayant un double rapport, une double parenté avec l'essence et le caractère absolu et bien naturel de l'âme. D'une part, en effet, cette chose, cette force est immatérielle comme l'âme elle-même ; et d'autre part aussi, elle exerce comme l'âme dans le corps et sur le corps, une puissance et une activité on ne peut plus réelles et positives... Ce principe n'est autre, en lui-même, que le mouvement, car c'est par le mouvement que l'âme accomplit ses actes... Je puis donc conclure que c'est l'âme elle-même qui dispose habituellement le corps pour son propre usage, et qui le rend apte à un service auquel seul le corps est astreint ; et que, enfin, c'est l'âme qui dirige, excite et meut directement et immédiatement ce même corps, sans le secours d'un autre agent. ». Ainsi Stahl, écartant résolument toutes les inventions chimériques, toutes les fictions des anciens et des modernes, édifiant son système sur les données de l'expérience et de la raison, attribue le principe originel de la vie à cette réalité évidente, incontestée qu'est l'âme et s'élève, dès lors, du stade du vitalisme à celui de l'animisme intégral.

Claude Perrault, quelques années auparavant, avait déjà accordé à l'âme le pouvoir de régir toutes les fonctions vitales ; Stahl, s'inspirant de cet exemple, va étayer solidement cette théorie en passant en

revue ses multiples applications, en apportant divers arguments probants. En premier lieu, il précise qu'il s'agit de l'âme intellectuelle, raisonnable, unique force motrice intérieure susceptible d'accomplir une œuvre de vivification ; ce « moteur principiant » est tout, tandis que le corps « officine de l'âme » n'est qu'un instrument et qu'un simple aggrégat ; activité pleine, totale de la puissance animatrice, passivité absolue, par contre de ce qui n'a été créé qu'en vue d'un rôle subordonné et effacé ; à une portion de l'âme est accordé un empire souverain, permanent sur toutes les fonctions, même les moins raffinées, sur tous les organes, même les plus modestes et de cet empire elle n'a à rendre compte à personne ; c'est l'omniscience et l'omnipotence d'une autocratie.

Sans reprendre le dogme de la substantialité, Stahl demeure traditionnaliste en faisant de l'âme architectonique une force essentiellement agissante, semblable au « mens agit at molem » de Virgile, et une unité indissoluble, comme l'entendait Platon, malgré ses diverses puissances. A l'appui de sa thèse, il invoque des faits : les troubles organiques dus à l'effet des passions, la répercussion sur le fœtus de la nervosité maternelle, l'assimilation nutritive si intelligemment ordonnée. Pour reconnaître la nature intelligente et volontaire de cette activité, il suffit de remarquer l'admirable finalité manifestée par les phénomènes vitaux. Mais alors, si l'âme fait preuve d'une si merveilleuse prévoyance, par le déploiement habile et rationnel de sa puissance, pourquoi n'en a-t-elle pas toujours conscience, pourquoi est-elle si fréquemment sujette à l'erreur ? A cette objection qui, au premier abord, paraît redoutable, Stahl répond en distinguant deux modes de connaissances : le λογισμός, ou ratiocinatio, c'est la connaissance réfléchie, raisonnée des choses naissance intuitive, simple, immédiate des choses les plus subtiles et les composées, sensibles, matérielles et le λόγος, ou ratio, qui est la complex élémentaires ; or c'est précisément dans le domaine de ce qui ne laisse aucune ou peu de traces dans la mémoire, dans le domaine du λόγος, que se trouvent les faits vitaux ; ainsi, l'âme peut vouloir et savoir, sans s'apercevoir ni de sa science, ni de son action. Quant à ses erreurs, à ses maladroites, ayant pour conséquences tantôt l'exagération, tantôt la défaillance des mouvements organiques, elles s'expliquent également par deux modes de conduite, correspondant aux deux modes de connaissance : la méprise de l'âme, elle réside dans le fait de se conduire par le λογισμός, là où il faudrait se conduire par le λόγος, et c'est ainsi qu'il lui arrive de dépasser ou de ne pas atteindre son but. « Puisque l'âme est de sa nature sujette à l'erreur, remarque notre savant philosophe, au point que dans les simples actes de penser, de concevoir, de juger et surtout de vouloir, elle erre plus souvent qu'elle n'atteint le vrai, il est d'autant moins étonnant qu'elle erre aussi quand la corruption envahit son corps et le blesse, quand le conseil et la volonté sont insuffisants pour le débarrasser, quand il y faut employer des mouvements conduits avec la plus exquise proportion ». Cet animisme pour être conséquent avec lui-même, doit être étendu aux animaux, car leur refuser une âme serait leur refuser la vie ; aux machines automa-

tiques de Descartes, Stahl accorde une âme vitale, physiologique, mais non munie de la faculté de raisonner ; quant aux végétaux, aux « animaux enracinés », ce sont, pour lui, des êtres « mélangés » non vivants, se propageant au hasard.

Pathologie et Thérapeutique. — Le stahlianisme unit étroitement la pathologie et la thérapeutique naturelle : l'âme qui engendre le mal, qui l'aggrave ou qui le laisse libre de nuire est aussi ce qui le guérit ou du moins s'y efforce ; comme le note A. Lemoine dans l'ouvrage qu'il consacre à ce système doctrinal : « le plus souvent, le mal et ses symptômes ne sont autres que les efforts de l'âme et leurs effets. Toujours la maladie et le remède se mêlent en se combattant, en se fortifiant réciproquement et marchent côte à côte jusqu'à la solution dernière où ils s'arrêtent tous deux, comme ils proviennent tous deux de la même cause ». De bonne heure, Stahl avait été frappé par l'observation de maladies graves surmontées, vaincues « sans l'intervention d'artifices étrangers, par la seule force interne, domestique et économique de la nature », et il rattache à la sagesse, à la puissance divines le pouvoir qu'a la nature de mûrir, de sécréter, d'excréter. Il considère la fièvre comme une bienfaitante auxiliaire, l'insomnie et les convulsions comme des efforts de l'âme ; les principales maladies se caractérisent soit par la pléthore générale ou locale, soit par l'épaississement du sang (inflammations, congestions), soit par les mouvements insolites (spasmes, paralysies) ; attaquant vivement l'idée stoïcienne, consacrée par Galien, de cause continente, prochaine, ou efficiente (consistant pour les mécaniciens en l'obstruction, pour Sylvius et les chimiâtres, en âcretés acides ou sels) Stahl voit dans l'altération des liquides ou solides le fait même de la maladie, non pas son origine, le résultat d'un mouvement vital, non pas son principe : « Il est généralement admis, écrit-il, que la masse des humeurs et notamment leur intime constitution, *χρῆσις*, sont le principal sujet de la plupart des maladies. Tant s'en faut, néanmoins, que nous soyons de cet avis ; car, contrairement à cette opinion, nous soutenons d'après l'expérience vraie des faits qu'il est on ne peut plus rare de voir quelques maladies engendrées par un vice humoral... Dans la majorité des cas, le mal est occasionné par une anomalie des mouvements vitaux... D'où nous sommes amenés à conclure que le sujet le plus général des maladies est l'idée confuse qu'a la nature de l'administration de l'économie animale. Cette assertion est si positive que, tant que la direction des mouvements vitaux est régulière, non seulement l'économie résiste à l'invasion de toute cause morbifique devenue impuissante, mais encore, alors qu'il y a maladie réelle, celle-ci, une fois domptée, est radicalement expulsée et le corps est ainsi rétabli dans son état normal, soit par l'éloignement de la cause qui a provoqué le trouble, soit par la neutralisation complète de la puissance de cette cause, soit enfin par la réparation et la restauration intégrale des pertes et des dommages ». Ainsi apparaît clairement le vitalisme naturiste de Stahl ; la matière morbide n'est, à ses yeux, qu'une cause seconde ; la vraie cause est représentée par les prédispositions morbides ; pour édifier sa pathologie, il

ne collectionne pas des symptômes, comme le ferait un simple naturaliste, il n'apprécie pas un vice humoral, à la manière des spécificiens (1), mais il étudie le mouvement morbide lui-même, facteur déterminant de tous les phénomènes, caractéristique de chaque maladie ; de plus, il tient compte des genres nosologiques, et après avoir analysé chaque affection, dans son unité comme dans ses modalités évolutives, il s'occupe des mouvements qui les relient les uns aux autres, mettant ainsi en évidence la notion des métastases.

Stahl a consacré beaucoup de soin et de temps à décrire l'influence réciproque du corps et de l'âme, les relations des mœurs et des passions avec les tempéraments physiques ; ces derniers se différencient, suivant la nature des humeurs, en quatre catégories : le bilieux, le flegmatique, le sanguin, le mélancolique et à chacun de ces tempéraments correspond un caractère moral spécial ; comment expliquer cette répercussion du physiologique sur le psychisme si ce n'est pas le degré de résistance opposée par les organes à l'action de l'âme, c'est-à-dire, en l'occurrence, par la dimension des canaux et la fluidité humorale ?

La thérapeutique stahlienne ne sera artificielle que par exception ; en effet : « La plupart du temps, le médecin n'a rien à faire et ne fait rien du tout, est-il affirmé dans *« Du Mixte et du Vivant »* ; les maladies présentent trois conditions : la première, c'est lorsque la nature concourt par son acte efficace dans la curation des maladies et qu'elle intervient de manière satisfaisante, lorsqu'elle fait assez régulièrement et convenablement ce qu'il est urgent qu'elle fasse. La seconde, c'est quand la méthode médicatrice de la nature, dans quelque sens qu'on la prenne, soit dans son action ordinaire, soit du moins dans son action particulière à l'égard des hommes les plus robustes, est tout-à-fait contraire et opposée à ces maladies. La troisième, enfin, c'est quand, chez quelques individus, l'énergie de la nature n'est pas convenablement et suffisamment constante à elle-même et que la matière morbide exige réellement ou du moins qu'elle admet un secours étranger. Dans les deux premières conditions, non seulement il est utile que le médecin demeure simplement, spectateur de ce qui se passe, mais il faut, il est absolument nécessaire, dans le second cas surtout, qu'il n'intervienne jamais en aucune manière ». Ce n'est donc qu'au cas d'une complication, trop violente pour pouvoir être surmontée spontanément, qu'il faut faire appel aux ressources de notre art, et l'auteur de l' *« Ars Sanandi »* semble déjà énoncer la règle de l'expectative armée, quand il constate que « l'art commence vraiment, justement, convenablement, où finit la nature, où elle manque de forces, où elle se trouble et chancelle... », de sorte que « en fait et en résumé, la seule chose qu'ait à faire le médecin, c'est de prêter une main secourable à l'activité spontanée de la force vitale. »

Considérations générales. — Le vitalisme et l'animisme, dans la

(1) « Toute maladie spécifique, disait Sydenham, est une affection qui provient d'une exaltation ou d'une altération spécifique de quelque-une des liqueurs du corps animé. »

pensée de Stahl, ἀππάραισσην̄ si intimement associés qu'il nous faut les accepter tous deux, en un seul bloc, ou rejeter leur union synthétique, pour adopter une conception théorique différente. Nous ne nous ferons ici l'écho que des reproches les plus graves qui aient été adressés à cette doctrine. En premier lieu, nous ne pouvons nous avouer satisfaits par la distinction des deux modes de l'âme, le λόγος et le λογισμός, leurs attributs et leurs limites respectives n'ayant pas été fixés assez nettement ; plusieurs disciples de Stahl se sont accordés, d'ailleurs, à reconnaître que son tort fut de n'avoir pas mis en évidence à côté de l'activité pleinement consciente et volontaire de l'âme une activité instinctive, sans être absolument inconsciente, antérieure et indépendante par rapport à la volonté et à l'intelligence ; à cette lacune se rattache l'insuffisance de clarté de certains de ses développements (par exemple son embarras pour expliquer la fréquente gravité des maladies le pousse à invoquer l'argument du péché originel). Puis, comment ne pas remarquer que la manière dont il fait dériver les caractères moraux des types physiologiques est en contradiction flagrante avec l'idée de l'âme architecte de son propre corps. De plus, on peut fort bien admettre que l'âme soit le principe de la vie, sans qu'il s'ensuive nécessairement qu'elle en soit l'agent ; entre la source causale de la vie et son mécanisme, il y a une force intermédiaire à déterminer ; car l'influence de l'âme sur le corps ne va pas jusqu'à combler l'abîme qui se manifeste entre une commotion nerveuse brutale ou passagère et une série d'actes réguliers, constants, coordonnés, se déroulant dans l'intimité des tissus.

Stahl était physiologiste avant d'être philosophe et n'est devenu psychologue, voire même métaphysicien qu'occasionnellement, en étudiant les conséquences de sa doctrine, et en luttant pour la défendre (rien ne fait mieux saisir la nature de sa personnalité, à cet égard, que la polémique qu'il eut à poursuivre avec Leibnitz).

On comprend alors que des contradictions aient pu être relevées dans ses raisonnements : le théoricien n'était pas toujours d'accord avec l'observateur. Cependant, l'exagération de l'ensemble et l'étrangeté de certains détails ne portent nullement atteinte ni au mérite de l'auteur, ni à l'originalité de ses vues. Il reste, incontestablement, que Sahl, grand peintre du mouvement morbide, a remis en honneur une conception traditionnelle de la pathologie et de la thérapeutique et que son dynamisme finaliste a préparé les voies du renouveau vitaliste moderne. Ce que Claude Bernard appelait « l'expression outrée de la spiritualité de la vie » a été la répercussion sur le terrain biologique et médical de la philosophie religieuse dominante ; par le canal de ce spiritualisme intégral, le thomisme a momentanément théocratisé la médecine, effectuant une sorte de retour aux temples d'Esculape, par delà la laïcisation hippocratique. En présentant l'âme comme une puissance visiblement agissante, notre penseur allemand a voulu unir le ciel et la terre, puisqu'il admettait simultanément, comme croyant, la grâce et la révélation surnaturelles, comme savant, la matérialité du corps : entreprise surhumaine, peut-être, imparfaitement réalisée, certes, mais entreprise grandiose.

VI

LE VITALISME MONTPELLIÉRAIN

« Notre illustre Faculté du Midi n'est plus la gardienne jalouse d'un dogme, ni la dépositaire exclusive des vérités traditionnelles ». — (BOUCHARD.)

« Le vitalisme, je le comprends dans le sens rassis des grands maîtres français du XVIII^e siècle, Bordeu et Barthez : ces auteurs se sont efforcés de poursuivre les lois de la vie au delà des lois mécaniques et chimiques connues alors ». — (BENEDIKT.)

L'Ecole de Montpellier, créée au début du moyen-âge, illustrée au XIII^e siècle par Arnaud de Villeneuve, s'inspira dès ses origines des doctrines hippocratique et galénique, en empruntant à la médecine arabe importée d'Espagne par des israélites. Peu à peu s'instaura en son sein une tradition de naturisme hippocratique, fidèlement respectée par ses représentants, maintenue ainsi, grâce à eux, jusqu'à nos jours, malgré les diverses influences subies du dehors. C'est à cette tradition que se rattache étroitement le développement du vitalisme montpellierain dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle ; déjà au XVII^e siècle, cette école méridionale avait fait entendre ses véhémentes protestations contre le solidisme, puis ce fut l'iatro-mécanisme de Boerhaave qui vut vigoureusement combattu, en 1737, par Sauvages ; celui-ci avait connu et étudié les idées de Van Helmont et celles de Stahl ; pour rendre compte de la production harmonieuse des phénomènes vitaux, il se contentait de recourir à l'âme seule, dont des affections obscures suffisaient, à ses yeux, pour engendrer tous les mouvements de la machine animée ; dans les prolégomènes de sa nosologie, il insiste longuement sur le principe vital et il était de ceux qui, tout en professant l'animisme, savaient, en apparence, se donner tout entiers aux explications chimiques et mécaniques (1).

De même, le vitalisme de Bordeu (1722-1776) dérive de celui de Van Helmont et de Stahl et annonce celui de Barthez ; cependant, Bordeu

(1) Sauvages apporte une correction au stahlianisme en distinguant les mouvements volontaires des mouvements forcés dont l'âme n'a plus conscience.

n'admettait aucune personnification ni de la nature, ni des archées, ni de l'âme ; il croyait à la réalité d'une cause générale coordinatrice des phénomènes vitaux en vue de la conservation de l'être et il en attribuait la fonction à la sensibilité, en admettant une sensibilité générale et des sensibilités propres, c'est-à-dire tout autant de sensibilités individuelles spéciales, même indépendantes, qu'il y a d'organes et de tissus ; voici en quels termes il expose sa théorie et décrit ce qu'il considère comme étant les forces de la vie : « Le corps est un assemblage d'organes qui vivent chacun à leur manière, qui se meuvent, agissent, se reposent dans des temps marqués. Ils sont placés et pour ainsi dire implantés dans une substance spongieuse comme les fruits sur la tige. La vie générale est la somme des vies particulières à chacun de ces organes qui sont doués de mouvements particuliers. » Ces mouvements, il les fait dépendre des nerfs dont le dépôt commun se trouve être le cerveau et qui sont les organes les mieux pourvus de vitalité : « Le système nerveux peut, écrit-il, eu égard à ses propriétés essentielles, être comparé à un polype, dont les racines ou les bouches s'étendent aux organes des sens à toutes les parties, donnant à chacun l'espèce de sensibilité et d'activité ou de mouvement vital dont elles sont pourvues et que le sentiment gouverne ; car la vie n'est que sentiment et mouvement » (2). Dans le premier chapitre des « *Maladies chroniques* », Bordeu reprend et développe la même idée : « La vie générale, qui est la forme de toutes les vies particulières, consiste dans un flux de mouvement réglé et mesuré, qui se fait successivement dans chaque partie, détermine l'exercice de ses fonctions et forme la trame entière de notre vie. C'est ainsi que toutes les parties sont causes principes et causes finales. » Par ailleurs, il précise ses conceptions physiologiques : « Le cerveau, le cœur et le ventricule (l'estomac) sont le *triumvirat*, le *trépied de la vie* : par leur union et leur concert merveilleux, ils pourvoient à la vie de chaque partie et à chaque fonction ; ils sont enfin les 3 principaux centres d'où partent le sentiment et le mouvement et où ils reviennent après avoir circulé ; car la santé se soutient par cette circulation constante. Les fonctions particulières comme les sécrétions et les excrétions, le mouvement musculaire, le sommeil et la veille, l'usage des sens internes et externes sont subordonnés et doivent leur conservation aux 3 causes générales précédentes. Toute fonction a, de plus, une manière de s'exécuter déterminée et symétrique. Dans chaque excrétion, par exemple, il y a une force qui apprête, une autre qui travaille, une troisième qui évacue ; après quoi l'organe reprend son premier état. » Mais il se garde bien de généraliser exagérément et tient compte du facteur individuel : « Quoiqu'il existe des fonctions générales communes à tous les individus, quoique les nerfs

(2) « Nous comparons le corps vivant, écrivait aussi Bordeu, pour bien sentir l'action particulière de chaque partie à un essaim d'abeilles qui se ramassent en pelotons et qui se suspendent à un arbre en manière de grappe ; on n'a pas trouvé mauvais qu'un célèbre ancien ait dit d'un des viscères du bas-ventre, qu'il était *animal in animali*. Chaque partie est, pour ainsi dire, non pas sans doute un animal, mais une espèce de machine à part qui concourt à sa façon à la vie générale du corps. » (*Recherches anatomiques*.)

soient dans tous les modérateurs des parties, quoique l'ouvrage de la digestion, la sanguification et la nutrition reconnaissent universellement le même mode et la même matière, tout cela est pourtant marqué dans chaque sujet d'un caractère propre et distinct résultant de l'âge du sexe et du tempérament. Ce caractère qu'on a nommé *idiosyncrasie* se rencontre dans les animaux et les végétaux de toute espèce ». Et la conclusion qu'il tire de ces observations est bien la profession de foi du vitalisme naturiste : « Il règne dans les lois de l'économie animale un art merveilleux qu'on n'imitera jamais. Le chimiste et le mécanicien ont beau le rechercher ou se flatter de le reconnaître, jamais ils ne parviendront, l'un à faire du sang et l'autre une machine semblable au cœur, au cerveau, ou à l'estomac, à plus forte raison ne connaîtront-ils jamais les rapports qui font l'harmonie des organes. La nature est plus profonde que le plus sublime mathématicien, physicien ou chimiste ».

A l'exemple de la traditionnelle école hippocratique, Bordeu considère la maladie comme l'aboutissement d'un travail préparateur, qui forme la matière morbifique avec fièvre d'irritation, d'un travail d'élaboration (la « coction » d'autrefois) et d'un travail d'excrétion (la « crise » de jadis) ; c'est toujours, exprimée en termes différents, la même manière de voir. Mais c'est surtout à l'égard de la thérapeutique qu'il fait preuve de naturisme authentique, le médecin n'ayant d'après lui d'autre but que celui de favoriser les crises. La santé, pour lui, est « une modification de la vie sujette à varier même dans un sujet déterminé » ; donc « comme la santé n'est pas constante et uniforme, il n'en est pas non plus de parfaite, c'est-à-dire qu'il n'existe pas un état parfait des parties et de leurs mouvements. Cet état se conçoit seulement comme l'on conçoit le mouvement perpétuel ou la matière première en physique, la privation absolue de frottement en mécanique, le changement à volonté des mixtes en chimie et le point sans étendue en mathématiques ; d'où vient qu'on peut le regarder comme l'objet idéal de la médecine ». Enfin, Bordeu classe les médecins en 8 groupes : les empiriques, les dogmatiques (notamment les mécaniciens et les physiciens modernes), les observateurs (qui dans le traitement des maladies suivent la nature pour guide), les praticiens (les Pyrrhoniens, les antisystématiques qui composent leur secte des débris des autres) les médecins militaires, les médecins théologiens, les médecins philosophes, les médecins juristes ; pour lui, la secte empirique (médecine naturelle basée sur une sorte d'instinct qu'on retrouve chez les sauvages et chez les bêtes) est la mère de toutes les autres, même de celles qui, tout en lui empruntant leur origine, l'ont le plus dédaignée ou injuriée : « Il est une médecine populaire, écrit-il, née pour ainsi dire avec les hommes ; ils l'ont toujours portée partout et partout cultivée avec un soin égal ; la nécessité le leur a dictée, comme elle leur a appris à se préparer divers aliments et diverses boissons ; ils ont dû songer à se soulager ou à se guérir comme à se couvrir, à se loger, à se garantir de tous les accidents possibles. Telle est la médecine empirique fondée sur les expériences journalières. Les pères l'apprennent à leurs enfants ; les diverses générations la firent passer des

uns aux autres et notre génération la prépare à celles qui lui succéderont ».

En somme, la théorie de Bordeu réduisant la nature humaine à un système nerveux communiquant l'activité vitale à toutes les parties reliées par ce centre commun, (chacune d'elles étant « un animal dans l'animal »), cette théorie est exposée clairement et rappelle en même temps l'archéisme de Van-Helmont et la théorie nerveuse de Hoffmann et de Cullen. Cependant une lacune apparaît à l'examen approfondi de cette conception, car si le système nerveux, une fois constitué, remplit bien le rôle signalé par Bordeu, néanmoins avant sa formation, l'ovule animé révèle déjà une certaine sensibilité à laquelle les nerfs sont tout à fait étrangers : la vie existe bien avant l'apparition du système nerveux et c'est elle qui le forme de manière à en faire le régulateur des organes et des fonctions.

C'est à Barthez (1734-1806) que revint l'honneur d'être le porte-parole du vitalisme montpelliérain, car c'est lui surtout qui contribua à le faire prévaloir dans les milieux médicaux. Travailleur acharné et érudit de premier ordre, il débute à Paris, participe à diverses campagnes, comme chirurgien de l'armée, puis collabore à « l'Encyclopédie » avec son ami d'Alembert et en 1760 réussit à se faire nommer professeur à Montpellier ; sa réputation de clinicien s'établit à la suite d'une consultation qui lui fournit l'occasion d'affirmer sa maîtrise, en sauvant le Comte de Périgord, et pendant 40 ans ses avis jouirent d'une autorité incontestée ; nommé conseiller à la Cour des Aides, il retourna à Paris, et y fut médecin du roi et du duc d'Orléans.

Barthez a beaucoup écrit, mais par humilité il ne publia rien avant sa quarantième année et de ce qu'il nous a laissé, il n'y a guère à signaler que sa « *Mécanique des mouvements de l'homme et des animaux* », son « *Traité des maladies gouteuses* » et surtout ses « *Eléments de la Science de l'homme* », ouvrage où il expose les idées qui firent de lui un chef d'école. Au moment où il prenait possession de sa chaire, plusieurs doctrines divisaient la médecine et avaient leurs partisans à Montpellier ; c'est en s'élevant contre elles qu'il se trouva amené à établir la sienne : contre Boerhave il montre l'insuffisance de la mécanique pour rendre compte du mouvement vital des organes contre Haller et Borden, il insiste sur l'unité et l'individualité du système physiologique, puis contre Stahl, son inspirateur, il dissocie le principe vital de l'âme pensante.

Barthez éprouvait une admiration profonde d'une part pour les découvertes de Newton relatives aux lois de l'attraction planétaire, d'autre part pour la philosophie inductive et la méthode expérimentale de Bacon ; ce que le premier avait réalisé en astronomie, il se le fixa comme but en médecine, en recourant aux moyens que le second de ces savants lui proposait et c'est dans cet esprit, suivant ces principes qu'il s'appliqua à l'analyse des phénomènes physiologiques et à la recherche des causes et des lois qui président à leur manifestation : « La philosophie naturelle, déclare-t-il, a pour objet la recherche des causes et des phénomènes de la nature mais seulement en tant qu'elles peuvent être connues par l'expérience. L'expérience ne peut nous faire connaître en quoi con-

siste essentiellement l'action d'une de ces causes quelconques (comme par exemple celle du mouvement des corps qui est produit par l'impulsion et elle ne peut manifester que l'ordre et la règle que suivent dans leur succession, les phénomènes qui indiquent cette cause. On entend par cause ce qui fait que tel fait vient toujours à la suite de tel autre ; ou ce dont l'action rend nécessaire cette succession qui est d'ailleurs supposée constante... Dans la philosophie naturelle, on ne peut connaître les causes générales que par les lois que l'expérience réduite en calcul a découvertes dans la succession des phénomènes. On peut donner à ces causes générales, que j'appelle expérimentales et qui ne sont connues que par leurs lois que donne l'expérience, les noms synonymes et pareillement indéterminés de principe, de puissance, de force, de faculté, etc. Toute explication des phénomènes naturels ne peut en indiquer que la cause expérimentale. Expliquer un phénomène se réduit toujours à faire voir que les faits qu'il présente se suivent dans un ordre analogue à l'ordre de succession d'autres faits qui sont plus familiers et qui, dès lors, semblent être plus connus... Dans toute science naturelle, les hypothèses qui ne sont pas déduites des faits propres à cette science et qui ne sont que des conjectures sur les affections possibles d'une cause occulte doivent être regardées comme contraire à la bonne méthode de philosopher ». C'est ainsi que Barthez rapportait chaque acte physiologique ou pathologique à une faculté spéciale et toutes les facultés spéciales à une faculté générale ; l'observation lui ayant fait discerner une direction d'ensemble, une disposition vers un même but, il en concluait la dépendance d'une cause essentiellement une ; mais cette cause, il refuse de l'identifier à l'âme, comme Stahl et Bordeu l'avaient fait, car, dit-il : « La nature et les facultés de cet être n'ont été définies que par des notions purement métaphysiques ou théologiques ». Dès lors, suivant l'exemple des stoïciens, de Platon, d'Aristote, de Galien et de Bacon, il baptise du nom de principe vital ce dont il avoue ignorer la nature : « Dans l'état actuel de nos connaissances sur l'homme, on doit rapporter les divers mouvements qui s'opèrent dans le corps humain, vivant, à deux principes différents, dont l'action n'est point mécanique et dont la nature est occulte. L'un est l'âme pensante et l'autre est le principe de la vie. La bonne méthode de philosopher dans la science de l'homme exige qu'on rapporte à un seul principe de la vie dans le corps humain les forces vivantes qui résident dans chaque organe et qui en produisent les fonctions... Je regarde ce principe de vie comme la cause expérimentale la plus générale, ou de l'ordre le plus élevé, que nous présentent les phénomènes de la santé ou de la maladie... J'appelle principe vital la cause qui produit tous les phénomènes de la vie dans le corps de l'homme. »

L'originalité de Barthez apparaît dans le scepticisme dont il fait preuve à l'égard de la nature de ce principe, tandis qu'il ne peut revendiquer la découverte de la notion de l'autonomie et de l'individualité des lois de la vie ; mais ce scepticisme ne demeure pas toujours aussi absolu que dans ces passages où il déclare qu'« on ne peut donner que des assertions négatives, des doutes et des conjectures sur la nature du principe vital de l'homme... Sur la question de l'existence par lui-même de ce prin-

cipe, on n'a que des probabilités », car à chaque instant il lui arrive de matérialiser ce qu'il affecte de ne pas connaître, soit en personnifiant ce principe distinct du corps et de l'âme, soit en lui attribuant des fonctions qui entraînent nécessairement la réalité de son existence ; certes, il affirme qu'il lui est indifférent « qu'on attribue ou qu'on refuse une existence particulière et propre à cet être », qu'il préfère le nom de principe vital à tout autre simplement à cause de l'imprécision de l'idée ainsi représentée, que s'il personnifie ce principe dans son ouvrage, c'est pour la commodité du langage et que, comme il entend demeurer dans les limites de l'expérience, « rien n'empêchera que dans les expressions qui présentent ce principe comme un être distinct de tous les autres et existant par lui-même, on ne substitue la notion abstraite qu'on peut s'en faire comme d'une simple faculté vitale du corps humain, qui nous est inconnue dans son essence, mais qui est douée de forces motrices et sensitives ». Mais par ailleurs, son illogisme se révèle lorsqu'il parle d'un discernement possible de « quelque degré de prévoyance et de liberté » dans les opérations de ce qu'il a préalablement dit considérer comme un signe algébrique indéterminé et il ne réussit pas à dissimuler sa prédilection pour l'hypothèse d'une nature substantielle lorsqu'à la fin de son traité il en énumère les probabilités. Ainsi, sans se prononcer catégoriquement à l'égard de ce problème, sans décider de la matérialité ou du caractère métaphysique du principe vital, Barthez lui assure une existence indépendante au sein de l'homme, en affirmant qu'il doit être conçu par des concepts différents de ceux qu'on a des attributs du corps et de ceux de l'âme; affirmation provisoire, d'ailleurs, car il ajoute qu'« il n'est pas impossible que la suite des temps amène la connaissance de faits positifs qui sont ignorés aujourd'hui et qui pourront prouver que le principe vital et l'âme pensante sont essentiellement enfermés et confondus dans un troisième principe plus général ». En attendant, il ne fait qu'émettre des suppositions quant à la destinée de cette seconde âme, soit qu'elle rejoigne, après la mort, le principe universel, soit qu'ait lieu alors une véritable métempsycose, tandis qu'il croit fermement à l'immortalité de l'âme raisonnable : « Quelque soit à la mort la destinée du principe vital de l'homme, lorsque son corps est rendu à la terre, son âme retourne à Dieu qui l'a donnée et qui lui assure une durée immortelle. La parole du Tout-Puissant en créant les esprits les a affranchis de la loi générale qui condamne à finir tout ce qui a commencé. Ils doivent l'immutabilité de leur existence à la volonté de Dieu, qui leur en renouvellera la fonction dans le moment terrible où ils verront les corps célestes se dissoudre et s'anéantir, le spectacle magnifique de la nature s'évanouir comme une ombre et le temps qui avait fait naître et périr toutes les choses mortelles être absorbé dans l'abîme de l'éternité. »

Le système barthézien se ramène en somme à une adaptation sur le terrain physiologique des idées stoïciennes, reprises par Bacon, par la distinction qu'il établit entre 3 sortes de phénomènes (physiques, vitaux et moraux) produits par 3 ordres correspondants et différents de causes (physiques, vitales et morales) : ainsi la station, la locomotion, le mécanisme physique du corps humain sont rapportés à la structure des organes ; les

sensations, les contractions, la digestion, la nutrition et les autres fonctions sont attribuées à la force vitale ; tandis que la perception, l'intelligence et la conscience ne dépendent que de l'âme. De plus, Barthéz semble avoir fait sienne la doctrine traditionnelle des forces en acte et en puissance, *in actu in potentia*, (qu'Aristote lui aurait transmise par le canal intermédiaire de la scolastique), puisqu'il admet deux genres de forces émanées du principe de vie, en déclarant que : « dans ce système entier des forces du principe vital, il faut distinguer les forces que ce principe *fait agir*, à chaque instant dans tous les organes, suivant qu'il est déterminé par ses lois primordiales ou par des causes qui lui sont étrangères, et les forces *radicales*, ou qu'il a en puissance pour continuer l'emploi naturel de ces forces agissantes ». Il professe que les maladies sont plus ou moins graves, suivant l'altération profonde ou le simple affaiblissement du principe vital, que les déterminations de ce dernier sont invariables et qu'une influence réciproque s'exerce entre lui et l'âme pensante, malgré leur non identité : « D'après les rapports généraux, écrit-il, qu'ont les affections constantes du principe vital de chaque homme avec les dispositions morales de l'âme, et avec l'état physique du corps, on voit que le principe vital doit avoir dans les hommes qui habitent au même pays des formes qui leur sont communes, puisqu'on observe des ressemblances singulières dans leurs complexions physiques et dans leurs mœurs ». Mais parfois, notre auteur a tendance, comme le lui reproche Daremberg, à méconnaître le rôle du système nerveux et à se rapprocher de l'archéisme hiérarchique, (local et central) en remplaçant des faits positifs par de vains mots ; ainsi en est-il dans le passage suivant : « Le principe vital qui est inhérent à chaque muscle et qui fait partie du principe de vie de l'animal entier, peut, dans l'état naturel, opérer à chaque instant le mouvement de ce muscle ; mais il perd bientôt cette faculté et paraît s'éteindre lorsque le nerf surtout, ensuite l'artère et enfin la veine de ce muscle sont séparés par la section ou par une forte ligature, de toute communication avec les parties qui leur sont similaires dans tout le reste du corps vivant » ; et la même remarque peut s'appliquer à la description qu'il donne du phénomène des sympathies : « Lorsque le système des forces vitales est affecté fortement et en même temps par les sympathies des actions des deux organes dont les effets ne sont pas liés l'un à l'autre, mais se font en des sens divers ou contraires, ces sympathies tendent à déterminer des altérations simultanées dans les forces des principaux organes, qui sont le cerveau, le cœur et les viscères réunis dans la région épigastrique. Ces altérations sont, ou contraires ou extrêmement diverses entre elles pour le mode et pour le degré. L'unité d'affection nécessaire pour l'exercice des forces de chaque principal organe doit manquer alors ; ce qui peut amener promptement l'interception des fonctions essentielles à la vie ».

On trouve plus de clarté et de fermeté dans son exposition de l'analyse clinique méthodique, partant de l'examen logique et attentif de chaque groupe d'éléments et de chaque élément pour aboutir à la reconstitution harmonieuse d'un traitement unique, synthèse des traitements partiels ; et dans sa classification des autres méthodes (naturelles, empiri-

ques se subdivisant en spécifiques imitatives et « vaguement perturbatrices »), méthodes dont il reconnaît la nécessité car « si la maladie reste la même, le malade change », mais qu'il considère comme assez secondaires, rarement applicables seules et rentrant le plus souvent dans le cadre de la méthode analytique. De même la maîtrise de l'éminent praticien se reflète dans ces quelques phrases concises, par lesquelles il définit à la fois la science du diagnostic et du pronostic et le fondement de la thérapeutique : « Distinguer les éléments dont chaque maladie se compose ; déterminer l'utilité d'une réaction morbide pour la conservation de l'individu ; reconnaître les éléments ou les groupes d'éléments qui sont stagnants de ceux qui tendent spontanément à la guérison », et sa thérapeutique apparaît authentiquement naturiste, malgré son éclectisme, puisqu'il dit que « le médicament a pour but de provoquer, solliciter, susciter une détermination de la nature ».

En résumé, cette étude de la pensée du chef symbolique du vitalisme montpellierain nous amène à constater qu'il avait nettement conscience du danger que l'organicisme faisait courir à la physiologie en l'entraînant dans la voie du matérialisme et qu'il fit preuve d'une remarquable rectitude de jugement en discernant que la science, livrée à la seule observation du mécanisme des fonctions risquait de s'amoindrir, de s'avilir et même de s'effondrer. Mais, soit qu'une instruction et une formation métaphysique suffisamment poussée lui ait fait défaut, soit qu'il ait eu le tort de prendre comme point de départ « a priori », une conviction personnelle (point de départ philosophique d'une construction expérimentale), Barthez n'a fait connaître aucune loi de la vie et sa conception doctrinale manqua d'étendue et de profondeur : il comprit bien que le jeu de l'organisme avait une unité, mais non que l'homme tout entier était un être un et c'est parce que sa manière d'envisager les grandes divisions de l'activité humaine était défectueuse que la coordination des principes d'action qu'il en déduisit le fut également. N'apportant aucune preuve à l'appui de son hypothèse du principe vital, ne formulant aucune loi pour la convertir en fait général de physiologie, il ne pouvait que populariser un mot, en le substituant à d'autres et il prêtait le flanc à la critique que Cuvier allait énoncer ainsi : « Son principe vital qui n'est ni matériel, ni mécanique, ni intelligent, est précisément ce qu'il fallait expliquer ! Dire que le phénomène de la contraction musculaire est un effet du principe vital, que la sensibilité est un autre produit de ce même principe, c'est énumérer des phénomènes, mais ce n'est pas les expliquer. Barthez attribue au principe vital ces phénomènes et il croit avoir répandu sur eux une grande lumière, tandis qu'il n'a fait que les énoncer en d'autres termes ». De plus, démembrer ainsi l'âme stahlienne, dichotomiser l'homme intérieur, tout en demeurant dans le vague de l'abstraction, c'était donner l'apparence d'une adhésion à une sorte de manichéisme, tout en faisant éclore de vaines discussions. Certes cette scission duo-dynamiste apparaît avec précision, lorsque l'auteur déclare possible que « Dieu unisse à la combinaison de matière qui est disposée pour la formation de chaque animal des forces vitales qui subsistent dans cette matière et qui, dans l'homme, diffèrent de l'âme pensante », mais

il ne s'agit là encore que d'une possibilité hypothétique, et le mérite du docte montpelliérain semble rattaché non pas à une innovation originale, mais à l'observance fidèle d'une vénérable tradition : peut-être en effet la partie la plus durable et la plus digne d'intérêt de son œuvre se trouve-t-elle dans cet ensemble d'éléments pathologiques dont il a fait en disciple d'Hippocrate la base des indications thérapeutiques. Enfin, il faut reconnaître qu'il a incontestablement contribué, pour une part importante, à la ré-orientation des esprits vers les recherches métaphysiques, en donnant une forte impulsion, dans ce sens, tout en ne réussissant pas à formuler une véritable doctrine ; car si dans un de ses discours il prétend que « la meilleure manière de philosopher, celle du moins qui peut être pour l'esprit un exercice utile, consiste à omettre l'essence des choses et à débattre les liens et les rapports des phénomènes », par contre il paraît avoir été un penseur logicien et enclin aux spéculations élevées, puisqu'il soutient (dans la préface du « *Traité des maladies gouteuses* ») qu'« en affectant de désigner par le nom vague de métaphysique des théories abstraites qui appartiennent essentiellement à la science de la médecine pratique, on veut faire entendre qu'elles sont vicieuses ou étrangères aux objets qu'elles doivent avoir. Mais c'est ce qu'il faudrait établir avant tout en réfutant solidement ces théories ; et jusqu'alors une qualification quelconque qu'on emploie pour les dépriser ne prouve rien. Dans toutes les parties des sciences naturelles les vues générales et abstraites qu'on tire des faits, suivant les règles d'une bonne logique, peuvent seules lier les expériences et les observations de manière à en faire sortir de nouveaux principes qui soient simples et vastes. Les auteurs qui se bornent à entasser des collections de faits propres à une science sans faire naître de semblables principes de ces faits habilement séparés et combinés, ne produisent que des compilations qui ne peuvent être que d'une faible utilité, par rapport aux autres compilations qui existaient auparavant sur les mêmes sujets ».

L'héritage scientifique de Barthez fut repris et développé par un de ses disciples, le professeur *Lordat* qui par son enseignement et ses publications, travailla pendant une quarantaine d'années au perfectionnement du duo-dynamisme et réussit à en faire un système vigoureusement affirmé, une interprétation nette et franche de la nature de l'homme. Tout d'abord, il définit le vitalisme négativement par son opposition au mécanisme physico-chimique : « Dans le sens latitudinaire du mot, c'est-à-dire dans l'acception la plus étendue, le vitaliste, dit-il, est celui qui reconnaît que les phénomènes caractéristiques de la vie ne peuvent pas s'expliquer par les lois générales connues de la physique et de la chimie. L'ensemble des opérations mentales par lesquelles l'esprit fait un départ entre les corps bruts et les corps vivants s'appelle vitalisme ». Puis, il cherche à déterminer les éléments composants de la constitution humaine et sépare, d'après les données de l'observation, ceux d'entre eux qui sont accessibles à nos sens de ceux qui s'y dérobent : les premiers constituent l'agrégat matériel, tandis que les éléments cachés relèvent de la psychologie empirique, qui, en se basant uniquement sur les renseignements fournis par la conscience, établit l'autonomie de deux principes : d'une part, l'âme ou sens

intime (immatériel, insénescent, impérissable), d'autre part la force vitale, sorte de medium plasticum, sujet au déclin, au dépérissement et même à la division ; le sens intime commande à la pensée, au sentiment conscient, à la volonté et forme une âme de première majesté, tandis que le principe qui lui sert d'intermédiaire avec le corps, auquel il s'unit pour gouverner les phénomènes vitaux, les relier et les unifier, est une âme de seconde majesté, et un agent subalterne ; voici comment Lordat expose ses propres considérations dans ce domaine, dans son traité intitulé « *Conseils sur la manière d'étudier la physiologie* » : « Il y a dans l'homme 3 parties distinctes : un agrégat matériel, une force vitale et une force psychique, ou sens intime. Ces 2 dernières parties sont de l'ordre métaphysique, mais elles ne sont pas toutes les deux de la même nature : la force vitale est périssable et susceptible de caducité ; la force psychique est impérissable et essentiellement perfectible. La force vitale est la source de tout le pouvoir zoologique, le sens intime est le principe de l'intelligence. Il y a dans l'homme un domaine et un propriétaire double : le domaine, c'est l'agrégat matériel, c'est l'organisation ; le propriétaire double c'est la force vitale et l'âme pensante, qui exécutent de concert le grand phénomène de la vie. Dans ce concert admirable, la force vitale unit l'agrégat matériel au sens intime, à l'âme. La force vitale s'épuise et s'éteint avec les années ; le sens intime, au contraire, se perfectionne avec le temps et comme il est immortel, il ne périt pas, il disparaît ». Poursuivant parallèlement l'examen de ses deux âmes, Lordat constate une importante différence entre leurs effets, l'une ayant pleine conscience d'elle-même, tandis que l'autre fait preuve d'un automatisme instinctif ; mais il fait ressortir aussi la similitude des attributs respectifs, en discernant, parmi les facultés de la force vitale : l'unité (correspondant au « consensus unus »), la susceptibilité (le « sentire vitaliter » des Anciens), l'activité interne, la spontanéité, la puissance économique ou de préservation, les forces plastiques de réaction d'instinct et d'habitude, le tempérament (correspondant au caractère psychologique), l'affectibilité morbide (« pathema affectio »), etc...

Cette étude analytique détaillée doit être suivie d'une reconstruction synthétique établissant les lois unificatrices de l'individu ; c'est cette partie complémentaire de la physiologie que Lordat nomme « l'anthropopée », en la chargeant d'établir la réunion hypostatique des éléments constitutifs de l'être humain ; ainsi se trouvent soulevés divers problèmes : un élément peut-il engendrer les autres et dans ce cas, quel est l'ordre de succession ? Y a-t-il toujours interposition de la force vitale entre les organes et le sens intime ? Quelles sont les conditions nécessaires pour le maintien de l'union hypostatique ? Ainsi se dégage l'affirmation de l'ubiquité de la force vitale dans chaque atome et de la possession par le dynamisme humain d'une aptitude au contrôle des phénomènes vitaux. S'inspirant de la doctrine baconienne de l'alliance de l'âme et du corps, Lordat cherche à formuler des lois « spondématiques » (de *σπονδή*, sanction ou traité d'alliance) fixant le degré normal de liaison entre les deux puissances agissant sur l'agrégat matériel, et leur ordre d'initiative nécessaire à la régularité des fonctions animales. Il se met ensuite à considérer la

nature humaine dans la variété de ses états et rassemble sous l'épithète de « parapsychologie » ses observations des effets produits dans le système vivant par l'action de son « non-moi » sur lui ; d'après lui, chaque élément peut être regardé comme une sphère centrale, impressionnée anormalement par les autres, qui sont autant de « non-moi » et de cette conception il déduit à la fois une explication des modifications multiples constatées chez un même individu, malgré l'invariabilité de l'influence subie, et la différenciation des causes efficientes et occasionnelles.

Appliquant ces vues philosophiques à la médecine pratique, Lordat range les états pathologiques dans des groupes correspondants à sa systématisation physiologique, en séparant les maladies anatomiques (dues à une corruption substantielle humorale ou à une formation vicieuse) des maladies dont la source se trouve dans la force vitale : quand celles-ci procèdent d'une impression secondaire, elles sont « réactives », c'est-à-dire réparatrices et souvent salutaires, tandis que quand elles sont originellement perverses, elles sont « effectives » (spontanées ou acquises par contagion) et se subdivisent, suivant la modalité d'expression de la morbidité, en maladies avec altération de la matière (par exemple, le phlegmon) et en maladies purement actives (névrose). En outre, il existe des affections par inaction de la force vitale, par déviation de l'instinct, par infraction de l'alliance, « paraspondématiques ». Quant à la pathogénie, elle consiste à remonter par la généalogie des symptômes jusqu'au phénomène initial qui a déclenché la maladie et l'étiologie a pour objet la déduction, par l'analyse raisonnée des causes (déterminantes, accidentelles, conditionnelles, etc.) de la raison suffisante de ce phénomène initial. Dès lors, le diagnostic a pour objet de découvrir si le point de départ est d'ordre anatomique ou d'ordre vital et en vue d'un pronostic judicieux, il faut étudier les forces médicatrices qui peuvent subir indirectement l'influence du sens intime, mais dépendent étroitement de la puissance vitale et se manifestent particulièrement par des effets salutaires de cicatrisation, de régénération, de résolution, ou bien par des actes spontanés d'expulsion, d'évolution, de consolidation. Enfin, la thérapeutique active interviendra dans les cas d'insuffisance ou de déficience de la nature médicatrice, en recourant à une technique soit imitative, conforme au principe de similitude, soit contraire.

La doctrine biologique de Lordat se caractérise donc, par rapport à celle de Barthez, par une accentuation, par une exagération de la dichotomie de l'homme intérieur ; mais dans l'œuvre du disciple, comme dans celle du maître, se trouvent des contradictions qui reflètent le flottement ou l'évolution de leur pensée métaphysique. C'est ainsi que Lordat, après s'être emporté violemment contre le stablianisme, en le considérant comme « un monothélisme dans l'homme » après avoir été jusqu'à décerner l'immatérialité à sa seconde âme (dans son « *Rappel des principes doctrinaux* »), se trouva contraint, plus tard, à se rapprocher de l'animisme, en rejetant la dénomination d'âme pour celle de puissance ; lui qui, tout d'abord, n'hésitait pas à convertir le fameux signe algébrique de Barthez en une sorte de « majordome » de cette « maîtresse du logis » qu'était, alors, pour lui l'âme raisonnable, en arrive à louvoyer entre des

solutions opposées, refusant de se prononcer sur l'essence de la vie ou déclarant en réponse aux objections théologiques du Père Ventura : « Je crois avoir employé le mot immatériel pour désigner une différence entre la nature de la force vitale humaine et celle de l'agrégat matériel, mais à présent, je n'ose plus m'en servir, parce qu'on peut croire que l'immatérialité, l'indivisibilité et l'immortalité sont inséparables ».

Ainsi, sur le terrain théorique, de sérieuses divergences apparaissent et viennent compromettre l'unité doctrinale de l'Ecole de Montpellier : celle-ci s'écartant du « vitalisme superstitieux » de Van Helmont avec Barthez et Lordat, s'en rapproche avec les « petites vies » de Bordeu et de même après s'être attaché avec ferveur à l'animisme de Stahl, son « père spirituel » avec Sauvages et surtout avec Grimaud et Roussel, elle rejette complètement cette tutelle avec Bérard et Dumas (le successeur de Barthez) : ces derniers, en effet, ont tendance à faire du principe vital une simple modalité des organes, tandis que leurs collègues, admirateurs enthousiastes du professeur de Halle, travaillent à rétablir l'unité dynamique, compromise par la scission barthézienne ; de là résulte une opposition de points de vue qui fait dire par exemple à Roussel : « Pourquoi mettre entre l'âme et le corps un autre principe, quand elle a tout ce qu'il faut pour en remplir les fonctions ?... Le système de Stahl est le plus orthodoxe, il est aussi le plus vrai, le plus simple et le plus conforme aux faits », et à Grimaud, dans ses « *Leçons de physiologie* », avec un accent de piétisme déiste, en parlant du maître allemand : « Ce beau génie avait bien vu, comme Hippocrate et comme tous les autres philosophes théistes, que la raison d'individualité d'un être vivant ne pouvait être que dans l'unité du principe qui l'anime ; il avait bien vu que les différentes parties qui le composent ne peuvent s'unir, s'accorder, concerter leurs opérations et tendre à certaines fins par des mouvements communs, qu'autant qu'elles sont sous la dépendance d'un être simple qui, à raison de sa simplicité, peut exister à la fois dans toutes ses parties et les faire concourir à des fonctions qui ne se rapportent ni à telle partie ni à telle autre, mais au tout formé par leur assemblage ; il avait bien vu qu'en admettant dans le corps animal deux principes différents... c'était introduire dans ce corps une opposition et un conflit de mouvements que rien ne pouvait calmer, c'est-à-dire que c'était rendre de tous points impossible l'existence de l'animal qui ne subsiste que par le concert, l'ordre et l'harmonie qui règnent dans ses fonctions. » (3)

(3) L'adhésion de Grimaud à l'animisme se marque néanmoins d'une réserve qu'il exprimait par les remarques suivantes : « Ce n'est pas parce que Stahl a attribué à l'âme tous les mouvements du corps que sa théorie est défectueuse ; mais un vice radical et essentiel de cette théorie, c'est que ce grand homme a trop borné la puissance de l'âme ou de la nature, qu'il l'a réduite à la seule force de la locomotion, qu'il a cru qu'elle ne pourrait conserver le corps qu'elle anime qu'en présentant par un progrès toujours soutenu aux divers organes sécrétoires les parties hétérogènes qui s'y forment et qu'il n'a pas vu que le principe de la vie ou de la nature, présente à toutes les parties du corps, les conserve et les maintient dans l'état de santé par des forces que nous ne pouvons absolument concevoir, et qu'il les altère et les corrompt dans l'état de maladie, en les frappant d'un caractère de dégénération ou de dépravation qui n'appartient qu'à lui. »

Parmi les questions qui ont le plus embarrassé les porte-paroles du duo-dynamisme se trouve celle de la constitution biologique du règne animal : faut-il étendre jusqu'à ce dernier le privilège de la possession d'une âme raisonnable ou faut-il le limiter au genre humain ? La solution qui prédomina, tout d'abord, fut de n'accorder à l'animal rien de plus que les facultés instinctives et aveugles du principe vital et nos savants auteurs se félicitaient sans doute d'avoir réussi à sauvegarder ainsi la dignité de l'âme humaine. Mais les faits éloquentes qui leur furent opposés suffirent à ébranler leur système, de sorte qu'il leur fallut reconnaître l'existence, chez les animaux supérieurs « d'un sens intime capable de plusieurs fonctions mentales ».

Divisée ainsi, par des querelles intestines, indécise dans ses affirmations, accusée de spiritualisme rationaliste par des théologiens orthodoxes et d'ultra-spiritualisme par des positivistes, ballottée entre l'animisme et l'organicisme matérialiste, l'Ecole de Montpellier n'a pu qu'évoluer sans cesse d'un bord à l'autre, pendant un siècle, tout en luttant pour la sauvegarde, à défaut de son unité doctrinale si gravement compromise, de l'antique tradition hippocratique ; c'est grâce au legs naturaliste, dont elle assumait fièrement l'héritage, c'est grâce à ce trésor de directives et d'observations, dont elle se savait la dépositaire, qu'elle réussit à maintenir son bon renom, en transmettant fidèlement de génération à génération ce qu'elle avait reçu. Par l'importance qu'elle n'a cessé d'attribuer à la synergie de l'unité vivante à la défense naturelle, à la généralité et à la spécificité morbides, aux constitutions médicales et aux indications médicamenteuses, notre Ecole du Midi a assuré (tout en rétablissant la concorde entre ses représentants dans le domaine de la clinique expérimentale), l'éclat de son rayonnement. Ce n'est donc que lui rendre justice que de soutenir qu'elle sut à la fois conserver et accroître son précieux dépôt, en brandissant d'une main vigilante et ferme le flambeau hippocratique.

LE VITALISME NATURISTE DE HUFELAND

Parmi les disciples les plus illustres du génial Hippocrate, se range Hufeland, l'éminent professeur de l'université de Berlin, qui fut le premier médecin et le conseiller d'Etat du roi de Prusse-Hufeland (1762-1836), nous intéresse surtout en tant qu'auteur d'un remarquable ouvrage sur « *L'art de prolonger la vie de l'homme* » ; nous donnerons ici quelques aperçus de sa philosophie naturiste sans pénétrer dans tous ses détails, ni envisager tous ses développements.

La force vitale est considérée par lui comme une « émanation immédiate de la Divinité », présente en tout lieu et revêtant des aspects multiples ; générale et puissante, remplissant et animant toute chose, elle paraît incompréhensible, inconnue si non inconnaissable dans son essence. Inépuisable et infini ce « vrai souffle de la Divinité » présente à notre investigation, des propriétés et des lois : nul autre agent n'est aussi subtil, aussi pénétrant et aussi invisible ; sous ses deux modalités d'existence, à l'état libre et à l'état latent, il est doué d'une affinité différente pour les divers corps organisés, marquant chacun d'eux d'un caractère spécial, assurant sa conservation, fixant ses rapports avec le monde extérieur, dont les puissances physico-chimiques tantôt l'affaiblissent et l'anéantissent, tantôt le stimulent et l'alimentent. Sujette également à l'épuisement, par le fait même de son exercice, la force vitale se récupère et se concentre par le repos. Ses effets ont pour buts principaux la reproduction et la plasticité de l'organisme qu'elle anime. « On appelle vie, dans les êtres organisés écrit Hufeland, l'état d'activité de la force vitale et l'action des organes, qui en est inséparable. Ainsi la force vitale n'est qu'une capacité et la vie elle-même est l'action. Toute vie est donc une suite continuelle d'actions de la force vitale et d'efforts organiques ». La consommation intrinsèque nécessite la réparation, à la ruine doit toujours succéder la réédification ; il faut perpétuellement nourrir cette flamme qu'est l'essence de la vie, car « chaque instant de notre existence est un singulier mélange de destruction et de réparation de nous-même ».

L'homme est le couronnement de la création, son organisation « est comme un lien magique qui unit deux mondes d'une nature entièrement

opposée. Merveille à jamais incompréhensible qui rend l'homme habitant de deux mondes à la fois, le monde matériel et le monde intellectuel ». Ce qui le caractérise c'est le raffinement, la délicatesse de structure de ses humeurs et de ses parties solides. « Les forces mortes de la nature, mécaniques ou chimiques ont été unies et jusqu'à un certain point, fondues ensemble de la manière la plus miraculeuse, pour produire le phénomène sublime et divin de la vie humaine ». Celle-ci est un phénomène à la fois chimique et animal, une flamme chimico-animale. Ce qui différencie l'homme des autres animaux, c'est la faculté de penser, de raisonner, c'est la perfection de l'âme : cette dernière, Hufeland ne prétend pas en faire une partie, un produit ou une qualité du corps ; au contraire, il la range au niveau le plus élevé ; mais dans son incarnation, dans son association terrestre, elle a besoin d'organes pour agir, pour sentir, pour accomplir ses hautes fonctions : « Ainsi la source première de la pensée est immatérielle, mais l'acte lui-même tel qu'il s'opère dans la machine humaine, est organique. C'est là la seule manière d'expliquer et ce qu'il y a de réellement mécanique dans beaucoup de lois de la pensée et l'influence des causes physiques sur le perfectionnement ou la destruction de la faculté de penser. C'est ainsi qu'on peut considérer et traiter matériellement l'opération elle-même, comme il arrive souvent aux médecins d'être obligé de le faire sans être matérialiste, c'est à dire sans croire que la première cause de la pensée ou l'âme soit matérielle, opinion qui me paraît du moins absurde ». Le spiritualisme est manifeste, d'ailleurs, dans les conseils pratiques et si élevés à la fois que Hufeland prodigue à ses lecteurs en vue du maintien et du rétablissement de leur santé. Ce sont déjà les principes dominants de la psychothérapie moderne qui sont tracés dans ses préceptes réconfortants d'hygiène mentale et l'observateur réaliste se révèle doublé d'un croyant fervent, quand il rédige la page suivante : « L'espérance est une condition nécessaire à la satisfaction et au repos de l'âme... J'entends par espérance non celle qui se renferme dans les bornes étroites de notre existence actuelle, mais celle qui s'étend jusqu'au-delà du tombeau. Le dogme de l'immortalité de l'âme est, suivant moi, la seule idée qui nous rende la vie chère, et qui nous fasse supporter avec patience les désagréments dont elle est remplie. Foi et espérance vertus divines ! Qui pourrait sans vous, parcourir une carrière semée de tant d'illusions et de mensonges, dont le commencement et la fin sont couverts d'une obscurité profonde, et où le présent lui-même se réduit à un instant qui, à peine sorti du vague de l'avenir, est déjà englouti par le passé ? Vous êtes les seuls appuis de notre faiblesse chancelante, les plus doux délassements du voyageur fatigué. Celui même qui ne vous révère pas comme des vertus sublimes, est obligé d'avouer que vous êtes nécessaires ici-bas, et de vous pratiquer par amour pour lui-même, si ce n'est par amour pour la Divinité. »

Le chapitre consacré à l'étude « de l'art de prévenir et de traiter les maladies » présente une conception originale, tout en étant conforme à la tradition hippocratique, de la thérapeutique : celle-ci consiste à « produire, dans le corps, en y excitant une impression dont il n'a pas l'habitude, un changement extraordinaire, qui détruise un autre état

contre nature auquel nous donnons le nom de maladie. Ainsi la maladie et l'effet des remèdes, sont deux états contre nature et l'application d'un médicament n'est autre chose que l'art de provoquer une maladie artificielle pour en guérir une naturelle » (1). Puis c'est le danger des médications héroïques et symptomatiques qui est mis en relief, comme corollaire du fait des affections bienfaisantes « utiles et nécessaires à la prolongation des jours de l'individu ». Enfin, toutes les règles de la diététique et de la prophylaxie se ramènent comme à un point de départ primordial à la distinction étiologique de la cause morbide (la moins accessible) et de la prédisposition corporelle : « Les maladies proviennent de deux sources de la cause qui les fait naître et de la disposition qu'a le corps à être affecté par cette cause. Il n'y a donc que deux moyens de les prévenir, qui sont d'éloigner les causes, ou d'ôter au corps la faculté d'être affecté par elles ».

Telles sont les grandes lignes d'une doctrine nourrie à la fois de haute philosophie et de science expérimentale et qui tout en se rattachant à l'enseignement de Sydenham et de l'oracle de Cos, se rapproche de celui de l'école de Montpellier et prépare l'avènement de l'homœopathie.

(1) Dans son « *Manuel de Médecine pratique* », on retrouve des réflexions semblables de Hufeland ; ainsi, il écrit : « Le grand talent consiste à généraliser le plus possible les maladies et à individualiser le plus possible les malades... Pour qu'un traitement soit bon, il faut que le médecin l'ait non pas copié ou imité, mais inventé de nouveau. »

VIII

LE DYNAMO-VITALISME DE HAHNEMANN

Hahnemann (Samuel) naquit à Meissen, en Saxe (1755) vécut successivement à Leipzig, à Vienne, à Dresde, enfin à Paris où il mourut en 1843. Ses cures retentissantes et son principal ouvrage l'*Organon*, composé de 1805 à 1810, propagèrent de par le monde les principes fondamentaux de sa méthode, l'homœopathie. Nous nous proposons en premier lieu l'étude de ces principes envisagés exclusivement dans leur essence et leur harmonie, en relation avec le courant vitaliste et naturiste d'où dérive leur inspiration.

Ses principes, ses idées philosophiques

Tout l'édifice doctrinal de l'homœopathie repose sur une colonne immuable : le principe de similitude, envisagé comme un axiome aussi étendu et aussi rigoureux que l'est le principe de gravitation en astronomie ; ainsi l'expérimentation sur l'homme sain, l'individualisation et l'infinitésimalité constituent trois corollaires du principe de similitude, avec chacun ses caractéristiques particulières. Hahnemann s'est nettement inspiré de la philosophie d'Hippocrate, tout en lui imprimant un cachet personnel, car son naturisme est moins optimiste, plus favorable à une intervention judicieuse, mesurée ; de plus, il se révèle profondément convaincu de la vérité du vitalisme, du vitalisme *personnifié* ; il distingue l'esprit de l'âme et considère l'homme comme triple, avec l'agrégat matériel, le corps : « La force vitale, écrit-il, est un être, un pouvoir. On ne peut la concevoir autrement. Sa permanence au milieu des métamorphoses de l'organisme implique une existence essentielle. Là précisément apparaît le trait distinctif entre l'être et le phénomène ; ce dernier est passager, variable ; l'être est permanent, toujours semblable à lui-même. La force vitale est permanente jusqu'au moment où la mort nous frappe ; elle est donc un être ; et cet être est immatériel, c'est la condition de toutes les forces : attraction, affinité, etc. Quand donc sentira-t-on que la réalité n'a pas pour limites les bornes étroites du visible et du tangible ? » Ailleurs, il assure que « l'organisme maté-

riel supposé sans force vitale ne peut rien faire pour sa propre conservation ; cette force, *une* et *spécifique*, ne saurait être confondue avec la force psychologique, d'où relèvent les faits intellectuels et moraux ; c'est l'erreur de Stahl d'avoir fait l'honneur à l'âme raisonnable de tous les phénomènes dont les êtres vivants sont le théâtre ». L'unité de l'organisme est, pour Hahnemann, une traduction philosophique du principe de spécificité ; cette unité et cette spécificité se reflètent, s'incrustent même dans la force vitale créatrice, ordonnatrice. Dans l'état de santé, cette force « âme dynamiquement » le corps matériel et sa puissance est illimitée : elle entretient harmonieusement les fonctions, elle sensibilise et active l'organisme, dans ses moindres portions, permettant le libre jeu et épanouissement de l'esprit. Mais cet agent coordinateur qui n'est qu'un sous-ordre, qui n'a pas sa raison ultime d'existence en lui-même, présente une fragilité, une possibilité de désaccord intime, qui demeurent elles-mêmes mystérieuses, tout en fournissant l'explication du malaise appelé maladie : « Quand l'homme tombe malade, cette force spirituelle, active par elle-même et partout présente dans le corps, est, au premier abord, la seule qui ressente l'influence dynamique de l'agent hostile à la vie... Etant insensible par elle-même et reconnaissable seulement par les effets qu'elle produit dans le corps, cette force n'exprime et ne peut exprimer son désaccord que par une manifestation anormale dans la manière de sentir et d'agir de la portion de l'organisme accessible aux sens de l'observateur. Il n'y a que la force vitale désaccordée qui produise les maladies. Les phénomènes morbides accessibles à nos sens expriment donc en même temps tout changement interne, c'est-à-dire la totalité du désaccord de la puissance intérieure ; en un mot, ils mettent la maladie toute entière en évidence. Par conséquent, la guérison, c'est-à-dire la cessation de toute manifestation maldive, la disparition de tous les changements appréciables, qui sont incompatibles avec l'état normal de la vie, a pour condition et suppose nécessairement que la force vitale soit rétablie dans son intégrité et l'organisme entier ramené à la santé » (*Organon*, § 9-10-11-12). Donc, le même mécanisme préside au normal et à l'anormal : équilibre et déséquilibre physiologiques sont des traductions de la force vitale s'exprimant par des moyens semblables. « Les maladies ne peuvent pas, pour complaire à nos folles hypothèses, cesser d'être des altérations dynamiques que notre vie spirituelle éprouve dans sa manière de sentir et d'agir, c'est-à-dire des changements immatériels dans notre manière d'être ». (Hahnemann avait aussi clairement perçu le rôle joué par la prédisposition, à l'égard des influences morbifiques). D'ailleurs il insiste sans cesse sur l'origine et la nature dynamiques des maladies, qui, par conséquent ne sauraient être détruites que par des remèdes dynamiques et la cause profonde des unes comme l'essence intime des autres sont impossibles à connaître ; il faut renoncer à poursuivre l'isolement du principe curateur, car le fond des réalités nous échappent, les propriétés seules sont accessibles et nous ne connaissons, en somme, que des relations. Néanmoins, une fois ces relations mises en évidence, par l'expérience, il est permis d'atteindre, par ce qui est visible et maniable,

l'origine mystérieuse du remède et de la maladie ; il est permis d'influer sur cette origine et « peut-être de s'en saisir, grâce à cette continuité obscure qui lie le perceptible à ce qui ne l'est pas ».

Pour être à même de constater, dans sa pureté et sa plénitude, l'action thérapeutique, avec ses modalités, Hahnemann eut l'inspiration sublime d'essayer les médicaments sur l'homme sain et d'étudier cette maladie médicamenteuse, ainsi déclanchée, en la comparant à l'autre ; aucune différence importante apparut et dès lors l'individualisation devint l'âme directrice de la pratique homœopathique. Puis, au cours de la recherche d'une explication au principe naturiste de similitude, notre génial expérimentateur, voulant agir sur la force vitale, aveugle, instinctive, par une autre force vitale extra-chimique, se rendit compte que, pour éviter tout danger d'aggravation, il ne fallait pas que la dose du remède soit trop élevée, par rapport au mal ; en effet, la maladie médicamenteuse peut être assimilée à une intoxication de même espèce que la maladie véritable ; on peut lui discerner un effet primitif désaccordant la force vitale ; et un effet secondaire qui est la réaction de défense de cette force vitale ; en recourant à une dose faible, immédiatement supérieure à la puissance morbide, on permet à l'effet secondaire, curateur, de se manifester seul : telle est, selon Hahnemann, la raison de l'emploi des doses atténuées et infinitésimales, (celles-ci, grâce également à leur extrême dilution, ont le privilège d'un dynamisme subtil, particulièrement efficace).

Ses concepts cliniques et thérapeutiques

Sous l'influence de divers facteurs, la maladie à son origine, est le fonctionnement exagéré ou insuffisant d'un organe, d'une sécrétion ou d'un ferment et met en liberté une toxine, irritante ; la cause prochaine, la plus apparente est loin d'être toujours la plus importante et ne doit pas voiler complètement les causes lointaines, comme l'hérédité, et complexes, comme le tempérament ; de plus le terrain conditionne étroitement le parasite, en favorisant ou en s'opposant à son développement et le terrain vivant qu'est l'organisme humain présente une mobilité, qui le détache du sol, sans rompre sa solidarité avec le cosmos.

Ainsi c'était dans la voie d'une constante individualisation que Hahnemann entendait, d'abord, orienter sa science médicale, sans systématisation ni classification nosologiques arbitraires ; l'on sait l'extraordinaire labeur qu'il fournit pour rechercher et noter scrupuleusement de multiples pathogénésies et le courage professionnel dont ses émules, comme lui-même, donnèrent l'exemple en offrant leurs propres corps, pour servir de cobayes en vue de dangereuses expériences. Mais il fut bientôt contraint de reconnaître l'insuffisance d'une méthode aussi rigoureusement positiviste, malgré son utilité provisoire, à cause de trop nombreux échecs thérapeutiques survenus dans des cas chroniques, cependant traités avec tous les soins, avec toutes les nuances désirables.

Dans les premières pages de son « *Traité des maladies chroniques* »,

il maintient la supériorité doctrinale et même pratique de son homœopathie sur l'allopathie officielle, car « ce don précieux de la divinité », participant au rayonnement immuable et éternel de la vérité, « a prouvé au monde, par des faits, qu'on peut avoir foi à son excellence .. l'homœopathie a enseigné seule et la première les moyens de guérir, par des médicaments homœopathiques, agissant d'une manière spécifique, les grandes maladies qui constituent des espèces à part... » Mais il se demande ensuite à quoi il faut attribuer les résultats défavorables, ou moins favorables, obtenus chaque fois que l'aggravation des affections chroniques n'était que retardée : « Peut-être fallait-il s'en prendre au nombre trop peu considérable des médicaments homœopathiques, dont les effets purs avaient été éprouvés ? Les adeptes de l'homœopathie se sont arrêtés jusqu'à présent à cette excuse, à cette sorte de consolation ; mais le fondateur de la doctrine n'a jamais pu s'en contenter. ...Pourquoi la force vitale, qui a été instituée pour veiller à l'intégrité de l'organisme, qui travaille sans relâche à amener la guérison, même dans les maladies aiguës les plus graves et sur laquelle les médicaments homœopathiques exercent une influence si efficace, ne peut-elle point procurer de guérison véritable et durable dans ces maladies chroniques, même avec le secours de médicaments homœopathiques qui couvrent aussi bien que possible les symptômes actuels ? Quel est l'obstacle qui s'y oppose ? »

Hahnemann se mit dès lors à analyser de très près ces affections, en en considérant toujours les dispositions profondes, incrustées dans l'organisme ; et c'est à une hypothèse, celle du « *miasme* » que lui, l'ennemi déclaré des généralisations abusives, a recours, et il en distingue trois : la syphilis, la sycose et la psore, cette dernière étant de première importance. La *psore* hahnemaniennne était cet état qui se développait régulièrement en cas d'absence ou de brusque suspension de la réaction salutaire de la « *natura medicatrix* » ; tantôt c'était une intervention maladroite, tantôt c'étaient des influences intérieures paralysantes qui amenaient cette sorte d'inhibition ; quoiqu'il en fut, cette maladie primitive et primordiale que Hahnemann baptisait du nom général de gale (*ψωρα*), était, à ses yeux, le résultat d'un miasme protéiforme et transmissible au travers de millions d'organismes humains (la sycose, la syphilis elles-mêmes ne germaient et ne se développaient que sur un terrain, préparé par la Psore). Fatalement progressive, malgré de longs et fréquents répit prolongeant sa durée, modifiable selon la race, le climat, l'éducation, le régime et essentiellement héréditaire, cette psore se manifeste superficiellement sur les téguments, puis est refoulée vers le centre suivant un processus de métastases, mais par delà ces phénomènes contingents, accidentels, il existe une cause de déséquilibre immatérielle, dynamique dans les profondeurs de l'esprit ; frappé par l'analogue entre la conséquence physique des émotions au niveau de la peau et des émonctoires d'une part et celle qui résulte du choc morbide se décomposant cliniquement en gale cutanée et gale répercutée, Hahnemann comprit que ces faits impliquaient un troisième terme, servant de trait d'union, et il émit l'hypothèse de la psore morale, afin de ne pas se perdre en discussions byzantines sur l'origine et l'évolution de ces gales.

De plus, il adopte instinctivement le point de vue de la diathèse, trouble permanent des mutations nutritives et s'efforce par sa nouvelle théorie d'expliquer en la matérialisant, la faillite de l'immunité naturelle.

Dès lors, les maladies aiguës elles-mêmes, nées sous des influences occasionnelles ne sont qu'une exacerbation de la Psore latente ; les affections sporadiques, à contagion limitée, sont des états intermédiaires entre la Psore véritable et la maladie aiguë, tandis que les affections épidémiques, suraiguës révèlent la victoire complète du miasme sur le terrain ; quant aux maladies médicamenteuses, dues à l'usage des doses élevées et croissantes, elles se rangent sous la rubrique « chroniques » comme ces troubles morbides significatifs qui succèdent brusquement à une affection aiguë ou débutent insidieusement avant d'éclater en crises partielles puis traînantes, pour laisser s'installer définitivement un mal clairement diagnosticable : ces maladies chroniques, proprement dites, présentent des phases d'amélioration transitoire, au cours desquelles se produisent des localisations bienfaisantes sur des parties utiles ou inutiles (toute intervention extérieure brutale risque alors de provoquer des métastases sur des organes essentiels) ainsi que de soudaines et massives expulsions de matériaux nuisibles. C'est cette intoxication latente et diffuse qui est également responsable des alternances morbides, établissant une sorte de balancement réciproque entre deux organes ou deux points différents. Enfin la Psore aboutit, en cas d'échec du labeur naturel de défense, à créer les maladies partielles, à lésions locales, à symptômes caractéristiques, parmi lesquelles se classent les affections légères de l'esprit et même les graves vésanies.

En somme, on peut dire que c'est sur cet ensemble de phénomènes d'alternances, de transferts, de substitutions morbides, englobés dans le terme plus général de métastase (rattaché lui-même à la Psore) que Hahne-mann a établi ses concepts cliniques et thérapeutiques : il estime que la maladie la plus forte ou la plus aiguë a le pouvoir de guérir la plus faible « comme la flamme d'une lampe disparaît rapidement dans un rayon de soleil ». Mais avant d'instituer un traitement homœopathique conséquent, il faut procéder à une individualisation du malade nette et précise : le diagnostic clinique du tempérament, de la constitution et de la maladie elle-même doit logiquement précéder le diagnostic thérapeutique, avec ses indications de remèdes appropriés. Tout d'abord, l'observation, qui a pour but de dessiner la physionomie morbide, sera prise méthodiquement et minutieusement : elle exige « un esprit sans prévention, des sens parfaits, de l'attention en observant et de la fidélité en traçant le portrait de la maladie » ; il faut fouiller le passé, en commençant par les antécédents héréditaires et collatéraux, puis scruter les périodes de la petite enfance, de la puberté, et passer en revue les affections antérieures avec leur enchaînement et leur périodicité, en accordant beaucoup d'importance à la vie génitale et au moral. On procède ensuite à l'enquête sur l'état présent, en s'informant du caractère précis de chaque symptôme et en mettant le patient dans le cas de n'avoir à répondre que par oui ou par non, afin d'éviter toute suggestion ; de

même les sensations du malade sont étudiées dans leurs rapports avec l'espace et le temps, et l'on fait une analyse serrée des impressions anormales, des caractéristiques mentales, avant de recueillir des renseignements sur les autres fonctions organiques, en adoptant un ordre rigoureux. Puis l'examen objectif permettra de reprendre les uns après les autres ces appareils et fonctions déjà interrogés, en disposant au premier plan les organes qui ont crié le plus haut leur souffrance, en s'aidant des multiples ressources complémentaires et en relevant les moindres indices, les plus précieux souvent. Une fois mise en évidence, la personnalité biologique du sujet, le travail d'individualisation proprement dit devient possible, grâce à une méditation soutenue, au cours de laquelle on confronte les signes essentiels et secondaires et on s'efforce de reconstituer l'histoire nutritive de ce sujet : c'est d'après ce bilan d'ensemble que le *diagnostic étiologique* sera fait et le *diagnostic clinique* n'est que l'expression synthétique de ce dernier avec le *diagnostic objectif* précédent.

Si cette filière méthodique est régulièrement, consciencieusement suivie, le *diagnostic médicamenteux* s'en trouvera extrêmement facilité : il s'agit, en effet, de trouver le *double* exact, le remède se juxtaposant le mieux au déséquilibre morbide ; dans un cas sérieux, un premier traitement ramènera le mal à un stade moins avancé, en faisant apparaître de nouvelles caractéristiques, d'où indication d'une autre substance, et ainsi de suite, jusqu'au complet rétablissement. La connaissance approfondie et détaillée de la matière médicale homœopathique s'impose ; il faut avoir présent à la mémoire les diverses pathogénésies et la généalogie naturelle, c'est-à-dire les enchaînements habituels des médicaments, cela spécialement pour les affections complexes, chroniques ; le *drainage* consiste en l'emploi de calmants fonctionnels, de toniques spécifiques, de produits endocriniens ; la *reminéralisation* s'effectuera au moyen des sels constitutionnels ; quant à la médication de fond, elle sera administrée après le dégagement des voies d'approche, après éclaircissement de la situation. Un autre problème délicat et important est celui de la dose utile ; ici encore il faut se garder de trop schématiser, néanmoins en règle générale il est nécessaire de savoir la *durée d'action* des remèdes, pour bien fixer leur répétition, et en cas d'erreur, de donner l'*antidote* correspondant avant de procéder à un nouveau choix (Hahnemann conseillait au médecin de ne pas répéter la dose tant que persiste l'amélioration et au patient de renoncer aux aliments excitants susceptibles de combattre l'effet thérapeutique). Enfin, un point de pratique, qui a fait naître des divergences nettement accusées entre les partisans de l'homœopathie, est celui de la *polypharmacie* ; le fondateur de la doctrine en avait déjà le sentiment puisqu'il se demandait : « Peut-on associer plusieurs ou un grand nombre de médicaments dans la même prescription, afin d'obtenir un effet thérapeutique plus complet ou de mieux l'adapter à la complexité d'un cas » et qu'il ajoutait : « Il existe des différences de vue incontestables sur cette question. Il ne viendra jamais à l'esprit du médecin de donner comme remède autre chose qu'un seul médicament simple à la fois ». Hahnemann prenait donc position en invoquant, à

l'appui de sa thèse, le danger de la réaction mutuelle des substances les unes sur les autres et lorsqu'il hésitait entre deux remèdes aussi indiqués l'un que l'autre, il en administrait un; puis tenait compte soit de la confirmation, soit de la modification des signes pour maintenir ce remède ou lui en substituer un autre. Ce qu'il avait surtout présent à l'esprit c'était l'unité globale de l'organisme, exprimée par le pouvoir d'action synthétique, coordinatrice; du système nerveux; la science biologique était encore trop rudimentaire pour qu'il pût prendre conscience de l'activité sélective de la cellule et la physique n'avait pas encore découvert et analysé les diverses radiations qui font mieux comprendre aujourd'hui la dynamisation effective de la matière. Cependant, les partisans d'une homœopathie plus complexe sont contraints eux-mêmes de reconnaître que seule la substance unique permet d'atteindre l'unité profonde brisée par la maladie et qu'il faut lui donner la préférence sur toutes les autres chaque fois que son indication s'impose pour réaccorder la force vitale.

Jugement sur l'ensemble. — Nous avons suffisamment insisté, au cours de cette étude, sur le dynamisme et le vitalisme de la doctrine et de la méthode hahnemannienne pour qu'il soit superflu d'y revenir; mais nous avons fait allusion trop brièvement à leur naturisme hippocratique, à cet inspirateur fondamental des lignes maîtresses et des moindres détails.

Le vieillard de Koethen n'évoquait-il pas la pensée du chef de l'école de Cos quand il affirmait l'éternelle vérité de la loi de similitude en des termes comme ceux-ci : « La nature elle-même ne peut jamais guérir une souffrance ou une maladie être, par une puissance morbifique dissimilable, quelque forte qu'elle soit; mais elle le peut uniquement, et comme par miracle, avec une puissance qui lui ressemble dans ses symptômes. La cause en est dans les lois éternelles et irrévocables de la nature que l'on a méconnues jusqu'à présent »; et quand il disait que deux maladies différentes quant au genre mais très semblables quant à leurs manifestations et à leurs effets s'anéantissent toujours mutuellement dès qu'elles viennent à se rencontrer dans un même organisme? Dans l'humorisme hippocratique on retrouve à l'état de germe la conception moderne de la métastase et du drainage, et dans certains pages du médecin de Cos une pure appréciation de la théorie de la Psore, envisagée à la fois comme une méthode expérimentale et un moyen d'investigation clinique : quand les signes subjectifs et objectifs sont muets, « quand la nature ne les fournit pas elle-même de son plein gré, la médecine a trouvé des moyens de contrainte par lesquels s'ouvre la nature violentée sans dommage; celle-ci, relâchée de la sorte, révèle aux gens qui savent leur métier ce qu'il faut faire ». L'antipsorique d'Hippocrate n'est pas un évacuateur aveugle car ce médicament « une fois introduit dans le corps, commence par entraîner ce qui est le plus conforme à sa nature, puis attire et évacue le reste ». Ainsi se trouvent déjà nettement perçus et distingués les deux actions successives du remède, d'abord évacuatrice, ensuite guérissante et c'est à cette conception que Hahne-

mann a donné tant d'ampleur, en la modifiant partiellement, puisqu'il substituait aux données du premier temps (expérience provoquée au chevet même du patient) le souvenir présent à la mémoire du médecin des pathogénésies de la matière médicale. Mais cette vue de la maladie médicamenteuse est trop logique, trop schématique, car la distinction des deux effets primitif et secondaire est loin d'être absolue ; Hahnemann s'est laissé entraîner dans une analyse artificielle, en voulant limiter le domaine du remède et celui de la vie et il ne s'est pas aperçu que cette tâche était vouée à l'échec, tant que l'essence de ces deux forces n'avait pas été pénétrée. Le maniement des entités philosophiques l'a incité à personnifier avec exagération les forces vitales et médicamenteuse et c'est parce qu'il demeurait impressionné par le phénomène de l'aggravation qu'il accepta trop systématiquement la réduction des doses, ce qui poussa certains de ses élèves à faire de l'infinitésimalité un dogme outrancier.

En somme, la doctrine de ce penseur audacieux qui voulait guérir « par la mise en liberté de la force vitale » et qui déclarait que « la grande vertu du médecin est de savoir attendre » se rattache à la tradition naturiste et au courant dynamiste ; mais ce serait une grave erreur de vouloir la borner à un cercle étroit, alors que lui le réformateur et le précurseur, aux œuvres fécondes, s'efforçait constamment de franchir les barrières qu'il venait de construire et passait tour à tour de l'expérimentation à la spéculation, en ne poursuivant qu'un but lointain : le perfectionnement de la médecine.

IX

L'ÉCOLE DE PARIS ET LA DOCTRINE TRADITIONNELLE

Indéniablement, ce qui caractérise l'Ecole de Paris, depuis plus d'un siècle, c'est l'organicisme ; multiforme il s'est trouvé symbolisé d'une façon originale par l'enseignement de Bichat et de Broussais. Mais si l'organo-vitalisme ou l'organicisme mécaniste, variétés plus ou moins hybrides d'un système essentiellement physico-chimique ont nettement fait prédominer les recherches anatomo-pathologiques et bactériologiques dans l'ensemble des travaux cliniques et de laboratoire, il est opportun néanmoins de remettre en évidence au sein de cette école, l'effort tenace et désintéressé des non-orthodoxes. La vogue brillante d'une audacieuse majorité n'a pas réussi en effet, malgré l'éclat d'une victoire écrasante à annihiler totalement et pour toujours l'hérésie d'une époque, héroïquement fidèle à sa foi traditionnelle. Parmi les pionniers d'une lutte souvent ardente en faveur du maintien des données fondamentales de la médecine historique, se placent au premier rang trois adeptes du naturisme hippocratique. *E. Chauffard*, *Ch. Bouchard* et *Bouchut*, dont les œuvres sont contemporaines et les concepts philosophiques fort proches.

I. — Pour faire ressortir avec clarté et précision la pensée du docteur et professeur *Chauffard*, qui fut membre de l'Académie de Médecine, nous aurons recours comme documentation principale à celle fournie par son magistral ouvrage sur « *La Vie* » (1878) et par ses « *Lettres sur le Vitalisme* » parues en 1855 dans « la Gazette hebdomadaire de Médecine et de Chirurgie ». Dans ses grandes lignes, il semble que cette pensée se manifeste tout d'abord, par une judicieuse expression de réserves ou de modifications apportées aux doctrines régnantes.

A l'égard de l'animisme stahlien, partiellement remanié par Tissot (professeur de philosophie à Dijon et auteur d'une esquisse historique intitulée : « *La vie dans l'homme* ») et par Bouillier (doyen de la faculté de lettres de Lyon, dans son examen des diverses doctrines, intitulé : « *Le principe vital et l'âme pensante* »); *Chauffard* constate qu'il convient seulement à l'étude philosophique de l'âme, c'est-à-dire que sa limitation au domaine de la seule pensée le rend arbitraire et incomplet. Ce n'est pas suffisant de proclamer une cause, il faut l'unir aux phéno-

mènes ; il faut trouver en elle la réalité des effets qu'elle engendre. A défaut de cette union réelle, profonde, l'âme devient un principe indépendant, autonome, superposé à la machine organique, tout en en déterminant l'évolution fonctionnelle. La science de Stahl apparaît fictive, puisque tout s'y rapporte aux affections, aux déterminations volontaires et prévoyantes de l'âme, tandis que l'idée d'organisme, instrument et théâtre d'activité d'un principe supérieur, est annihilée, étouffée. Certes « c'est dans notre monde intérieur et spirituel que nous connaissons et que nous avons à chercher les conditions mêmes du monde extérieur et visible », mais il est impossible de séparer l'une de l'autre des notions aussi essentielles que celles de grandeur et de perfection, toutes deux nécessaires et contingentes, et que celles, parallèles, de force et de quantité : « La force est nécessaire à la quantité, celle-ci à la force et cette nécessité est absolue ; elle va donc à l'infini. » Par conséquent, il est aisé de discerner au sein des systèmes animistes une sorte d'entraînement général vers le mécanicisme ; même l'on peut dire que l'animisme aboutit d'une part à une activité idéale et hypothétique, d'autre part à un mécanisme savant et compliqué, c'est-à-dire, en somme, à une double erreur que la réforme partielle ou l'adaptation habile, par modernisation du néo-animisme ne réussit pas à masquer entièrement.

Ces considérations permettent à Chauffard de conclure par ces mots : « Comprendre dans l'âme les faits de conscience et de volonté, ainsi que les faits organiques et fatals, les distinguer tout en les rattachant à une cause unique, ne suffit pas pour constituer la doctrine de la vie. Il faut poursuivre l'âme dans les réalités mêmes de l'acte vivant, et ne pas l'isoler en la plaçant au-dessus de l'économie, dans des régions inaccessibles où, séparée de tous ses effets organiques, elle se dérobe à l'observation physiologique. »

Quant au duo-dynamisme montpelliérain, Chauffard lui reproche de substantier « hypothétiquement ou affirmativement » le principe vital, tout en le maintenant distinct de l'agrégat mécanique ; Barthéz ne nous donne pas une description vivante de la nature, mais il altère le langage médical, il défigure l'observation naïve, spontanée, par un retour perpétuel et pénible à une « fiction ontologique » ; sous son influence, la séparation artificielle entre « la vie de l'organisme et la cause organisante de l'organisation » s'est accentuée, et des médecins ont prétendu apercevoir des phénomènes physiques et chimiques de la vie, qui ne seraient pas identiques aux phénomènes vitaux : « C'est ainsi qu'après avoir placé au sommet de la science une cause ou force propre, on développe la science en dehors de cette cause et de cette force, et l'on aboutit au plus étrange et contradictoire amalgame. ». Des conditions extérieures, qui sont simplement nécessaires à la vie, on en fait une partie intégrante, en commettant une fâcheuse confusion, car ces conditions n'entrent pour rien dans l'essence de la vie : la chimie et la physique, si profondes et si puissantes qu'on les suppose, n'instituent pas l'être vivant. L'organisme révèle une double représentation de forces, mais il n'y a, en réalité, que « des phénomènes mécaniques *de la matière* » et non pas *de la vie* : celle-ci est une incitation s'exerçant à part

des actes physiques. Alors que l'Ecole de Montpellier avait plutôt tendance à embellir la fiction barthézienne, au détriment de la vérité. Chauffard, lui, veut rétablir l'unité totale, dans l'harmonie de la plénitude ; c'est ce qu'il exprime clairement dans le passage ci-dessous : « L'âme, la vie, l'unité vitale, c'est l'être tout entier ; l'agrégat physique n'est rien en lui et par lui ; il est l'âme et la vie visible dans ses effets. Cette âme, cette vie n'occupe pas seulement une partie de l'organisme, elle le pénètre jusqu'aux derniers atomes, se confond organiquement avec lui par delà les infinies divisions que la pensée peut concevoir. Cette invincible et mystérieuse union est la condition de toute unité et de toute substance, mais il ne nous est pas donné d'en sonder le comment et l'abîme. L'unité vivante se substantialise jusque dans les profondeurs inaccessibles de l'organisation par les éternelles nécessités qui commandent à l'étreinte de la force et du composé, de l'un et du multiple.

Si la vie n'imprégnait pas à l'infini la matière organique, si elle s'arrêtait à un terme déterminé, il s'ensuivrait qu'au delà de ce terme la matière organique soustraite à la vie tomberait exclusivement sous d'autres forces, lesquelles seraient les forces physiques libres, et par cela seul, la constitution de l'économie deviendrait impossible. Ces forces physiques, maîtresses sur un point, en dissoudraient les éléments suivant leur action propre pour les livrer au monde inorganique ; et la vie, manquant de base, privée du point d'arrêt qu'on prétendait lui fixer, verrait se dérober devant elle toute détermination organique. Il semble qu'il y ait un point, raison dernière des choses, substance de l'infini, un point où la force causante s'identifie au composé et à l'effet, la force devenant une sorte de matière simple, la matière se perdant dans l'activité de la force. A ce point, nous tombons en éblouissement... »

Tels sont les linéaments fondamentaux du « *biologisme* » développé par Chauffard dans une construction très vaste et solide, qui a son originalité indéniable, manifeste, malgré de nombreux points communs avec le dynamisme finaliste de la plupart des néo-vitalistes et des néo-animistes de son temps. Pour ce maître éminent, la vie ne résulte pas, à proprement parler de l'union d'une âme et d'un agrégat organique ; mais « l'âme et la cause organique, c'est la vie ; la vie c'est l'organisme évoluant, c'est l'être humain considéré dans son développement légitime. La vie, c'est tout, c'est l'origine, l'aboutissant et la raison de tout l'ordre vivant ». Voulant éviter l'écueil du stailianisme et des philosophies antiques, supposant une action directe exercée par un principe spirituel, hétérogène, sur une réalité tangible, il a réuni, il a même fait fusionner l'activité de la matière et celle de l'âme, en réexprimant et en modernisant la formule célèbre : l'âme et le corps forment un tout naturel ; « la pensée, l'action, la fonction, ajoutait-il, s'enlacent dans une invincible union ». Là où il se montre d'accord avec Bouillier, Tissot et même avec Stahl, c'est quand il se refuse à marquer une scission entre la pensée et le principe vital ; il préfère attribuer à l'âme, constituant une unité indissoluble, deux modes d'activité : l'un dirigeant les actes de la raison de l'intelligence consciente, réfléchie, volontaire ; l'autre régnant sur les phénomènes physiologiques « par des impres-

sions sans conscience, par des déterminations instinctives, suivant des lois primordiales ». Partageant la nature en deux ordres, bien distincts : l'ordre physique des choses inanimées d'une part, l'ordre vivant des existences individuelles d'autre part, Chauffard accorde à ce dernier, en l'opposant à l'autre, le caractère de l'unité et en fait ainsi « la vérité spiritualiste et vitaliste par excellence. » Tout en mettant en évidence la manière dont Stahl a dénaturé cette unité vivante, tout en stigmatisant l'excès d'analyse qui a conduit les duodynamistes à défigurer l'unité en la dédoublant, il affirme et maintient la nécessité d'une multiplicité apparente, saisissable, manifestation visible de l'unité inaccessible et idéale. La puissance, l'énergie de celle-ci se révèlent dans les rapports qu'elle affecte avec cette multiplicité, rapports d'ailleurs extrêmement variables dans l'échelle des êtres ; e trappelant le mot de *Pascal* : « la multitude qui n'est pas unité est anarchie ». « L'unité qui n'est pas multitude est tyrannie », notre auteur brosse, à grands traits, un tableau d'ensemble de la hiérarchisation complexe mais ordonnée des fonctions de la série animale, depuis le stade inférieur de la vie uniquement végétative jusqu'à la sphère supérieure de l'intellect pur. « L'unité, par son intensité d'énergie, marque le point de perfectionnement de l'être, d'autant plus forte que le perfectionnement s'élève. » Ainsi, au lieu de considérer l'âme comme un fait absolu, ne comportant aucune atténuation, la doctrine de la double modalité de l'âme présente l'avantage d'écarter la grave objection tirée de l'existence de tant d'êtres sans véritable raison, ni intelligence, et permet au partisan de ce néo-animisme, grâce à l'établissement de nombreux degrés dans la connaissance de soi-même ou la conscience, de soutenir sa conception de la continuité de l'âme et de la vie, tout en affirmant la possibilité d'une dégradation progressive de l'une vers l'autre.

Par rapport, enfin, aux conceptions de l'organicisme, ne voyant partout que des fonctions et des organes, intimement dépendants les uns des autres, et ne déterminant, dans l'état de maladie que des lésions et des troubles fonctionnels, Chauffard réaffirme ses principes essentiels, tout en reconnaissant que l'organicisme, en réalité, a été contraint, tout en disant s'opposer à la *doctrine de l'unité vivante*, de lui concéder une place ; car la physiologie normale ou pathologique du *xix^e* siècle considère cette unité comme une fonction et lui attribue, comme organe approprié, le système nerveux : ce dernier devient le siège de l'unité, qui n'est elle-même que la résultante des connexions établies, par lui, entre les parties. Chauffard, invoquant l'autorité de *Virchow*, voit là une grave erreur, car les centres nerveux constituent un assemblage de centres divers et actifs, sans unité anatomique ou physiologique : la seule unité qui ressorte de l'étude analytique des nombreuses fonctions du système cérébro-spinal et du système neuro-végétatif est celle que notre propre conscience lui délègue ; mais aucune démonstration de sa réalité n'a pu être donnée. De plus, avant la naissance du système nerveux, l'unité de l'être existe déjà, dans le fœtus ; jamais même elle ne se montre plus puissante qu'alors. C'est pourquoi, passant des données ontologiques aux conceptions évolutives et finalistes, on peut déclarer que la vraie réalisa-

tion visible de l'unité apparaît dans la succession, dans l'enchaînement des opérations vitales. L'être est une vaste cellule arrivée à un degré éminent de complexité ; l'homme est plutôt une « communauté une » qu'une collection cellulaire, idée fictive et irréalisable ; c'est par la vie du tout, par l'unité première et créatrice que les éléments vivent et se développent ; « la génération est toujours là qui donne à la vie sa marque et sa fin réelles », en lui assurant non seulement la perpétuité, mais aussi l'accroissement indéfini.

Toutes les vies secondes, partielles, sont imprégnées de la vie du tout ; elles possèdent une vie propre, individuelle, représentative de l'être tout entier et en somme tous les systèmes locaux ou généraux ne font qu'exprimer l'individualité unique de l'ensemble, de sorte que c'est sur la base d'une solidarité hiérarchique que s'édifie l'unité organique. Mais cette unité, telle que Chauffard la conçoit, n'est pas isolée de l'organisme qu'elle engendre et anime ; elle n'est pas seulement « en puissance », elle est en fait et en acte, et ainsi elle se trouve être l'organisme vivant lui-même, qui la manifeste en l'extériorisant.

Un autre aspect de la vie, dont il importe de souligner l'évidence, c'est la *spontanéité* qui n'est pas le mouvement, mais se trouve en relations avec lui, comme avec la matière ; après l'unité, elle est la marque souveraine et distinctive de la vie ; l'être vivant agit en trouvant en lui-même sa cause d'action, en l'engendrant et non pas simplement en recevant, puis transmettant le mouvement. La causalité unitaire et vivante domine et règle la causalité générale et physique ; l'excitation est certes nécessaire, sinon indispensable à la spontanéité, mais par cela même elle la confirme ; un pur mécanisme exclurait toute idée de vie agissante et serait passif, tandis que la matière, considérée dans son expression réelle, apparaît animée, c'est-à-dire douée de spontanéité. L'observation du monde naturel et l'expérience qui en vérifie les données suffisent à prouver qu'au-dessus de cette matière « mobile en apparence, immobile au fond, inaltérable et immuable », plane une cause invisible et créatrice.

« Il y a donc deux mondes, l'un ou rien ne se crée, l'autre où la création est incessante ; et ces deux mondes, loin de se heurter et de se repousser, s'unissent de façon à ce que l'un serve à l'autre de développement. L'ordre inorganique semble avoir été préparé pour fournir à l'organique un support sur lequel il pût s'établir et poursuivre ses réalisations diverses ». De plus, la spontanéité vivante, créatrice, est instituée en vue d'une fin, elle tend vers un but, qui est la conservation, la croissance évolutive de l'être, et il faut sauter la vérité de l'aphorisme d'Hippocrate : « La fin et le principe sont un ». La spontanéité, comme l'unité, présente une hiérarchie de degrés ; le développement progressif, l'épanouissement de ces deux qualités organiques et physiologiques se poursuivent parallèlement, dans l'espace et dans le temps. « L'unité est le fondement de notre être, et la spontanéité vivante lui est attachée au point que l'une peut servir de mesure à l'autre. » La physiologie de l'homme, par sa tendance innée à l'affranchissement, à la réaction, à l'individualisme, porte un reflet de sa psychologie : tout se communique

en lui et s'entretient, tout y est causé et causant, de l'ordre moral à l'ordre organique, aussi bien qu'en sens inverse ; il y a en nous un échange continu, à travers lequel apparaît l'unité génératrice qui fait notre être.

Une autre idée essentielle, dominante, longuement développée dans les écrits de Chauffard, c'est celle de la *finalité* ; étudiant la vie, dans sa durée et dans son développement, il lui distingue trois phases principales : la naissance, la croissance et le déclin, avec son point ultime, la mort, et sous chacune d'elles, il retrouve et met en lumière l'idée de fin, présidant aux opérations caractéristiques de chacune d'elles. La première et, semble-t-il, la plus éclatante image de « l'idée directrice », chère à Claude Bernard, se trouve condensée dans le germe : « ce qui est essentiellement du domaine de la vie, et ce qui n'appartient ni à la chimie, ni à la physique, ni à rien autre chose, écrivait l'illustre expérimentateur, c'est l'idée directrice de cette évolution vitale. Dans tout germe vivant, il y a une idée directrice qui se développe et se manifeste par l'organisation » ; au moment de la fécondation de l'ovule, l'idée spécifique de l'être éclate, avec son pouvoir d'individualisation, suscitant l'indépendance autonome de l'être, de sorte qu'il faut en induire que c'est la fonction qui fait l'organe et que l'idée finale et fonctionnelle est partout la première à se manifester, avant sa réalisation sensible par le fonctionnement organique. Il s'agit, en somme, d'une véritable incarnation de cet « esprit d'ordre », qui, aux yeux de Voltaire, « anime en secret le monde ».

D'ailleurs, chaque cellule vivante possède en propre son idée directrice particulière et locale, reflet de l'idée directrice générale, de la finalité supérieure du tout. En regard des conceptions de l'Ecole organiciste qui, avec Rostan et Trousseau, admettait que l'action créatrice et directrice était réelle, na début de la vie seulement, et disparaissait dès que l'organisation était instituée, Chauffard rappelle que Claude Bernard, par contre, n'assimilait pas ainsi la vie à une horloge montée par un ouvrier éphémère et fuyard, mais concevait une vie demeurant, durant tout son cours, l'expression visible d'une même force vitale ; la formation organique est la conséquence d'une « loi organogénique » préexistante et transmise par tradition d'un être à l'autre : la vie est une génération continue, la réalisation incessante d'une impulsion permanente ; l'action qui la fait naître est la même qui la fait durer. Une saine doctrine de l'évolution doit reconnaître comme principaux fondements à la fois une puissance de direction et de finalité, déterminant l'évolution et lui assignant un but, et une puissance créatrice dont l'influence se fait sentir dès le point de départ, dès l'origine des êtres. En critiquant judicieusement le transformisme matérialiste, en en soulignant les erreurs et en en marquant les lacunes, Chauffard déclare qu'« une évolution sans idée directrice est contradictoire. Ce n'est plus une évolution ; c'est une marche au hasard, une impulsion dans le chaos, une transformation sans règle et dont les aboutissants ne sauraient être prévus. Dès que les seules forces physiques gouvernent le monde et la vie, il n'y a plus ni marche ascendante et régulière, ni classement méthodique des

existences, ni distinction réelle des espèces, ni raison supérieure et permanent des choses et des êtres. » En superposant au monde physique le monde vivant, tout en maintenant les liens étroits de mutuelle dépendance qui les associent l'un à l'autre, en affirmant que le premier offre au second non pas la cause animatrice, mais la condition favorable à la manifestation active de cette cause, Chauffard dissipe une confusion courante et erronée, ce qui lui permet de dégager son biologisme spiritualiste de l'ornière dualiste du vitalisme, qui dressait constamment sous le signe d'une irréductible hostilité, la cause vivante contre les forces physico-chimiques : « La vie est superposée au monde physique, déclare-t-il, mais c'est pour en user et non pour le combattre. » La cause animatrice s'établit au-dessus des forces de la matière, « elle en use à son profit, les dirige sans jamais les violenter, de façon qu'à leur aide elle se crée et se conserve l'appareil de ses manifestations. Au-dessus de la matière s'organise et se déroule l'évolution vivante. Cette évolution, c'est l'organisme évoluant. Celui-ci dirige en lui la circulation continue des matériaux organiques, et leur emprunte sa réalisation extérieure perpétuellement changeante, quoique lui-même conserve son invincible unité. »

Donc, en résumé, les conditions générales d'existence sont fournies par le mouvement, mais la vie, en tant que cause, est distincte du mouvement ; un profond déterminisme préside aux rapports qu'entretiennent entre eux les conditions et la cause, le mouvement et la vie, mais ce déterminisme latent ne va pas jusqu'à entraîner une pénétration mutuelle, car le fond de notre être se trouve tout entier dans le principe de notre existence ; la force régit le monde physique, mais n'institue pas l'être vivant, qui relève d'une cause une, individuelle, sans analogie avec la causalité physique, avec la force motrice universelle.

Quelle est cette cause ? se demande Chauffard et, reprenant la définition de Claude Bernard : « La vie, c'est la création », il la modifie légèrement, en soutenant que « la création, dans la vie, c'est la génération » ; et de cette notion, il déduit une vérité fondamentale (dont il développe les divers aspects) en discernant dans le fait d'être une puissance génératrice le caractère suprême et permanent de la vie, puis en attribuant cette même qualité ou fonction à l'âme qui, elle aussi, crée et engendre : « L'âme, écrit-il, est une puissance génératrice en travail immanent, la vie une génération continue. » Pour démontrer la justesse de ces assertions, il suffit d'étudier les opérations et la nature de la pensée, émanation de l'âme raisonnable, qui, comme le corps, se nourrit et produit.

Cependant, tout n'est pas identique ni comparable entre l'âme et la vie ; les générations qui appartiennent à l'une et celles qui relèvent de l'autre offrent entre elles une haute et radicale différence : dans la vie, tout ce qui est engendré meurt ; à une génération continue correspond, dans l'être vivant, une mort continue ; il n'en est pas de même pour l'âme, dont les horizons et la destinée sont tout autres : elle n'abandonne nécessairement rien des créations de sa pensée, sa marche est une ascension ininterrompue, une croissance permanente. De ces considérations,

Chauffard tire des arguments favorables à l'immortalité de l'âme ; dans l'opposition qui dresse d'une part une subsistance et une élévation perpétuelle de l'âme, d'autre part une incessante dégradation du cours de la vie, il voit un témoignage direct en faveur de la pérennité spirituelle : « Dans l'ordre vivant, rien ne meurt d'un seul coup. Tout meurt, au contraire, d'une action lente et continue... Si cette mort continue, progressive et fatale, n'atteint pas l'âme qui pense, n'est-ce pas parce que cette âme ne meurt pas et ne saurait mourir, et que, à l'opposé du corps qu'elle anime, elle est vouée à l'immortalité ? »

Telles sont, brièvement condensées, les vérités premières de la science médicale, par l'affirmation desquelles Chauffard s'est efforcé de vivifier la pathologie et la thérapeutique ; la maladie, il la définit comme « une réaction anormale de l'organisme contre une affection subie par lui » et là guérison il la dépeint comme étant l'œuvre admirable de la nature médicatrice ; ainsi des principaux aphorismes d'Hippocrate, il fait des véritables dogmes, en vue de la renaissance d'une médecine vitaliste et moderne. Cependant l'influence de cette « natura medicatrix » n'est pas, d'après lui, toujours bienfaisante et salutaire ; il a bien souligné la possibilité et la fréquence de ses réactions funestes ou exagérées. Quoi qu'il en soit, c'est le naturisme hippocratique, avec son « consensus unus » qui conquiert tous ses suffrages et son vœu le plus ardent est de le voir réadmis et réenseigné dans les chaires officielles : « La médecine naturiste est la médecine traditionnelle, écrit-il ; tous les grands observateurs et tous les grands praticiens se sont inclinés devant elle, en ont eu le culte et la ferveur. Je plains le médecin qui, à mesure qu'il observe et qu'il médite, ne sent pas croître en son esprit l'intelligence de la finalité médicatrice, ne saisit pas plus distinctement son influence et sa part dans la solution heureuse des maladies, n'a pas appris, à la solliciter, à provoquer ses œuvres, à aider à ses efforts. La médecine des arcanes et des spécifiques s'efface de jour en jour ; mieux comprise elle rentre dans les médications naturelles, dans celles qui s'appuient sur la nature médicatrice. Et ce naturisme n'est en rien la déchéance et l'abandon de l'art ; il en est la lumière ; il ne l'affaiblit pas, il le fortifie et le guide ». Et ailleurs il affirme de nouveau avec force que ce ne sont pas nos remèdes mais la nature qui seule opère la guérison, en sorte que notre rôle consiste simplement à la seconder.

C'est par la manière dont il a su remettre en valeur quelques vérités traditionnelles, en vue de leur application à la science, c'est par le talent avec lequel il les a brillamment exposées et développées que Chauffard nous paraît mériter une place d'honneur dans la lignée des maîtres de l'Ecole parisienne ; mais c'est incontestablement sa culture philosophique qui lui a permis, en pénétrant quelques-uns des secrets du monde organique, d'édifier en système une sorte de biologie synthétique, et c'est sa soif de certitudes métaphysiques qui l'a incité à s'élever au-dessus des matériaux rassemblés par l'observation et l'expérience, vers les sphères radieuses de la connaissance pure.

C'est bien, en effet, ce qui ressort avec une lumineuse clarté du passage suivant, extrait de sa dernière « *Lettre sur le vitalisme* », et que

nous tenons à reproduire comme caractéristique de la tournure d'esprit de l'auteur : « que maintenant, par une vue sûre, lente et d'ensemble, on s'efforce d'embrasser ce que doit être, en vitalisme et en organicisme, l'histoire entière des maladies, leur interprétation, l'art de les conduire ou de leur résister, de leur obéir ou de leur commander, tout l'art de guérir en un mot. Quel tableau à contempler ! Combien il est saisissant, combien il élève l'esprit par une inspiration, non pas subite et enthousiaste, mais graduelle, soutenue, se développant enfin pleine et assurée ! Pour moi, ces méditations sont d'un charme puissant, et j'éprouve, à m'y abandonner, un attrait irrésistible alors que je franchis le seuil de mes salles d'hôpital, où la solitude est si favorable au recueillement et qu'absorbé dans la pensée de la nature vivante et réagissante, je passe d'un drame morbide à l'autre, les comparant tous, et essayant d'en pénétrer le sens caché, la valeur, la tendance, l'issue enfin qui se prépare à chacun. Combien alors mes convictions redoublent, et avec quelle force intime je me sens pénétré des dogmes animés du vitalisme ! Je ne comprends pas comment, en dehors d'eux, il me serait possible d'entendre la science et les manifestations de la nature, de croire à un seul précepte de l'art, d'être médecin enfin, si peu que je le sois même avec eux. Combien surtout la pure médecine organique me serait lourde et mortelle, étoufferait dans leur germe tous les élans salutaires qui me peuvent soutenir dans les incertitudes, dans les obscurités inséparables de la pratique médicale ! Et je ne sais vraiment comment, sans la force intérieure que donne le sentiment des vérités suprêmes et surtout en allant contre ces vérités, on peut résister aux tourments du doute qui se cache au fond de toute erreur appliquée ; à moins que l'on n'arrive à une sorte d'indifférence, d'endurcissement professionnel, qui vous fait pratiquer l'art sans angoisses et suivre les voies battues sans hésitation douloureuse. »

II. — Pour saisir l'inspiration qui a suscité et dirigé les travaux du professeur *Ch. Bouchard*, membre de l'Institut, pour avoir un aperçu des principes souverains et immuables dont il a su faire les piliers de sa doctrine, il nous suffira d'analyser ici les développements essentiels et les conclusions les plus marquantes de sa remarquable « *Introduction* » aux « *Nouveaux Eléments de matière médicale et de thérapeutique* » de *Nothnagel* et *Rossbach*. Nous y trouvons une exposition lucide traitement et de la guérison des maladies et de cette description d'ensemble ressortent les linéaments d'une méthode personnelle, de celle qui semble avoir ses préférences, mais qui, au lieu de venir se surajouter aux autres, apparaît plutôt comme devant s'en déduire synthétiquement.

Tout d'abord, il insiste sur la nécessité de posséder une méthode sûre en thérapeutique : « Il est peut-être des médecins, il y a certainement des élèves, affirme-t-il, qui acceptent de confiance un traitement du nom de chaque maladie suffit à guider leur conduite. Le médecin déterminé pour chaque maladie. Ceux-là n'ont que faire de la méthode ; une mémoire bien meublée ou un recueil de recettes disposées en regard

qui réfléchit à d'autres exigences ; une intervention aveugle lui répugne ; il ne lui convient pas d'entreprendre sur la vie de son semblable sans raisons suffisantes. Il a besoin d'une méthode. » Seulement, la difficulté naît de la multiplicité des moyens d'action qui s'offrent au praticien : il faut savoir discerner et choisir. La thérapeutique *pathogénique* s'attaque à la cause de la maladie qu'elle connaît ou croit connaître ; la thérapeutique *naturiste* ignore le facteur et les conditions étiologiques, mais connaît l'évolution spontanée des affections curables ; elle s'attache aux signes favorables et cherche à imiter, à favoriser ou à provoquer les crises salutaires : « Si elle ne parvient pas à discerner quel mouvement organique spontané peut être utile, ou si elle ne réussit pas à le réaliser, elles se résout à attendre que la tempête s'apaise et se borne à empêcher l'organisme de s'affaiblir, soit en lui fournissant les éléments réparateurs, soit en entretenant ou en stimulant son énergie, afin qu'il ait le temps et la force de soutenir jusqu'au bout un combat dont elle sait que la durée est limitée, mais dont elle ne comprend pas la tactique et dont elle ignore la stratégie » ; la thérapeutique *symptomatique* s'emploie à réprimer, palliativement, les maux et douleurs apparentes : « En présence d'un édifice branlant et vermoulu, elle se borne à réparer les dégâts apparents, à boucher les fissures, et pense avoir rempli son rôle si la façade garde bonne apparence » ; parfois dangereuse elle est souvent utile ; à elle s'apparente la thérapeutique dite *physiologique* qui « dissèque » la complexité de l'état pathologique, isole les troubles physiologiques qui le composait, et, sans s'inquiéter de leur genèse, leur oppose les agents thérapeutiques capables de provoquer des actes physiologiques inverses » ; une telle pratique peut entraîner soit une amélioration, soit une aggravation sans qu'aucune prévision soit possible ; néanmoins elle a le mérite d'avoir mis en valeur la matière médicale et d'avoir déterminé le rôle de chaque remède. Quant à la thérapeutique *empirique*, elle n'a pas de prétentions ni de caractères scientifiques, bien qu'elle ait contribué à amasser les matériaux épars et favorisé l'établissement de nombreuses indications médicamenteuses : « c'est l'ensemble des préceptes, des maximes, des formules, des recettes que les vieux âges, comme le temps présent ont accumulés ; c'est le monceau de ces agents thérapeutiques dont les bons effets ont été révélés par l'observation fortuite ou par les caprices de l'expérimentation » ; première et audacieuse tentative de l'esprit humain dans le domaine de la médecine, elle a subsisté malgré le progrès scientifique. Enfin la thérapeutique *statistique* n'invente rien, mais elle juge et par ses conclusions dont la légitimité peut souvent être contestée, elle répond au besoin que nous éprouvons d'être renseigné et fixé soit sur le degré de gravité d'une maladie, soit sur la valeur d'un traitement : « Le médecin qui invoque, à l'appui de ses préférences, l'impression qui résulte pour lui d'une pratique étendue, fait de la thérapeutique statistique ; seulement il fait sa statistique de mémoire et par à peu près... Un médecin digne de ce nom saura choisir les éléments de son calcul... il maintiendra la prévalence des conclusions déduites de faits qu'il a observés, qu'il a

pesés, qu'il a comptés, c'est-à-dire que les meilleures statistiques sont les statistiques individuelles ».

Ainsi s'établit une opinion moyenne, sujette certes à révision, mais dont il faut tenir compte.

Après avoir passé en revue ces différents procédés, Bouchard va les apprécier et en estimer l'efficacité, non sans avoir déclaré qu'on ne doit pas les opposer les uns aux autres, car ils sont capables de se prêter appui, de se suppléer ou de se contrôler mutuellement. « L'avenir, dit-il, appartient à la thérapeutique physiologique avec le contrôle de la thérapeutique statistique. Mais combien nous sommes éloignés de cette réalisation idéale ! Combien de siècles encore la médecine ne devra-t-elle par accepter l'assistance de la thérapeutique naturiste, de la thérapeutique symptomatique, même de la thérapeutique empirique ! ». Les progrès de la thérapeutique pathogénique sont en dépendance étroite de ceux de la pathologie ; certes, à défaut d'une connaissance positive de la cause et de la nature d'une affection, on a recours à l'hypothèse provisoire, aux vues théoriques ; or les systèmes ont leur rôle à jouer, leur place réservée, en médecine : « inutiles et encombrantes pour la science, ils sont indispensables pour la pratique. Il faut savoir qu'ils sont défectueux et reconnaître qu'ils sont nécessaires ». Tout en se souvenant de la fragilité et de la durée éphémère des théories, il faut faire appel au contrôle de l'observation et de l'expérience ; en dehors de leurs données précieuses, sûres, on a le droit d'explorer le monde des suppositions ou des idées préconçues, mais c'est avec prudence et circonspection qu'il faut s'y aventurer : « La médecine n'a pas le droit de se renfermer dans la contemplation pure, dans la méditation platonique ; le malade réclame impérieusement notre intervention, l'action s'impose à nous comme une nécessité inéluctable ; il faut agir, marcher, même dans les ténèbres, sans attendre l'avènement de la pleine lumière. Mais cette marche ténébreuse ne doit pas être une agitation incoordonnée. Si le phare n'est pas en vue, si l'indication pathogénique scientifique reste voilée, il est permis de choisir arbitrairement sa direction en s'inspirant des probabilités qui, chaque jour, serrent de plus près la vérité. Mais on ne doit avancer qu'avec précaution, en interrogeant l'horizon, en sondant les profondeurs, en faisant un appel incessant à l'observation pour rectifier la route et pour éviter les écueils. De la sorte on n'échappe pas toujours au naufrage, mais on arrive souvent au port ». Telle est la ligne de conduite qui nous est provisoirement imposée par le devoir professionnel, en attendant le perfectionnement de la science.

Bouchard range la thérapeutique naturiste parmi les méthodes déduites de l'observation pure, mais il reconnaît qu'elle demeure liée, elle aussi, à l'hypothèse ; elle tend à devenir vraiment scientifique et on peut prévoir qu'elle réussira à fusionner avec la thérapeutique pathogénique : « La thérapeutique naturiste, persuadée que la maladie aiguë tend vers la guérison, et ayant appris, par l'observation, qu'un certain ensemble symptomatique annonce le retour à la santé, suppose que ces symptômes sont l'expression d'un travail intime qui précède ou qui prépare, qui accompagne ou qui accomplit la crise. Elle cherche à saisir, chez le ma-

lade, les premiers indices de ce travail, et met tous ses soins à éloigner ce qui pourrait le troubler à faire naître les circonstances qui pourraient le favoriser. Elle voit donc, derrière les signes critiques, l'acte curateur, l'effort de la *nature médicatrice*. Le jour où elle connaîtra la nature de l'acte curateur, la thérapeutique naturiste saura quelle modification fonctionnelle elle doit provoquer pour produire la guérison suivant les procédés naturels. Ce jour là elle cessera d'être une méthode à part et rentrera dans la thérapeutique pathogénique. En attendant, elle garde son autonomie et se maintient distincte de toutes les autres méthodes ».

Au lieu d'envisager la maladie dans son ensemble et le malade dans sa totalité, les thérapeutiques symptomatique et physiologique s'attaquent à des éléments isolés et agissent sur les organes ou sur les systèmes, non sur l'individualité organique toute entière. Se contentant d'un rôle palliatif, elles sont modestes dans leur but, mais audacieuses dans leurs moyens d'action. Quant à la thérapeutique empirique, elle ignore ou dédaigne les systèmes, elle ne se préoccupe pas de rechercher des explications aux phénomènes, elle constate des effets, elle enregistre des expériences et cela lui suffit pour garnir son arsenal. Elle n'est pas une méthode de choix, mais une méthode de nécessité : « On la méprise, mais on l'utilise, et elle se venge de tous les dédains en jugeant toutes les méthodes... Rien ne vaut, qui n'a pas obtenu sa sanction. Au point de vue de l'invention, l'empirisme doit reculer incessamment devant les progrès de la science : au point de vue du contrôle et de la consécration, il garde sa suprématie... »

Après cette analyse détaillée des divers procédés de cure, Bouchard nous donne une ébauche de classification en notant que les uns ont pour point de départ la connaissance des maladies et sont à la recherche de l'action thérapeutique nécessaire et correspondante, tandis que les autres se fondent sur la connaissance des médicaments et poursuivent la découverte de l'agent propice et utile ; en somme, les premiers posent les indications, les seconds les réalisent. Loin de se faire concurrence, de se nuire les uns aux autres, ils se complètent et sont destinés à s'entraider dans une collaboration féconde : « En dehors de l'empirisme, il n'y a donc en thérapeutique que deux choses : la pathologie qui pose les indications, la physiologie qui les réalise. Ces deux éléments de l'action médicale sont indissolubles. La science des indications serait vaine, si elle ne possédait pas le moyen de les réaliser ; l'emploi des médicaments serait téméraire, s'il n'était guidé par aucune idée directrice. » Il faut, par conséquent, séparer le domaine de la matière médicale de celui de la science des indications, qui constitue la thérapeutique proprement dite ; or celle-ci dérive tout entière de la pathologie. Ici, Bouchard met en lumière, en termes incisifs, avec une juste mais impitoyable sévérité l'insuffisance, l'instabilité et les flagrantes incertitudes de cet organicisme qui avait toutes les faveurs de son époque ; il montre combien habilement on construit des nosographies, en décrivant puis en classant les maladies, mais combien peu on pénètre dans leur mystérieuse intimité. « A défaut de notions positives, on procède par hypothèses, on institue des systèmes, on se compose une doctrine. » Il dépeint

ensuite la fascination exercée sur les esprits par les révélations de l'auscultation et de l'anatomie pathologique ; tandis que ces merveilleuses découvertes attiraient tous les regards et suffisaient à satisfaire les curiosités, la thérapeutique, par contre, s'est trouvée négligée : « On a assisté à ce spectacle : les élèves apprenant les lésions et les signes des maladies, omettant de se renseigner sur le traitement ; des médecins passant un temps considérable à démêler les symptômes et à poser le diagnostic, puis oubliant de formuler un traitement, ou accomplissant cette obligation importune par bienséance, à la hâte et à la légère, comme un vain cérémonial. Assurer le diagnostic, constater les lésions cadavériques, c'était le but de l'activité médicale ; traiter n'était plus qu'une concession aux exigences et aux préjugés du public. Pour un pareil travail, la doctrine était superflue ». Mais ce désintéressement à l'égard de la thérapeutique, cette indifférence à l'égard de la doctrine ne pouvaient pas se prolonger longtemps, sans de graves inconvénients ; en l'absence de tout guide et de toute direction ferme autorisée, on s'est remis à pratiquer un grossier empirisme, on a décrété l'impossibilité de prescrire des médications, tout en multipliant les agents médicamenteux, de sorte que la médecine s'est trouvée acculée à une impasse, embourbée dans une ornière d'où il importe de la dégager. Comment y réussir si ce n'est en rétablissant sur un piédestal d'honneur une thérapeutique efficace et bienfaisante, basée sur la recherche des indications : « La doctrine qui convient au temps présent, ajoute Bouchard, ne doit pas, ne peut pas ressembler aux systèmes des autres époques. Il ne peut pas être question de formuler des dogmes immuables, embrassant la pathologie dans sa totalité et soumettant tous les faits au joug de quelques principes. Notre doctrine ne saurait avoir rien d'absolu, rien d'universel. Elle n'est pas la loi qui domine les faits : elle est l'expression générale des faits que l'observation révèle ; elle reste donc sujette à révision, comme tout ce qui est basé sur l'observation ; elle se perfectionne, s'étend et s'affermi à mesure que l'observation progresse, s'élargit et se consolide. La doctrine pour nous est un aboutissant, non un point de départ ; elle est l'expression synthétique des faits communs, elle n'est pas le principe absolu d'où l'on pourrait déduire les faits particuliers ».

En attendant l'édification d'une telle doctrine, il faut nous contenter, pour orienter notre marche, de quelques principes sûrs, de quelques concepts précis, dans le genre de la définition de la maladie émise par Bouchard : « En aucun cas, dit-il, la cause ne peut être identifiée avec la maladie, la maladie n'est pas la cause. La maladie est l'ensemble des actes et des lésions provoquées par l'application de la cause, et des perturbations fonctionnelles ou organiques engendrées par les premiers désordres. La maladie est donc la manière d'être et d'agir de l'organisme à l'occasion de l'application de la cause morbifique ». Ce qui est indispensable pour qu'il y ait une maladie c'est qu'il y ait, non pas une lésion anatomique, mais trouble fonctionnel, dynamique ; ce qui est essentiel c'est le désordre vital, occasionné par la cause morbifique. Dans ce désordre vital, il faut considérer deux éléments dont les fins sont opposées, dont les tendances se développent en sens contraires : l'un

est une entrave, une source de malaise et peut entraîner la mort ; l'autre l'effort curateur de la nature réagit contre l'agent perturbateur et poursuit le rétablissement de l'équilibre. La vérité se trouve dans le rapprochement de ces deux conceptions, de l'optimiste et de la pessimiste : « La maladie est l'état dynamique de l'organisme, à la fois subissant les atteintes de la cause morbifique et réagissant contre elle. Il appartient au médecin, au thérapeute, de distinguer ce qui dans le désordre vital est nuisible et de le corriger, de démêler ce qui est utile et de le favoriser ». Mais il faut aussi parfois, malgré les difficultés de l'entreprise combattre la cause elle-même ; si celle-ci se dérobe à l'action directe c'est l'hygiène et la prophylaxie qui seront le mieux à même de réduire la nocivité de ses effets ; il n'en sera pas de même pour « les causes animées » c'est-à-dire pour les microbes, auxquels Bouchard reconnaît bien une spécificité morbide, mais qu'il ne se contente pas de poursuivre, par des parasitocides appropriés, jusque dans l'intimité des tissus, car si ces microbes sont bien la cause d'un grand nombre de maladies, ils sont assurément la complication d'un plus grand nombre, et il ne faut pas négliger parallèlement à la médication spécifique, toute modification judicieuse de la nutrition susceptible de fortifier le terrain et de réaliser l'immunité : « quelle que soit l'importance qu'il convienne d'accorder aux causes animées dans la production des maladies ; quelque intérêt que présente cette notion au point de vue thérapeutique, on comprendra que nous accordions une semblable importance et un égal intérêt à l'état de l'organisme qui permet aux agents infectieux de l'envahir et d'y pulluler. Si ces agents peuvent être considérés comme la cause prochaine de nombreuses maladies, beaucoup parmi eux n'arrivent à prospérer dans le milieu vivant qu'à la faveur d'une détérioration de ce milieu, beaucoup cessent d'y végéter quand ce milieu a subi certaines modifications. Ainsi au-dessus de l'agent infectieux il convient de reconnaître, d'empêcher ou de provoquer ces modifications générales du milieu vivant qui créent l'aptitude morbide ou qui confèrent l'immunité. On méconnaîtra cette idée dominante qui maintient à l'organisme son autonomie et sa spontanéité jusque dans la production et dans l'évolution des maladies infectieuses, qui empêche la thérapeutique de sortir des voies vraiment médicales, qui, dans cette période de transition, établirait l'enchaînement entre le passé de la science et son avenir ; mais on y reviendra. Si la fascination qu'exercent tant de découvertes brillantes obscurcit pour un temps cette notion de la participation active de l'organisme à la production et à la curation des maladies infectieuses, cette idée, qui est l'idée traditionnelle, reprendra son empire dès qu'on n'aura plus à lutter pour assurer aux causes animées leur place légitime ». Telles sont les vues vraiment prophétiques, par lesquelles Bouchard annonçait le retour à la saine doctrine traditionnelle et l'on peut bien dire que nous assistons aujourd'hui, un demi-siècle plus tard, à la réalisation de cette prévision, en même temps qu'à la confirmation de ces principes.

En conséquence, une place importante doit être accordée à la pathologie de la nutrition, dont le domaine se révèle très étendu : « les trou-

bles de la nutrition peuvent constituer des maladies chroniques et remplir un rôle pathogénique dans la production des maladies aiguës. En dehors du parasitisme et de l'infection, en dehors des maladies qui résultent de la mise en jeu des réactions nerveuses, il n'y a place en pathogénie que pour les altérations de la nutrition. Tout en pathologie peut rentrer dans ces trois grands groupes ». Puis Bouchard ne se contente pas d'avoir dressé ce tableau d'ensemble ; il se met à étudier, en détail, les phénomènes d'assimilation et de désassimilation : « Les modifications de la nutrition, constate-t-il, ne dépendent pas seulement de la qualité, de la quantité, de la proportion relative aux divers *ingesta*, aliments, eau, air, elles sont influencées par le fonctionnement des grands appareils qui élaborent, distribuent, éliminent la matière ; elles sont subordonnées surtout à l'activité vitale de chaque cellule et régies par tout ce qui peut impressionner ce grand régulateur des actes organiques, le système nerveux. » Il faut tenir compte également, dans leur estimation, de l'âge, du sexe, de la moyenne physiologique propre à chaque individu.

Quand s'installe et se prolonge un vice nutritif habituel et constitutionnel on a affaire à l'état nommé *diabète*, qui est le plus souvent congénital, car « les altérations permanentes de la nutrition ont leur principale origine dans l'hérédité et dans l'innéité ». C'est à cette condition générale prédisposante qu'il faut s'adresser si on veut guérir ou au moins prévenir la plupart des affections *chroniques*, caractérisées par Bouchard en ces termes : « Chaque fois que l'organisme est dévié du fonctionnement normal par une influence morbifique, il tend à revenir à la santé, et la maladie n'est souvent que l'ensemble des oscillations résultant de l'action antagoniste de l'effort perturbateur et de l'effort curateur, oscillations qui aboutissent enfin à l'équilibre. Pour qu'une maladie qui n'est pas nécessairement mortelle ne s'achemine pas vers la guérison, pour qu'elle reste chronique, il faut que l'effort perturbateur soit permanent et maintienne la déviation ». Mais, par ailleurs, en liaison étroite avec cette diathèse, il existe certaines maladies *aiguës* qui sont utiles, qu'il faut se garder de réprimer, qu'il faut au contraire respecter : ce sont « des accidents paroxystiques, des révoltes de l'organisme, des orages, pendant lesquels la matière mal élaborée ou indument accumulée va être brûlée ou expulsée ».

Tels sont les éléments, les notions directrices que Bouchard propose à ses confrères, aux praticiens comme aux théoriciens de son temps et du nôtre, car ils n'ont rien perdu de leur valeur ; ce sont eux que devront retenir et rehausser nos modernes constructeurs de systèmes ; ce qui assure leur persistante solidité, ce qui garantit leur durée, en les mettant à l'abri de toute attaque, de toute épreuve, c'est leur admirable et authentique fidélité à la tradition hippocratique.

III. — Dans les pages de son « *Histoire de la Médecine* » consacrées au naturisme et au vitalisme et surtout dans son intéressant ouvrage sur « *La Vie et ses attributs* », le docteur et professeur Bouchut s'est efforcé d'analyser, dans leur intimité comme dans leurs expressions variées, les

phénomènes vitaux, afin de pouvoir établir sur des faits précis une doctrine personnelle et originale.

« La vie, affirme-t-il, que la philosophie matérialiste ancienne et nouvelle a toujours considérée sous des noms divers, tantôt comme un résultat de l'arrangement ou de la qualité des atomes, tantôt comme la conséquence ou l'effet des propriétés de la matière brute, enfin comme une propriété de la matière organique, est au contraire une *cause* dont la présence se révèle par des effets aussi nombreux que variés. C'est une force dont l'origine est incertaine... Comme cause des changements de la matière et des métamorphoses de l'être vivant, c'est la plus étendue, la plus puissante et la plus variable à la fois qu'on puisse rencontrer. Ce qui la caractérise, c'est la simplicité de son principe, en rapport avec l'étonnante multiplicité de ses effets ». Pour se faire une idée exacte de la vie, il faut l'étudier, non pas dans le corps humain achevé, non pas dans ses réalisations ultimes, mais dans tout le cours de son évolution, depuis le germe originel jusqu'à la dissolution finale ; il faut l'envisager aussi dans l'ensemble de la nature, chez les animaux et les végétaux et pas uniquement dans le règne hominal et l'on découvre alors que la fin de tous les êtres consiste à s'accroître, à engendrer et à périr. Ici, Bouchut semble adopter le point de vue vitaliste opposant les puissances d'organisation à celles qui régissent la matière brute et voyant dans la lutte, dans la maîtrise des unes sur les autres la caractéristique de la vie, ce qui lui fait définir celle-ci : « une force susceptible de communiquer à la matière une forme et des propriétés nouvelles, différentes de sa forme et de ses propriétés physiques et chimiques ordinaires ». Pour lui, c'est l'essence demeure mystérieuse, mais dont les effets apparents sont à la une force mixte, physico-vitale, dont l'action n'a rien d'absolu, dont portée de nos sens. » Sentir sans organe de sensibilité ; se mouvoir par soi-même sans organes de mouvement ; réaliser une forme déterminée d'avance pour la création d'un être chargé de fonctions spéciales et de propriétés organiques en rapport avec sa structure », tels sont les attributs de la vie qu'il désigne sous le nom d'*impressibilité*, d'*autocinésie* et de *promorphose*.

1^o Grâce à l'impressibilité, « les tissus ont la faculté de ressentir les impressions extérieures, sans conscience de l'acte accompli et sans participation du système nerveux » ; il y a là un phénomène tout à fait distinct de la sensibilité ordinaire, qui est consciente ; il correspond à la « sensibilité organique ou insensible » de Bichat, à « l'irritabilité naturelle » de Glisson ; par lui s'effectuent l'imprégnation et l'assimilation. Chargée de protéger l'ensemble de l'être vivant en lui transmettant des renseignements, l'impressibilité est partout présente et vigilante et toujours en rapport avec la nature des causes qui la mettent en jeu ; elle varie selon les contrées, les climats, les saisons (d'où l'importance des constitutions médicales), et avec l'âge (d'où l'opportunité aux maladies). Celles-ci résultent de la réaction de l'organisme contre les impressions morbifiques, conscientes ou inconscientes ; quelque soit leur nature, ce sont donc « des impressions transformées ». A l'impressibilité se rattachent divers phénomènes physiologiques (l'assimilation,

les sécrétions, l'absorption) et pathologiques (les sympathies, avec les actions réflexes, les idiosyncrasies, l'immunité, la révulsion et la dérivation). C'est l'impressibilité réciproque des multiples parties de l'organisme qui crée les liens d'étroite causalité qui les unissent les unes aux autres, dans une mutuelle dépendance et forme cette fédération organique, ce « consensus » dont l'harmonieuse perfection avait déjà retenu l'attention d'Hippocrate et de Galien. La solidarité inter-organique, l'activité créatrice suivant un plan raisonné, l'unité suprême, dominante de l'être, voilà les caractères originaux et distinctifs des corps vivants. Enfin, l'impressibilité modifie la cohésion, la consistance des tissus et est nécessaire à leur conservation ; elle agit sur la répartition de la chaleur ; elle varie d'après l'état dynamique et organique de la souche maternelle, modifiée par la fécondation ; et elle ne subsiste intacte que par le maintien de la nutrition.

2° L'autocinésie est l'attribut de la vie « par lequel les atomes de la matière vivante sont doués d'activité et de mouvement pour former des organes en dehors de toute qualité de structure ». Sorte de mouvement par soi-même, elle ne doit pas être confondue avec la contractilité, qui est un mouvement organisé et incarné dans un tissu ; et ce « mouvement corpusculaire vital » diffère, par ailleurs, du mouvement physique des atomes, décrit par Brown. L'autocinésie varie suivant le but morphologique de l'espèce et change d'activité avec les besoins du développement.

3° La promorphose est l'attribut de la vie « en vertu duquel s'opère et se maintient la forme des êtres animés ; c'est la constitution et la permanence de la forme à travers la rénovation continuelle de la substance des corps vivants ». Cette force de formation désigne l'action presciente de la vie sur la forme des êtres qu'elle procree ; c'est elle qui maintient le type des races, des genres, des espèces vivants, malgré la métamorphose incessante de la substance et les mélanges innombrables qui se produisent dans la nature. Les uns l'ont considérée comme une émanation de « l'âme du monde » de Platon ; Galien l'appelait « force de formation, de nutrition et d'accroissement ». C'est le « *blas humanum* » de Van Helmont, le « *motus assimilationis* » de Bacon, la « *facultas vegetativa* » de Harvey, la « puissance du moule intérieur » de Buffon, la « force morphoplastique » de Flourens. Tandis que la matière, dans les êtres vivants, change et se renouvelle continuellement, il y a une puissance directrice immuable qui est antérieure à toute organisation et qui en réalise les formes ; c'est elle qui préside au choix et à la composition des éléments de nature différente qui sont nécessaires à l'ensemble ; c'est elle qui règle l'utilisation par l'être vivant et la répartition en son sein des principes immédiats de la matière organique : « dans ce continuel mouvement d'apport et de déport des molécules organiques, la promorphose est la puissance qui remet tout à sa place, en conservant la forme spécifique et en maintenant l'unité ou l'identité des êtres vivants que la métamorphose moléculaire tend à détruire ». De plus, c'est elle qui crée l'organisation des principes immédiats en disposant les tissus pour un temps limité d'après le type des espèces ; elle survit à

l'anéantissement de l'individu en assurant la perpétuité des espèces par la création de germes qui, placés dans des conditions favorables, peuvent se développer et donner lieu à de nouvelles générations. Particulière à chaque espèce et même à chaque individu, la promorphose peut subir l'influence des causes excitatrices de la vie et des conditions extérieures à l'être. Elle détermine les périodes vitales en rapport avec la disposition transitoire des organes, l'hérédité naturelle, la longévité, la caducité et la mort ; sous sa dépendance se trouvent certains attributs organiques, comme la constitution, le tempérament, l'hérédité naturelle et morbide, la nature médicatrice, la spécificité thérapeutique, etc...

Ces trois qualités sont étroitement groupées en une union indissoluble, en vue d'une collaboration féconde : « L'autocinésie, la promorphose, l'impressibilité ne sont que des facultés indivisibles d'un même principe, ou, si l'on veut, les attributs inséparables d'une même force, qui est la vie... Ils paraissent avec la vie, et il n'y a aucune succession de temps dans leur apparition, qui est antérieure à la formation des tissus et des organes, où ils sont renfermés sans en dépendre complètement. Leurs manifestations sont permanentes, tandis que celles des propriétés de tissu s'épuisent par l'exercice et ont besoin de repos pour continuer ».

Bouchut examine ensuite les manifestations de la force vitale elle-même et cherche à en déterminer la nature. Au regard de l'observateur se découvre une activité propre de la matière vivante, différente des actes et des qualités de la matière inorganique ; des phénomènes aussi opposés doivent nécessairement procéder de causes distinctes, de sorte qu'à côté des forces physiques ordinaires, à côté de l'affinité chimique, il doit y avoir, pour présider aux associations de la substance organisée, une affinité vitale ; en effet on remarque d'une part la matière, d'autre part une force indépendante et souveraine : « La force vitale est une cause. Elle est en puissance ou en acte et elle a de très nombreux rapports avec les agents extérieurs... Elle est surajoutée à la matière extrinsèque, comme serait par exemple un ferment. C'est une force extra-organique. Elle est partout, dans toutes les parties du corps vivant, quelque soit la différence de composition, de structure des tissus. Latente ou apparente, en puissance ou en acte, elle peut y séjourner longtemps, sans donner signe de sa présence ». Partout la nature nous présente des exemples de modification ou de neutralisation des forces intrinsèques de la matière par des forces extérieures ; ainsi en est-il, dans le phénomène de la catalyse et de la fermentation : « Un ferment est un moteur ou un mobile de la matière organique qui, par contact avec elle et sans rien perdre de sa substance, met en jeu des affinités qui sans lui resteraient inactives et engendre de la chaleur et des corps. C'est un agent qui, par contact et non par affinité, entraîne la matière vers des combinaisons nouvelles ». Quant à la force catalytique, elle correspond à la puissance occulte que Paracelse appelait *ens* et son action se rattache à celle des ferments ; catalyse et fermentation sont des phénomènes de même genre, analogues mais non pas semblables. Elles nous permettent de mieux nous représenter ce qu'est la vie, force créatrice et directrice, quoique

mystérieuse : « Au sein de l'univers et dans l'immensité des mondes, en vertu des lois de l'intelligence suprême qui a tout ordonné, une force que nous ne connaissons que par ses effets, dont nous ignorons la nature et l'origine, la vie peut s'emparer de la matière pour en faire des combinaisons spéciales et créer, en luttant contre les forces physico-chimiques, des produits secondaires dont l'assemblage constitue les milliers d'espèces végétales et animales connues. Elle tient aussi sous son empire, la matière, qu'elle dirige d'après des lois nouvelles vers une fin spéciale, sous une forme prédéterminée, avec des propriétés particulières en rapport avec son principe ou avec la structure des organes qu'elle a créés à son usage ». Ces propriétés vitales et organiques sont donc produites par une force qui est aussi indépendante à leur égard que la chaleur et la lumière, par exemple, à l'égard des phénomènes qu'elles produisent. On peut légitimement, avec Bouchut, émettre l'hypothèse que la vie est le *principe* et non le résultat de l'organisation, car ses effets étant essentiellement distincts de ceux qu'on observe dans la matière inanimée, on peut conclure à la nécessité de causes également différentes. Cette force vitale peut cesser d'agir sans cesser d'être et sans rien perdre de sa puissance sur la matière. De plus s'il y a, dans l'homme une constante *métamorphose*, c'est-à-dire une transformation de la matière sous l'influence permanente du même principe, il n'y a pas *substitution*, comme dans les corps inorganiques, c'est-à-dire changement de l'individu ; celui-ci demeure identique à lui-même : la matière du corps peut disparaître, mais sa nature ne change pas. Les physiologistes qui contestent l'action d'ensemble d'une force générale sont contraints de l'admettre en détail, morcelée en autant de petites forces particulières qu'il y a de phénomènes à réaliser ; mais ces « petites vies », comme les appelait Bordeu n'ont plus de raison d'être si la force d'ensemble n'existe pas. La force vitale, essentiellement temporaire, se présente comme une force mixte, car elle ne fait rien, elle ne crée rien sans le secours des forces physiques et chimiques ordinaires ; mais, par ailleurs, elle n'est « qu'un moyen au service de la cause supérieure individuelle qui, dans chaque être, selon les lois du créateur, conserve le type spécifique. C'est un *intermédiaire de l'âme*, dont l'union mystérieuse avec le corps représente l'être tout entier », et on peut constater une action réciproque entre ces divers éléments. « Il faut admettre qu'un principe immatériel, source de toute liberté morale, existe dans l'homme et par expérience encore admettre que ce principe exerce sur l'économie une influence permanente, volontaire ou involontaire, souvent traduite par des effets matériels incontestables et susceptibles de produire la maladie et la mort... L'économie renferme avec l'agent vital un principe de conscience, de morale, de liberté ; ce principe propre au *règne hominal* n'est autre que l'âme et il a une influence constante sur l'organisation au milieu des nombreux phénomènes physico-chimiques dont elle est le théâtre... Il faut reconnaître que l'âme est dans le corps comme la cause efficiente dans l'effet ».

Sur ces données fournies par l'observation, Bouchut dresse une construction doctrinale qui s'inspire du naturisme hippocratique mais

à laquelle il donne le nom de « *séminanisme* » pour la distinguer de celle des autres écoles vitalistes : il suppose en effet l'existence d'un « agent séminal », matériel et divisible à l'infini, variable dans chaque espèce et dont la nature serait proche de celle des ferments ; cet agent se trouve uni à l'organisation « comme l'ingénieur à sa machine ou comme le ferment dans la pâte dont nous faisons le pain ».

C'est la semence qui est le principe de la vie physique et de la nature humaine ; ce sont ses qualités qui font la forme, la ressemblance, la vigueur des organismes ; ce sont ses anomalies et ses altérations qui entraînent les affections innées ou héréditaires. Aussi bien les effets curatifs que les maladies ne sont que des impressions transformées. Ce *vitalisme séminal*, dans la pensée de Bouchut, est destinée à compléter l'hippocratisme, en le précisant par l'expérience et à rendre compte des manifestations pathologiques sans avoir recours à une fiction hypothétique : « Ma doctrine, explique-t-il, s'applique aux maladies morales, aux maladies de l'agent vital et aux maladies humorales et organiques ; sans rien exclure des éléments de la nature humaine, elle en explique toutes les maladies et c'est là sa garantie de vérité. Pour désigner cette doctrine, j'aurais peut-être pu me servir du mot de *naturisme* qui s'applique parfaitement à l'étude physiologique de la nature de l'homme et à l'agent naturel d'où elle sort, mais comme ce mot a reçu une acception différente consacrée depuis Hippocrate et qu'il représente le rôle prescient, utile, de la nature en général dans la marche et dans la guérison des maladies, j'ai dû l'abandonner. Celui de *vitalisme* adopté par l'Ecole de Montpellier, représente pour tout le monde l'idée d'un principe vital inconnu dans sa nature et immatériel, sur lequel l'expérience ne peut rien et dont le rôle est par conséquent indéterminé et indéterminable. En l'appelant *sensibilisme* on pourrait la confondre avec la théorie des médecins qui ont fait de la sensibilité nerveuse la base de leur pathologie, tandis que l'idée que je développe d'un agent séminal créant l'imprescibilité des éléments organiques, très proche parente de la théorie de Glisson et de Bichat sur la sensibilité insensible ou inconsciente, représente l'application à la physiologie et à la pathologie du fait d'un agent séminal créant dans les molécules vivantes la sensibilité sans nerfs, c'est le *séminanisme* ».

Ce qu'il faut souligner aussi c'est la conception que Bouchut a acquise de la médecine en général ; il déclare qu'elle est une science morale autant que physique : « Elle a ses racines dans la terre au milieu des corps dont elle doit connaître les propriétés physiques, chimiques et mécaniques, pour les utiliser selon ses besoins ; elle s'élève au milieu de toutes les sciences naturelles et mathématiques qu'elle a besoin d'étudier, mais sa tête atteint les hautes cimes de la raison et de la philosophie ; elle n'est grande que si elle est complète ; c'est la décapiter que de la réduire aux proportions exclusives d'une science physique, clinique et mathématique ». Enfin, bien qu'il ait tenu à tracer le cadre d'un système personnel sur un fonds commun de notions reçues et acquises, il fait preuve d'un large éclectisme dans ses conclusions générales : « Par la force de la vérité, écrit-il, par l'influence de l'observation attentive

et consciencieuse, toutes les conceptions générales tendent à s'harmoniser, en se prêtant un mutuel concours et il n'est plus de médecin véritablement instruit qui puisse se dire naturiste, animiste, vitaliste, organicien, humoriste, etc, dans le sens tyrannique de ces mots. En fait d'absolutisme doctrinal, il n'y a plus que des mystiques et des empiriques. Ce sont des ignorants...

...La fusion des idées doctrinales est la conséquence nécessaire de la diversité des éléments dont l'homme se compose... Nous vivons philosophiquement sur le passé. Il n'est pas une idée générale que nous ne retrouvions à l'origine de la science, mais toutes ces conceptions générales, modifiées, agrandies et enrichies de nos découvertes modernes, ne sont que l'épanouissement d'un fonds commun, transmis à notre temps comme un héritage des siècles antérieurs ».

DEUXIÈME PARTIE

I

ETUDE D'ENSEMBLE DES PRINCIPES FONDAMENTAUX DE L'HIPPOCRATISME

Dans chacune de ces doctrines, que nous avons analysées, se retrouvent des points communs sur lesquels l'accord s'établirait aisément entre les auteurs si nous pouvions les consulter directement ; pour s'en convaincre, il suffit de confronter leurs idées en essayant d'en dresser une synthèse. N'y a-t-il pas le même dynamisme dans la pensée de Paracelse, dans celle de Barthez et dans celle de Hahnemann ? le même finalisme chez Van Helmont, chez Stahl et chez Chauffard ? la même accentuation des notions d'unité, de spontanéité de la vie chez Lordat et chez Bouchut ? Ne reconnaît-on pas un attachement aussi profond aux données de la « *natura medicatrix* » et du « *consensus unus* » dans les directives pratiques de tous ces maîtres ? Ne perçoit-on pas, enfin, l'inspiration si haute du spiritualisme religieux dans les ouvrages de la plupart d'entre eux, qu'il s'agisse de Sydenham, de Stahl, de Hufeland, de Hahnemann ou de Chauffard ? Ainsi se dégage, malgré leur indéniable originalité, de tous ces systèmes une communion de principes et de tendances qui permet de les relier au grand courant de la tradition hippocratique. On peut donc affirmer que les barrières qui séparaient les écoles médicales les unes des autres se sont peu à peu abaissées, qu'aucune faculté ne peut plus revendiquer le monopole d'une saine orthodoxie, de sorte qu'il ne s'agit plus de monter la garde jalousement autour d'un dogme ou d'un héritage, mais qu'il importe plutôt de mettre en valeur un fonds commun de connaissances légué par les siècles, enrichi par les apports quotidiens d'un labeur opiniâtre.

Pour plus de clarté, nous distinguerons le *vitalisme*, doctrine philosophique ayant trait à l'origine et à l'essence de la vie, du *naturisme*, méthode de cure édifiée sur l'action de la force vitale, action de formation, de conservation et de guérison. Tous deux, doctrine et méthode, se retrouvent englobés et compris dans le terme général d'*hippocratisme*. Ainsi ce qui est théorie et ce qui est code pratique sont amenés à se compléter dans une collaboration féconde. Et cet ensemble de principes

et de faits apparaît si conciliant, si ouvert aux influences du dehors, que son destin se marque par une progression continue et un renouvellement intérieur ; loin de se cristalliser définitivement en un bloc intangible et immuable, à l'abri des courants d'idées, il a fait appel au concours des systèmes les plus opposés, il a su intégrer en son sein le noyau de vérité qu'ils contenaient et il a réussi à survivre à toutes les révolutions, en bravant toutes les tempêtes.

Pour caractériser cet *hippocratismes moderne*, nous pouvons reproduire quelques-uns des « aphorismes » qui figurent dans le tableau dressé, par *Cayol*, vers le milieu du *xix^e* siècle : « Tout corps vivant est doué pendant un temps déterminé de la faculté de pourvoir à sa propre conservation, de résister à l'action des causes morbifiques, et de réparer ses pertes. Cette faculté inhérente et propre au corps organisé vivant est le résultat d'une force particulière qui préside à tous les phénomènes de la vie, et que nous nommons, en conséquence, *la force vitale*... Toute maladie est une fonction accidentelle ou anormale de l'organisme qui a pour but, pour tendance, d'éliminer ou d'assimiler la chose qui nuit (le corps étranger, le principe hétérogène, la cause morbifique), de réunir ce qui est accidentellement divisé et de réparer tous les désordres, soit qu'ils résultent de la présence du principe hétérogène, ou bien des efforts même d'élimination ou d'assimilation. Le corps organisé vivant présente donc à l'observation médicale deux ordres de fonctions : les fonctions naturelles ou physiologiques, et les fonctions accidentelles ou pathologiques. Les unes et les autres tendent par des procédés divers au même but, qui est la conservation de l'individu. Ces deux ordres de fonctions dérivent d'une seule et même loi, la loi de la vie, exprimée par le mot *force vitale*, lorsqu'il s'agit de fonctions naturelles ou physiologiques, et par celui de *force médicatrice*, lorsqu'on étudie les fonctions accidentelles ou pathologiques qui constituent les maladies. La maladie étant dans sa nature et son principe un *acte vital*, il n'est plus permis de la confondre avec les lésions ou les altérations matérielles des organes, qui n'en sont que les résultats éventuels et les conséquences ».

En somme, le postulat primordial du vitalisme hippocratique consiste à différencier nettement la force directrice et régulatrice du corps vivant des forces physico-chimiques incluses dans la matière inanimée ; le fait d'accorder ou de refuser l'existence à un principe de direction et de contrôle au sein de l'organisme entraîne nécessairement comme conséquence deux conceptions absolument opposées et inconciliables de la maladie : le *mécanicisme* qui nie toute distinction essentielle entre le monde inerte et le monde vivant aboutit en pathologie à l'*organicisme* ; le *vitalisme* au contraire aboutit au *naturisme* ; le premier voit dans la maladie un changement produit dans les organes, impliquant le développement déterminé d'altérations fonctionnelles ; le second la conçoit comme une réaction de la vie s'exprimant par des phénomènes tendant à supprimer la cause morbifique et ses effets. Pour les uns, mécaniciens organicistes, il s'agit d'une manière d'être vicieuse et locale ; pour les autres, vitalistes naturistes, il y a là un aspect de la vie représentant un

effort de compensation et de défense. Pour saisir le contraste frappant de ces points de vues, il suffit de comparer deux définitions de la maladie énoncées par des représentants de l'une et l'autre tendance : « La maladie, dit *Chomel*, est un état caractérisé par une aberration notable, survenue soit dans les dispositions matérielles des liquides ou des solides, soit dans l'exercice d'une ou de plusieurs fonctions » (ce qui ressort ici, au premier plan, ce sont les lésions et les troubles d'organes). Mais pour M. le docteur *Paul Carton* : « au point de vue pathogénique, la maladie est toujours la conclusion de fautes commises dans la circulation des énergies vitales à travers l'organisme. Elle apparaît comme la sanction des infractions commises contre les lois naturelles. Au point de vue clinique, la maladie n'est en réalité que la traduction d'un travail intérieur de neutralisation et de déblayage toxiques qu'accomplit l'organisme dans un but de conservation et de rénovation. En d'autres termes la maladie est une échéance et non pas un accident. De plus elle exprime un effort de purification et de préservation et non pas un travail de destruction de la santé ». (ici l'accent est mis sur le processus suivant lequel s'enchaînent st sur le but vers lequel tendent les phénomènes) (1).

Au fond ces deux positions proviennent de deux attitudes spirituelles en face de l'univers : les savants qui ne discernent en lui qu'un jeu de forces aveugles déterminées par le hasard ne sauraient envisager le problème de la vie et de la santé de la même manière que leurs collègues qui s'inclinent avec admiration devant la réalisation harmonieuse d'une idée directrice et d'un plan d'ensemble préconçu. Le point de départ d'une divergence aussi accusée se trouve donc lié à une croyance métaphysique, admise ou rejetée, en la *finalité universelle*. Les naturalistes mécanicistes considèrent l'univers actuel comme un simple écoulement d'antécédents qui produisent leurs conséquences par la seule fatalité de leurs enchaînement de causalité ; pour eux, l'évolution des êtres vivants est un phénomène de même ordre que celui des nébuleuses, des étoiles, des corps radio-actifs ; la finalité apparente des êtres vivants est fortuite, non intentionnelle ; par conséquent sur le terrain médical, la fortune devient la résultante de la structure de l'organe, *elle peut* être utile à la conservation de la vie ou indifférente, mais elle n'a pas de but. Les naturalistes vitalistes, par contre, voient dans la coordination générale des conditions physico-chimiques de l'univers, dans ses constructions si suggestives et ses adaptations si intelligemment voulues, autant de preuves d'une cause première d'une loi suprême, d'un esprit

(1) On peut rapprocher de cette définition de *Carton*, la constatation suivante de *Widal* : « L'erreur de l'organicisme, disait, en 1911, l'éminent professeur, a été de vouloir faire de l'anatomie pathologique le pivot de la médecine et de chercher dans la lésion d'un organe ou d'une cellule l'explication de tous les phénomènes morbides. La cellule n, comme un organisme véritable, des fonctions d'une complexité prodigieuse que la physiologie nous révèle et que l'histologie la plus fine est incapable de déceler. L'anatomie pathologique résoud un problème de topographie et de statisme. Elle reste muette sur le problème dynamique. Or, c'est ce problème qui, dans beaucoup de maladies, est notre préoccupation principale ». *Widal*.

De même, le docteur *Auber* appelait les anatomo-pathologistes prétentieux de « sombres pionniers de la tombe » !

créateur et ordonnateur, transcendant par sa nature et immanent par son action ; dès lors l'organisme vivant reflète dans ses actes à la fois une finalité *interne* : la conservation temporaire de la vie, jusqu'à ce que sa transmission à la génération suivante ait été assurée ; et une finalité *externe* : l'établissement de rapports harmonieux, quoique variables, avec les conditions cosmiques.

Certes nous reconnaissons volontiers qu'un organicien peut ne pas être matérialiste et qu'un adepte du vitalisme n'est pas nécessairement un spiritualiste fervent ; les domaines de la foi et de la science ne doivent pas empiéter l'un sur l'autre et il est légitime que la mentalité, la disposition d'esprit du savant varient dès qu'il quitte l'oratoire pour le laboratoire, dès qu'il expérimente au lieu d'adorer. Néanmoins, il faut bien avouer qu'à la base du vitalisme, en tant que doctrine philosophique, se trouve la croyance au surnaturel et au divin, tandis que le mécanisme rigoureux aboutit logiquement au matérialisme athée. Ce qui nous fait opter en faveur d'un de ces systèmes, de préférence à l'autre, ce n'est pas seulement un ensemble de faits observés et de lois déduites, c'est aussi une préférence sentimentale et une tournure d'esprit qui nous incite à satisfaire par la direction de nos interprétations et la teneur de nos conclusions au besoin exigeant d'unité qui nous tourmente. Ce contentement intérieur, cette sereine gratitude, qui accompagnent l'acquisition d'une certitude et la révélation d'une vérité contribuent à nous rendre ces dernières plus évidentes et plus chères. Ainsi en est-il, par exemple, lorsque la contemplation de la nature nous élève jusqu'à l'auteur de la création jusqu'à Dieu : « La puissance qui régit les astres, écrit Camille Flammarion, et qui déploie les splendeurs de sa richesse dans l'immensité des cieux, la force qui règle la construction des minéraux et des plantes sur la Terre, l'ordre qui répand l'harmonie sur le monde, vont maintenant nous apparaître sous un aspect dont le témoignage sera irrésistible en faveur du principe intelligent qui préside aux destinées du monde. Tandis que le regard perçant du télescope traverse les vides infinis, l'œil analyseur du microscope visite les plus minuscules habitacles de la vie à la surface terrestre. Ici ne n'est plus seulement la grandeur et le caractère formidable de la force qui nous parleront ; mais bien plutôt l'ingéniosité, la beauté du plan, la finesse de l'exécution, et par-dessus tout la sagesse surhumaine qui domina la matière et la pla sous la loi d'une volonté toute puissante. Lorsque nous pénétrons le spectacle du monde avec l'œil de la science, la nature entière nous apparaît sous le caractère d'un dynamisme immense au sein duquel s'associent ou se transforment les forces actives de la physique et de la chimie. Les phénomènes éphémères qui paraissent isolés au vulgaire sont reliés pour nous en un réseau unique dont une force plus plus mystérieuse tient les fils. Une grande unité enveloppe le monde, aucun élément n'est isolé, ni dans l'étendue présente, ni dans l'histoire... un mouvement universel emporte les atomes comme les mondes. Mille ondulations s'entra-croisent dans l'atmosphère ; mille variétés de forces se combinent, nuit et jour, matin et soir, en toute saison, ce même mouvement, à la fois insensible et formidable, que l'œil ne sai-

sit pas, et que pourtant les chiffres les plus élevés ne sauraient écrire, ce mouvement indestructible s'exerce à travers le laboratoire du cosmos, et le résultat de ce mouvement, c'est la *Vie* ». Après un astronome éminent, écoutons un biologiste docteur ès sciences : « En examinant l'aspect des êtres vivants, écrit Jean *Friedel*, une double impression nous saisit : nous admirons la variété infinie des moyens par lesquels la nature a cherché à résoudre le problème de la vie et, en même temps, nous avons une impression frappante d'unité de plan, d'adaptation suivant des lois fixes. Les organismes ne nous apparaissent pas comme l'œuvre du hasard mais bien plutôt comme des essais tentés par une force mystérieuse cherchant à réaliser quelque chose de plus en plus parfait... La comparaison des organismes nous montre chaque être travaillant pour soi-même avec une finalité merveilleuse, la chimie des vivants montre que chaque être travaille pour tous, qu'il le veuille ou non... L'impression qui se dégage des sciences de la vie n'est pas une impression matérialiste. Dans cet ordre, les sciences ne peuvent nous donner que des impressions, mais vraiment le merveilleux enchaînement des formes de la vie et surtout les cycles grandioses de la matière vivante sont des présomptions bien puissantes en faveur de l'existence d'une intelligence suprême qui, perpétuellement, avec la mort comme point de départ, sait faire reflourir la vie ». Ainsi un spiritualisme élevé et rationnel peut s'établir simultanément sur les révélations de la foi et sur les données d'une observation contemplative dont le champ embrasse à la fois l'homme et l'univers, le microcosme et le macrocosme : dans le double infini de l'espace et de la durée, la nature animée manifeste, au travers de ses évolutions, l'influence ordonnatrice d'un principe d'énergie, omniprésent et spirituel.

Dès lors, le médecin qui, en toute objectivité, mais avec le désir ardent de lever le voile du mystère, reporte ses regards sur l'organisme humain et s'applique à étudier consciencieusement l'énigme de la maladie et de la guérison, retrouve au sein de cet organisme l'action d'une puissance, semblable si non identique, d'animation et de contrôle. Il aura droit d'écarter les conclusions qu'il jugera exagérées : celles de l'animisme stahlien ou celles de telle ou telle forme historique d'un vitalisme irréductible ; mais dès qu'il passera de la spéculation pure à la pratique, dès qu'il sortira de son cabinet de travail pour se rendre au chevet de ses patients il ne pourra pas pratiquer consciemment ou non, le naturisme hippocratique. S'il entend restaurer la thérapeutique dans son importance et sa dignité, il aura à choisir entre les procédés qui prétendent enrayer, annihiler le développement morbide en le combattant directement et positivement et ceux qui font appel au concours de la force médicatrice, tout en sachant en surveiller les effets. Il saisira la grandeur de son rôle, tout en mesurant la faiblesse de ses moyens, il découvrira les dangers des médications héroïques et abusives, il apprendra surtout à respecter ce qu'il ne comprendra pas. C'est alors seulement qu'il pourra, avec profit, remporter le recueil de ses observations dans le silence d'une retraite méditative et étayer de ces documents les colonnes maîtresses d'un édifice doctrinal.

Ce jour-là l'évidence des faits fera faillir en lui la flamme des convictions fermes et sincères et il pourra souscrire avec nous, sans aucune réserve, au témoignage suivant d'un clinicien de valeur, le professeur *Schützenberger* (de Strasbourg) paru en 1879 dans ses « *Fragments de Philosophie médicale* » : « L'origine spéciale, la génération, le mode de production, de développement, d'existence et de conservation des êtres organisés, la guérison spontanée des lésions et des maladies, l'individualité, l'unité, l'autonomie réalisée par la multiplicité concordante des organes et des fonctions, tous ces grands caractères généraux, qui différencient si profondément un organisme vivant d'un corps brut, représentant aussi les lois générales de toute organisation. Ces lois sont d'une fixité immuable : l'idée de l'organisme vivant les implique et sans elle aucune organisation ne peut être conçue. Ces lois spéciales et caractéristiques de la vie établissent l'autonomie et la spécialité de la science biologique et de son principe. Quelle est la cause première de ce mode particulier de création, de développement, d'existence, de conservation, de réparation autonome de l'être vivant ? Impossible d'échapper en philosophie à cette question de causalité transcendante ; impossible aussi de la résoudre autrement que par la conception, par l'idée d'une force, d'un principe spécial inhérent au germe fécondé, présidant à son évolution, à la création de l'organisme et à ses manifestations vitales irréductibles. Cette idée d'une cause première spéciale du microcosme est inévitable ; elle s'impose à l'intelligence comme la dernière raison d'être des corps organisés et vivants. La science de la vie cesserait d'être une science spéciale et autonome du moment où elle prétendrait nier la spécialité de son propre principe. Aussi la force vitale, ou quelque soit le nom qu'on lui donne en tant que cause première, reste en dehors de toute discussion possible. Tout phénomène organique suppose en définitive la vie, et en dernière analyse, il est vital. A ce point de vue tout médecin, tout physiologiste est et ne peut qu'être vitaliste ».

II

LE RENOUVEAU DU NATURISME VITALISTE AU SEIN DE LA MÉDECINE MODERNE

« Toute l'histoire des sciences nous montre que souvent des idées simples, presque évidentes, ont été contredites par l'unanimité des contemporains. »
(CHARLES RICHEL.)

« Toute doctrine nouvelle traverse trois états. On l'attaque en la déclarant absurde^o; puis on admet qu'elle est vraie et évidente mais insignifiante. On reconnaît enfin sa véritable importance et ses adversaires réclament l'honneur de l'avoir découverte. » — (WILLIAM JAMES.)

Dans le cadre de l'Ecole de Montpellier, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, il faut signaler les brillants travaux d'un disciple de Barthez, J. Grasset : reprenant à son compte plusieurs notions empruntées à des prédécesseurs immédiats et lointains, il sut faire œuvre originale, quoiqu'ancrée dans le passé et étayée de preuves solides. Le clinicien, le professeur, l'écrivain montrent leur talent dans une série de publications : « *La Biologie humaine* », « *Les limites de la biologie* », « *La doctrine vitaliste de la vie* » (article de « *La Revue des Deux-Mondes* » 1909) etc. S'élevant contre le monisme biologique, dans lequel il discerne une séduisante incarnation du monisme positiviste, contre les abus de langage de l'idolâtrie scientiste et empirique, et contre la griserie mystique des métaphysiques, il entend simplement prendre l'homme tel qu'il est de la naissance à la mort, en écartant l'ontologie et sans permettre à son spiritualisme personnel de marquer sa doctrine de son empreinte. Il accepte le vitalisme de Barthez, en l'interprétant de manière à le faire passer dans le moule du déterminisme finaliste de Claude Bernard, mais il n'y cherche qu'un « principe de classification » des sciences et non « une explication ou même un essai d'explication » des phénomènes physiologiques.

Il se déclare donc sceptique quant à l'existence « substantielle et indépendante » du principe vital, c'est-à-dire qu'en tant que biologiste, il refuse de se prononcer sur ce problème ; l'idée vitaliste se ramène, d'après lui, à celles de l'autonomie et de l'individualité pro-

pres des lois de la vie ; il fait même de la biologie humaine une science à part, l'isolant de celle des végétaux et des autres animaux, il réaffirme la vérité des principes hérités d'Hippocrate : « consensus unus », « natura medicatrix », etc. ; il résume les principaux caractères spécifiques de l'être vivant dans la définition traditionnelle d'un « individu qui naît, se nourrit, se développe, se reproduit et meurt », et dans la fonction « antixénique » c'est-à-dire de lutte contre l'étranger. Il invoque le témoignage de Bergson disant : « Je suis *unité multiple et multiplicité une*... l'évolution de la vie dans la double direction de l'*individualité* et de l'*association* n'a rien d'accidentel. Elle tient à l'essence même de la vie » et il ajoute au « *cercle de la vie* » individuelle le complément du « *cycle de la matière* », pour saluer, en dernière analyse dans « *la mobilité ordonnée* » le caractère primordial de la vie. Voilà, pour lui, le vrai vitalisme, celui dont il a pu dire que « le XIX^e siècle l'avait conduit de sa forme philosophique et synthétique personnifiée par Barthéz et par Bichât, à sa forme expérimentale et analytique personnifiée par Laennec, Claude Bernard et Pasteur ».

Nous avons trouvé une peinture fidèle et claire de l'évolution de la médecine, au cours de ces derniers siècles, dans l'article, documenté et condensé à la fois, de M. le Dr S. Jankelevitch (paru dans « *La Semaine Médicale* » du 25 août 1909). L'auteur oppose la manière de voir mécaniciste, strictement causale, à celle du vitalisme finaliste et il explique le renouveau actuel de cette dernière par l'influence de la philosophie critique ; à partir de 1870 environ, celle-ci se rapprocha de nouveau de la science, non pas pour la dominer (comme dans la période s'étendant du XVI^e siècle au début du XVIII^e) mais pour en étudier les bases : « à cete époque, la philosophie, lasse des spéculations métaphysiques et des synthèses verbales et voulant se rapprocher de la vie et de la réalité, fit le premier pas vers la science, non plus avec des intentions hostiles, mais avec un sentiment de respect et de vénération pour les découvertes dont elle s'enorgueillissait à juste titre, et, sans vouloir contester le moins du monde ses données, soumit seulement à une analyse critique ses axiomes, ses postulats, et premiers principes. Et elle n'eut pas de peine à prouver qu'axiomes, postulats et premiers principes étaient pénétrés d'un bout à l'autre d'éléments subjectifs, *a priori*, dépassant l'expérience, et qu'ils n'étaient, par conséquent, pas en droit de réclamer cette adhésion universelle à laquelle ils prétendaient. Comme il fallait s'y attendre, les sciences biologiques n'échappèrent pas à cet examen critique, et le mécanicisme en sortit fortement diminué, non pas en tant que méthode de travail, mais comme solution de l'énigme de la vie ». Mais M. le Dr. Jankelevitch est contraint d'avouer que sa conception demeure surtout négative ; avec Bergson, il se demande si le principal vital ne serait qu'un « écriteau posé sur notre ignorance », tout en ajoutant, avec lui, une fine remarque : cet écriteau a l'avantage de « nous rappeler à l'occasion cette ignorance, tandis que le mécanicisme nous invite à l'oublier ». De plus, cette conclusion (affirmation d'une négation) implique des applications pratiques en médecine, qui sont proches parentes des données hippocratiques : l'idio-

syncrasie (par exemple) car « la *vie en général* n'existe pas ; la *vie en soi* est une abstraction, au même titre que la matière en soi. Il n'existe que des êtres vivants, des organismes » ; et la nature guérissante, dont l'observation nécessite une consciencieuse discrimination des symptômes, « grande vérité, la plus grande peut-être de toutes celles dont s'enorgueillit la médecine, et quoique celle-ci l'ait souvent oubliée ou mal comprise, au cours de l'histoire, elle revenait toujours, s'imposant par son évidence à tous les esprits impartiaux, à tous ceux dont le sens de la réalité n'était pas étouffé, par une théorie préconçue ». C'est encore cette vérité centrale que nous retrouvons, rehaussée, élargie, dans la thérapeutique naturiste moderne, telle que M. le Dr Paul Carton l'enseigne et la pratique (1) : « La nature médicatrice, écrit-il, est cette puissance occulte ordonnatrice et conservatrice du plan architectural de l'homme, qui fait que son corps apparaît comme identique, au bout d'un certain temps, bien que tous ses éléments cellulaires et chimiques se soient entièrement renouvelés. Elle constitue cette force motrice inconsciente qui dirige les rouages de la vie organique, qui préside au fonctionnement involontaire des deux grandes usines du corps : l'usine thoracique ou cardio-respiratoire et l'usine abdominale ou digestive. Elle assure la régularité des absorptions et des excrétions et le jeu des organes reproducteurs. Elle réside principalement dans les plexus du grand sympathique et agit seule sur les muscles lisses. C'est elle qui continue à animer le corps et à conduire les opérations vitales, au cours du sommeil, quand l'esprit s'est absenté. Elle se manifeste dans la force nerveuse, qui circule dans les nerfs. Elle est en quelque sorte l'électricité, le magnétisme, l'élément impondérable, participant à la fois de l'immatériel et du matériel ce qui lui permet d'être l'agent indispensable à l'esprit pour agir sur le corps. En définitive, elle est le sous-directeur occulte du corps qui s'occupe de toutes les besognes automatiques ». La doctrine naturiste étudie l'homme en le situant dans son milieu, elle reconnaît en lui une des formes évoluées de l'énergie universelle ; la clinique naturiste cherche à relier les affections locales et secondaires à la tare humorale primitive et aux fautes de conduite qui l'ont déterminée ; la véritable prophylaxie apprend à l'individu à magnifier les résistances de son terrain et à cultiver ses immunités naturelles (d'où la valeur du régime alimentaire et de l'hygiène générale). La thérapeutique naturiste est d'ordre général, car elle porte ses efforts sur l'ensemble de l'économie ; elle est aussi simplifiée et sa méthode est unique dans le but poursuivi de purification et de rééquilibre ; comme la cause pa-

(1) C'est aux patientes recherches et aux laborieuses investigations du docteur Carton qu'il faut attribuer en majeure partie, le réveil d'intérêt manifesté depuis une quinzaine d'années, à l'égard des personnalités marquantes de la tradition hippocratique ; chef d'école érudit, écrivain inlassable, il a réussi à retirer de la poussière des bibliothèques et de l'ombre de l'oubli de nombreux travaux dignes de passer à la postérité. Parmi les publications du docteur Carton, nous citerons : le « *Décatalogue de la Santé* », le « *Naturisme dans Sénèque* », « *L'Essentiel de la doctrine d'Hippocrate extrait de ses œuvres* », « *La vie sage* », « *Les lois de la vie saine* », « *Enseignements naturistes* », « *La cuisine simple* », « *L'Art médical* », « *Diagnostic et conduite des Tempéraments* » et le « *Traité de Médecine, d'alimentation et d'hygiène naturiste* ».

thogène réside, pour elle, dans une viciation du métabolisme énergétique, elle consiste avant tout dans l'excitation du débit des forces vitales, dans la nutrition des organismes et la direction harmonisée des énergies mentales. Parmi les moyens de cure auxquels elle a recours les complémentaires sont subordonnés aux fondamentaux : « pour ramener la norme chez les malades, ce qui importe par-dessus tout, constate M. le dr. Carton, c'est de régler en même temps la physiologie des excitations nerveuses et des apports nutritifs, le perfectionnement des métabolismes, la facilité des éliminations et enfin l'adaptation générale et individuelle... Les conditions de santé et les procédés thérapeutiques sont soumis à des lois hiérarchiques dont les 4 principales règlent le régime, l'activité motrice, l'exonération toxique et l'adaptation. Ces quatre grandes catégories de prescriptions forment la base de la théorie thérapeutique naturiste et constituent sa *tétrade fondamentale*. Elle n'est pas simplement expectante ; mais si elle respecte les symptômes défensifs, elle ne se cantonne pas dans un rôle de spectateur passif et désarmé... Elle sait se livrer à de nombreuses et utiles stimulations diététiques et cutanées à d'efficaces déblayages. Elle est donc *prévoyante et active*... La thérapeutique naturiste doit sa puissante valeur à ce qu'elle est une thérapeutique synthétique basée sur l'ensemble des lois de vie saine et à ce que ses applications se font avec synergie, hiérarchie et rythme. »

Parmi les travaux modernes, manifestant un renouveau d'intérêt à l'égard du vitalisme naturiste, il nous faut citer les études morphologiques du Docteur Sigaud, bio-chimiques d'Auguste Lumière, philosophiques et psychiques des professeurs Charles Richet et Rémy Collin (2) ; sur le terrain biologique, l'ouvrage de Georges Lakhovsky sur « Le secret de la vie » (Les ondes cosmiques et la radiation vitale) dans lequel il définit sa thérapeutique de l'oscillation cellulaire, les réponses nombreuses et diverses apportées à l'enquête internationale de la revue « *Scientia* » ainsi que les publications de Driesch en Allemagne et de E. Rignano en Italie, tout ce mouvement d'idées témoigne une renaissance de la tendance traditionnelle. C'est la même impression qui nous frappe à la lecture des articles récemment rassemblés sous le titre : « *Les Rythmes et la Vie* » par le « Groupe Lyonnais d'études médicales philosophiques et biologiques » ; dans cette publication, M. le professeur Laignel-Lavastine semble rendre hommage à la synergie hippocratique quand il dit « avoir l'impression, quand on étudie le système neuro-végétatif qu'on a comme un orchestre neuro-humoral, dont les divers éléments retentissent les uns sur les autres » et à la doctrine hahnemannienne, lorsqu'il reconnaît l'existence d' « une action hormonique, dont la marge est extrêmement

(2) « Les barrières qui séparaient la substance et la force, l'énergie et la matière, remarque Rémy Collin, commencent à tomber au fur et à mesure que l'on divise la matière. Elle s'évanouit et l'énergie apparaît comme de la matière qui se dégrade et se dilate et la matière comme de l'énergie, qui s'intègre et se condense. Bientôt la science apercevra, entre la matière et l'énergie, de profondes et mystérieuses identités, et cette évolution permettra la réconciliation du spiritualisme et du matérialisme. »

petite, parce que, si la dose est trop forte, au lieu d'avoir une action hormonique agissant sur les ions, on a un phénomène toxique. Cette marge hormonique est limitée, de part et d'autre, par des plages toxiques, et je crois que cette constatation permet de comprendre certains résultats de l'homœopathie. Une dose infinitésimale agissant sur la marge hormonique modifie la réversibilité physico-chimique périphérique; si la dose de médicaments est grossière, si elle agit de manière chimique, toxique, on tombe dans les marges toxiques et l'action hormonique ne peut plus se produire » ; le même auteur revient d'ailleurs, avec insistance, sur ce point en concluant que : « la thérapeutique sera synthétique, aussi complète que possible. Et lorsqu'on aura affaire à certains cas d'endocrinonévrose, où les modifications ioniques jouent un rôle, on se souviendra que les procédés homœopathiques sont à même, à côté de nos procédés classiques, de rendre de grands services ».

On pourrait mettre en relief ce retour aux saines bases de l'école de Cos dans la plupart des branches spécialisées de la médecine actuelle, par exemple dans l'opothérapie (travaux de *Léopold-Lévi*), dans la réflexothérapie, dans la créno et hydrothérapie, etc. Nous devons signaler, tout particulièrement, l'intérêt des recherches récentes sur l'action des vaccins, des sérums (le mécanisme de l'immunité demeurant mystérieux et inexpiqué, malgré *Richet* et *Melchnikoff*) et le travail remarquable de M. le Docteur *Rappin* : « Considérations sur l'étiologie des maladies infectieuses » ; le directeur de l'Institut Pasteur de Nantes, formé par la voie habituelle, au pied des chaires officielles mais se libérant peu à peu de l'emprise des dogmes, a fini par écarter les affirmations absolues des adeptes trop zélés du pastorisme : « Qu'on le veuille ou non, écrit-il, les découvertes qui, depuis quelques années, n'ont cessé de s'accumuler et qui, en particulier, sont venues nous démontrer l'existence des formes invisibles que revêtent les germes d'un grand nombre de maladies microbiennes, remettent ainsi en question tout le cadre de la pathologie générale, en même temps que le problème même de l'hérédité... La question qui se pose peut se résumer en quelques mots : l'organisme doit-il être constamment considéré comme passif et invariablement tributaire de la pénétration de germes extérieurs ou, au contraire, peut-on admettre que, de lui-même, il peut dévier vers l'infection ; en d'autres termes, est-il toujours tributaire ou victime de germes extrinsèques ou peut-on penser que les germes pathogènes peuvent être même formés en lui et par lui ? Panspermisme et contagion ou autogénèse et spontanéité morbide, quel terme, en dernière analyse, devons-nous adopter ?... » Et voici les conclusions, solidement établies sur des faits, auxquelles M. le Docteur *Rappin* se trouve amené : « Si maintenant, à la lueur des données et des documents... on cherche à interpréter les conceptions autrefois en honneur, de constitution, de tempérament, de diathèse et d'hérédité, et en même temps de génie épidémique, il est facile de voir que cette interprétation devient, sinon absolument opposée, du moins bien différente, suivant que l'on se range à la théorie du panspermisme et de la contagion ou, au contraire, à celle de l'autonomie et de la spontanéité morbide. La théorie qui repose entièrement sur la panspermie atmosphé-

rique a été émise et défendue par des savants plutôt chimistes que médecins et portés par conséquent, par la nature même de leurs études et de leur formation première à considérer en quelque sorte l'organisme à l'instar d'un milieu chimique analogue à ceux qu'ils étudiaient et se prêtant dès lors et par conséquent à des réactions de même ordre. Pour nous médecins, qui étudions le malade et la maladie et celle-ci non seulement dans sa marche et dans son évolution, mais encore dans ses rapports étiologiques avec la constitution du malade et sa formule biologique, le problème nous apparaît d'un ordre autrement complexe. Nous sommes amenés à considérer que la maladie est loin d'être constamment le fait d'un contagé, mais bien que l'organisme a la possibilité de devenir malade par lui-même et à admettre, par conséquent, la spontanéité morbide. Il nous faut enfin revenir aux saines conceptions de diathèse et d'hérédité morbide, telles que nous les ont léguées les maîtres du passé... on ne raye pas d'un trait tout l'acquit de longs siècles d'observations... Il ne faut pas que cet immense acquit soit purement et simplement emporté, balayé par la rafale pastorienne et remplacé par des vues sans doute justes par un certain côté, mais qui ne peuvent cependant avoir la prétention de se substituer à des vérités si patiemment et si sûrement acquises... C'est seulement quand l'âge est venu, quand nos mains, libérées par la maladie ou la vieillesse, de la tâche quotidienne, peuvent enfin feuilleter les pages poussiéreuses des vieux bouquins, que nous découvrons les trésors de sagesse et d'observation qu'ils renferment et nous apprenons, mais trop tard, à nous méfier de ceux qui font une découverte tous les ans, ou qui ont une idée originale tous les soirs. Laennec a dit que le mépris de la sagesse antique est un caractère commun à tous les hérésiasques de la médecine et Trousseau a raison quand il dit que nous sommes une génération d'hérésiasques. »

Ainsi donc, nous pouvons constater l'accord entre ces vues du docteur *Rappin* et celles du professeur *Bier*, en Allemagne, qui écrit, dans « *Über Organhormone und Organtherapie* » (1929) : « Nous arrivons à des idées apparentées à celles des débuts de la médecine scientifique ». Notre siècle a hérité du xix^e le caractère scientifique et positif, mais déjà il semble vouloir s'en débarrasser, pour revenir aux conceptions synthétiques des théories générales ; tout en conservant et en protégeant les trésors accumulés de faits concrets, s'attaquera-t-il avec prédilection au problème, d'ordre métaphysique et biologique, des origines de la vie ? S'élèvera-t-il au-dessus du matérialisme, pour embrasser définitivement le spiritualisme ? C'est le secret de l'avenir. Mais, telle apparaît bien comme probable cette évolution, à tout esprit ouvert aux enseignements de l'histoire, où les acquisitions expérimentales et les spéculations philosophiques alternent régulièrement : quand il s'est beaucoup instruit, l'homme éprouve plus ardemment le besoin de croire.

CONCLUSIONS

1° Malgré l'originalité de chacun des systèmes étudiés (d'Hippocrate, de Galien, des alchimistes, de Sydenham, de Stahl, de Hufeland, de Hahnemann, des écoles de Montpellier et de Paris), il s'en dégage une communion de principes et de tendances.

2° Ce fonds commun se rattache directement à la tradition hippocratique, qui s'est perpétuée au travers des siècles.

3° Cette tradition consiste essentiellement en l'affirmation de la nature médicatrice, de l'autonomie des phénomènes vitaux, de l'unité, de la synergie organique et fonctionnelle, de l'individualisation pathologique et thérapeutique ; à cette affirmation s'ajoute la croyance métaphysique en la finalité universelle, à la fois interne et externe.

4° Le vitalisme naturiste s'impose, dans le domaine pratique, à tout médecin désireux de perfectionner ses moyens de guérison ; dans la sphère philosophique, on peut légitimement différer d'opinion sur la réalité et le caractère de la force vitale, sur sa distinction d'avec l'âme, l'esprit et la matière ; mais nul ne peut nier les effets cliniques de cette force vitale et refuser d'en tenir compte dans l'exercice de son art.

5° De nombreux travaux et publications récentes manifestent un renouveau d'intérêt à l'égard de l'hippocratisme et le regain de faveur, à notre époque, des données traditionnelles de la médecine.

6° Au legs scientifique et positiviste, reçu du siècle précédent, notre xx^e se doit d'ajouter une inspiration philosophique qui lui servira de fil conducteur dans sa recherche de la vérité. C'est de l'alliance étroite de la philosophie et de la médecine que jaillira la lumière.

Demeurer fidèle à l'esprit de la tradition hippocratique, telle qu'elle se révèle aux yeux de l'historien au travers des personnalités et des doctrines représentatives, nous semble être le devoir présent. La médecine se renouvra par l'examen consciencieux de ses sources et par un retour vers celles-ci : ainsi la soif de connaître pourra trouver un apaisement et le progrès, par une incessante réforme intérieure, sera assuré.

Pour atteindre ce but, le concours des sciences biologiques et physico-chimiques est indispensable ; elles annoncent, jour après jour, de

précieux matériaux ; mais elles ne suffiront pas, néanmoins, à faire de la médecine une demeure habitable et moderne, lumineuse et attrayante. Elles sont la pierre qu'il faut tailler, la pâte qu'il faut pétrir. Sans le ciment d'une saine philosophie, sans le levain d'un sobre mais radieux spiritualiste, tout ouvrier, même génial, échouera à organiser en un corps équilibré et utile la science et l'art de guérir. Le temple d'Esculape a résisté à l'assaut des polémiques orageuses et des entreprises meurtrières ; celui d'Ilippocrate aussi, se dresse encore à l'horizon de notre siècle ; pèlerins de la vérité, il nous faut braver les courants contraires pour remonter vers eux et nous incliner devant leur sagesse inspiratrice et purifiante. La vie demeure un mystère qui nous dépasse ; les secrets de la maladie et de la santé nous échappent pour la plupart ; mais la foi supplée aux lacunes de la connaissance ; là où l'homme s'humilie dans l'aveu de son impuissance, Dieu s'avance et se révèle : puissance de salut et d'amour, Il demeure notre suprême espoir.

Vu : *Le Doyen,*
G. ROUSSY.

Vu : *Le Président de Thèse,*
LAIGNEL-LAVASTINE.

Vu et permis d'imprimer :
Le Recteur de l'Académie de Paris,
S. CHARLÉTY.

BIBLIOGRAPHIE

1. A. DASTRE. — « La vie et la mort » (1903). Flammarion.
2. Jean FRIEDEL. — « Personnalité biologique de l'Homme » (1921), Flammarion.
3. E. RIGNANO. — « La mémoire biologique » (1923), Flammarion.
4. F. BOULLIER. — « Le principe vital et l'âme pensante » (1873).
5. H. BERGSON. — « L'Evolution créatrice » (1907), Alcan.
6. Id. — « L'énergie spirituelle » (1932), Alcan.
7. CHAUFFARD. — « La vie. Biologie générale », (1878).
8. Id. — « Lettres sur le vitalisme » (1875).
9. BOINET. — « Les doctrines médicales » (1905), Flammarion.
10. BOUCHUT. — « La vie et ses attributs » (1889), « Histoire de la médecine » (1873).
11. GRASSET (J.). — « Les limites de la biologie » (1906), Alcan.
12. Id. — « La Biologie humaine » (1917), Flammarion. « Idées médicales » (1910).
13. H. DRIESCH. — « La philosophie de l'organisme » (1921), Rivière.
14. Ch. BOUCHARD. — Préface aux « Nouveaux Eléments de Matière médicale et thérapeutique », de *Nothnagel* et *Rossbach* (1880).
15. G. LAKHOVSKY. — « Le secret de la vie » (ondes cosmiques et radiations vitales). ..
16. L. RAPHAËL. — « Vitalisme et mécanisme de la vie » (1884).
17. A. LEMOINE. — « Le vitalisme et l'animisme de Stahl » (1864).
18. Ed. AUBER. — « Institutions d'Hippocrate » (1864).
19. « Groupe Lyonnais d'Etudes Médicales philosophiques et biologiques », « Les Rythmes et la Vie ».
20. L. DAUDET. — « Les Rythmes de l'homme » (1930). Grasset.
21. MOUEZY-EON. — « Les doctrines de l'homœopathie » (1923).
22. ALLENDY. — « Orientation des idées médicales » (1929).
23. P. CARTON. — « Traité de médecine, d'alimentation et d'hygiène naturalistes » (1920).
24. Id. — « L'Art médical » (1930). Maloine.
25. Id. — « L'Essentiel de la doctrine d'Hippocrate », Maloine.
26. G. BAISETTE. — « Hippocrate » (1931). Grasset.
27. BARBILLON. — « Etudes critiques d'histoire de la Médecine » (1930).
28. — Dr NOËL HALLÉ. — « Eléments de Philosophie Médicale » (1926).
29. Dr. Pinel MAISONNEUVE. — « Essai d'une Philosophie Médicale » (1932).
30. Collection de la revue « *Scientiâ* ».
31. Cl. BERNARD. — « La science expérimentale » (1878).
32. C. FLAMMARION. — « Dieu dans la nature » (1932).

33. C. SIGAUD. — « La Forme Humaine », (1914).
34. C. SIGAUD et LÉON VINCENT. — « Les origines de la maladie » (1912).
35. RAPPIN. — « Considérations sur l'étiologie des maladies infectieuses » (1933).
36. A. REY. — « La philosophie moderne » (1908), Flammarion.
37. CASTIGLIONI. — « Histoire de la Médecine » (Traduction en français. Payot, 1931).
38. DAREMBERG. — « Histoire des Sciences Médicales » (Paris, 1870).

